RECOLTES ET SEMAILLES

Réflexion et témoignage
sur un passé de mathématicien

par

Alexandre GROTHENDIECK

LES PORTES SUR L'UNIVERS

(Appendice à la Clef du Yin et du Yang (3e partie)

Université des Sciences et Techniques du Languedoc, Montpellier
et Centre National de la Recherche Scientifique

LES PORTES SUR L'UNIVERS

(Table des Matières)

1. Le roc et les sables
2. Choses polyandres et choses polygames
3. L'ambiguité créatrice (1) : paires, ribambelles et rondes
4. L'ambiguité créatrice (2) : le renversement des rôles
5. L'ambiguité créatrice (3) : la partie contient le Tout
6. L'ambiguité créatrice (4) : les extrêmes se touchent
7. Mes perplexités "contenant - contenu" et "le lourd - le léger"
8. La quête de l'Unité
9. Généralité et abstraction - ou le prix à payer
10. Histoires d'icosaèdres et d'arbres de Noël
11. Désir et nécessité - ou la voie, et la fin
12. Précision et généralité - ou la surface des choses
13. L'harmonie - ou les épousailles de l'ordre et du mystère
14. Le caractériel et le caractéristique - ou l'Accordéon cosmique
15. Découverte ou "invention" ? - ou le scribe et "l'Autre"
16. La Fleur et son mouvement - ou : plus je m'éloigne, plus je m'approche
17. Chaos et liberté - ou les soeurs terribles
18. Le vague et le précis - ou l'épuisette et la Mer
19. Ordre et structure - ou l'esprit de précision
20. L'abstrait et le concret (1) : naissance de la pensée
21. L'abstrait et le concret (2) : le miracle de la simplicité
22. L'abstrait et le concret (3) : les strates du langage
    - ou la peau et l'étreinte
23. Abstraction et sens - ou le miracle de la communication
24. La langue des images - ou le chemin du retour
25. Les Portes sur l'Univers

    A) Portes et trous de serrure (répertoire)
    B) L'Arbre
    C) La Fenêtre
    D) Le biicosaèdre

Les Portes sur l'Univers

(Appendice à La Clef du Yin et du Yang)

1. Le roc et les sables

(17 mars 1986) Cela fait deux jours que je passe surtout à remettre au net mon répertoire de couples yin-yang, en y faisant encore quelques ajustements de dernière minute. J'ai essayé d'être aussi exhaustif que possible, en y incluant tous les couples que j'ai remarqués et notés depuis ma première réflexion sur ce thème, il y a sept ans. Le plus gros de ma liste actuelle (peut-être les quatre cinquièmes) avait déjà été relevé dès ce moment-là, au printemps 1979. Depuis ces premiers débuts de ma réflexion sur le "masculin" et le "féminin" (quand je ne connaissais encore les noms consacrés chinois "yin" et "yang"), il y a eu une progression beaucoup plus qualitative que quantitative : ma compréhension de la dynamique yin-yang s'est affinée par l'effet d'une attention en éveil, et certains couples yin-yang particulièrement intéressants sont apparus qui m'avaient d'abord échappé, tels "la vie - la mort", "le bien - le mal" (*). Mais surtout, comme je l'explique ailleurs (dans la note "la dynamique des choses" (n° 111)), j'ai procédé à un groupage plus rigoureux et plus naturel des couples yin-yang en "groupes de couples", suivant les affinités qui les relient. Chacun des groupes ainsi formés m'était apparu comme une sorte de "porte sur l'Univers", dont les couples yin-yang qui le forment seraient autant de "trous de serrure" différents par où regarder (**). Ces groupes (ou "portes") ne se rangent pas d'une manière naturelle dans un "ordre linéaire" (c'est à dire à la queue-leu-leu), mais (comme je l'explique dans la note déjà citée) ils peuvent être représentés par les sommets d'un "graphe", dont les "arêtes" représentent les relations d'affinité les plus marquantes d'un groupe aux groupes ressentis comme "voisins". Le lecteur trouvera plus bas (***) ce graphe "vaguement en forme d'arbre de Noël", et, à sa suite, la description des

---

(*) Conformément à l'usage, je parle le plus souvent de couples "yin-yang", et non "yang-yin", ce qui n'empêche que (sauf mention du contraire), je nomme un couple dans l'ordre yang-yin, comme dans les deux couples précédents.

(**) Cette image des "portes sur l'Univers" et des "trous de serrure" apparaît au début de la note (du 21 octobre 1984) "L'Acte" (n° 113). C'était huit jours après que je reprenne ma réflexion d'antan sur les couples yin-yang, avec la note déjà citée "La dynamique des choses" (n° 111).

(***) (31 Mars) Voir page PU 110 Le lecteur aurait intérêt à prendre connaissance

de ce diagramme, et de parcourir la liste descriptive des différents groupes, avant de se lancer dans la lecture des commentaires qui vont suivre, et qui de fil en aiguille vont enchaîner avec une réflexion imprévue sur le jeu du yin et du yang dans le mouvement de "la pensée qui explore". Commentaires et réflexion d'une part, et diagramme et listes de l'autre, sont de nature à s'éclairer mutuellement.

---

vingt-et-deux (*) "sommets" du graphe, par l'énumération des couples yin-yang formant les groupes correspondants à chacun des sommets.

En mettant à la disposition du lecteur le résultat tout provisoire de cet aspect ("combinatoire", ou "topologique") de mes réflexions sur le yin et le yang, mon propos n'est nullement de prétendre fixer quelque nouveau "canon" dans la philosophie du yin et du yang, bien au contraire ! Mais uniquement de lui fournir un matériau riche et suggestif, à l'état plus ou moins brut encore, pour alimenter sa propre réflexion sur ce thème fascinant. Chacun de ces quelques deux cents couples yin-yang alignés là sans autres commentaires, comme autant de noms lapidaires qui se suivraient sur un fichier d'état-civil, m'apparaît pourtant par lui-même comme riche en résonances de toutes sortes, pour peu qu'on prenne le loisir de poser sur lui tant soit peu. Ecouter, sonder et noter ces résonances représenterait à chaque fois un travail passionnant. Pour deux de ces couples, je l'ai fait dans Récoltes et Semailles (**), en quelques pages très sommaires. Le faire pour tous demanderait un volume - et celui qui l'écrira (si un tel livre doit être écrit un jour) apprendra beaucoup de choses sur le monde et sur lui-même, en l'écrivant ! Et il saura aussi qu'une bibliothèque entière n'épuiserait ne serait-ce que le thème et les questions posées par tel couple d'anodine apparence, comme (par exemple) "le bien - le mal" ou "création - destruction" ...

Dans la présentation qui va suivre, il y a une part inévitable de subjecti-

---

(*) Dans la note "L'Acte" (citée dans la précédente note de b. de p.), c'est de v i n g t - e t - u n sommets (ou groupes de couples) qu'il est question. Sous la poussée des exigences de cohérence interne, je viens d'en rajouter un vingt-deuxième, le groupe "espace - temps" (réduit à ce couple, plus le couple quasiment identique "étendue - durée"). Cela a eu le petit inconvénient, hélas, de perturber un peu la symétrie de mon graphe.

(31 Mars) Dans les jours qui ont suivi, j'ai encore procédé à un scindage en deux de six parmi les groupes du diagramme initial. Cela porte donc à vingt-huit le nombre total de "groupes" ou "portes" représentés par les sommets de mon diagramme.

(**) Il s'agit des couples "action - inaction" et "refus - acceptation". Je pose quelque peu sur le premier de ces couples, dans la note "Les époux ennemis" (n°111'), et sur le deuxième, dans la suite de notes "Refus et acceptation" (n°s 116 - 118).

chacun des couples répertoriés (en tant qu'authentique "couple yin-yang"), ni à la d i s t r i b u t i o n d e s r ô l e s yin-yang à l'intérieur de chacun. Au contraire, il est bien clair pour moi que l'un et l'autre, existence et distribution de rôles, ont un sens parfaitement précis et qui est " u n i - v e r s e l ", j'entends : indépendant de tout contexte culturel qui décide et fixe les traits, attitudes et fonctions considérés comme propres soit à l'homme, soit à la femme (*). Ce sens n'est pas moins précis ni moins universel que pour un énoncé mathématique : la question si l'énoncé est bien posé, et si oui, s'il est vrai ou faux, est essentiellement indépendante de tout contexte culturel (**).

(*) Je sais fort bien en écrivant ces lignes, qu'elles ne peuvent manquer de susciter une levée en masse d'objections et de malentendus. Ce serait une tâche sans espoir , que d'essayer de les dissiper. Il ne s'agit nullement, ici, de la question préalable si tel agrégat de deux termes vaguement opposés, tels que "beauté - laideur" ou "intelligence - stupidité" disons, forment bel et bien un couple yin-yang, chose que quasiment tout un chacun qui a entendu prononcer les mots "yin" et "yang" aura tendance à admettre comme chose allant de soi ! Mais c'est la d i s t r i b u t i o n d e s r ô l e s yin-yang, interprétée (qu'on le veuille ou non) comme une assignation impérative de r ô l e s féminin (pour la femme) - masculin (pour l'homme), qui donnera lieu aux contestations les plus véhémentes. L' "argument" le plus couramment servi, et qui s'appliquerait avec une "évidence" irréfutable à tous les (vrais ou faux) couples sans exception, c'est que mon interlocuteur connaît beaucoup de femmes chez qui c'est le terme à tort qualifié de "yang" qui domine. La même chose serait vraie encore, certes, si on renversait l'attribution de rôles yin-yang, en décrétant (disons) que c'est le yin qui représente l'action, et le yang l'inaction ! Ce genre d' "arguments" marque simplement un refus (qui reste inconscient, comme de juste), d'établir un contact avec la réalité du mariage incessant des qualités yin et yang. Entrer dans de tels arguments (pour expliquer pourquoi et à quel point ils sont "à côté de la plaque") est toujours peine perdue.

Le blocage provient à tous les coups de la valorisation (souvent tacite, mais toujours impérieuse !) des qualités yang au détriment du yin. Cette valorisation est profondément intériorisée par tous, y compris (et surtout, serais-je tenté d'écrire) par les femmes, qui sont censées surtout en faire les frais (alors qu'en fait e t la femme e t l'homme en traîne le poids lourdement). Aussi des couples yang-yin aussi anodins que "rapide - lent", "courage - prudence" ou "assurance - humilité" sont-ils ressentis le plus souvent par la femme (ou par les hommes bien intentionnés qui croient devoir les soutenir dans leur juste cause) comme profondément i n j u s t e s : c'est le terme auréolé de prestige qui, à tous les coups et comme de juste, est attribué infailliblement "à l'homme". Sans même aller chercher des couples autrement plus conséquents, pour ne pas dire catastrophiques du point de vue "public relations", comme "action - inaction", "la vie - la mort", "création - destruction", voire même (tenez-vous bien !) "le bien - le mal" ! Faut vraiment être un salaud de raciste et un phallocrate délirant, oui, pour accabler comme ça une moitié de l'humanité avec toutes ces qualités (sic !) et épithètes déplaisantes, voire infâmes. Grand merci, monsieur, pour votre fameuse dialectique du yin et du yang, nous on a senti le vent, et ça nous suffit comme ça. Vous pouvez remballer !

(**) En écrivant cette ligne, j'avais présent à l'esprit que même en mathématique, où (en principe du moins) tous les mathématiciens acceptent les mêmes "règles du jeu", la question si (disons) un énoncé mathématique a un sens (au sens purement

technique du terme, i.e. si c'est bel et bien un "énoncé mathématique", sans préjuger ni de son intérêt, ni s'il est vrai ou faux), ou si tel raisonnement écrit noir sur blanc qui est censé l'établir en constitue bel et bien une démonstration, ne fait nullement l'accord des esprits, même de nos jours. Je connais plusieurs mathématiciens éminents, vis-à-vis desquels je me suis senti plus d'une fois dans cette situation de porte-à-faux étrange, quand il semble qu'on ne fonctionne absolument pas sur la même "logique". Ce qu'ils appelleront une "définition" ou un "énoncé" sous-entend souvent tout un nuage assez flou de présupposés et d'intuitions liées à la situation envisagées, et qu'ils seraient souvent bien en peine d'expliciter, de façon à donner un sens précis à ce qu'ils énoncent. La chose troublante ici, c'est que visiblement, ils ne comprennent pas même le sens de la question, leur demandant des précisions, alors que tout leur paraît parfaitement clair dans leur esprit ! C'est un peu comme un dialogue de sourds qui se ferait entre un mathématicien de maintenant, rompu aux canons de précision popularisés par Bourbaki, et un mathématicien du siècle dernier - et en fait, j'ai retrouvé ce sentiment de porte-à-faux en parcourant certains travaux de Riemann, dont la substance pourtant était censée m'être familière ! Et j'ai retrouvé ce sentiment encore, mais dans une situation en quelque sorte inversée, dans ma relation à la plupart de mes étudiants de Faculté, quand ceux-ci visiblement ne comprennent pas pourquoi je me donne le mal d'entrer dans telles explications, dont la nécessité pour moi est pourtant une évidence de simple "bon sens" mathématique. Inutile de dire que dans une telle conjoncture, mes "explications" leur passent complètement par dessus la tête - ou plutôt, les étudiants en question "décrochent", le temps que ça se passe et qu'on en vienne enfin aux tangibles recettes de calcul !

Cela n'empêche nullement que dans cette question du yin et du yang, il peut arriver qu'on se trompe, tout comme on peut se tromper en mathématique (chose des plus fréquentes même), en écrivant hâtivement un énoncé qui n'a pas de sens ou dont le sens n'est pas celui qu'on avait en tête, ou en croyant prouver qu'il est vrai alors qu'il est faux, ou inversement. Mais dans l'un ou l'autre cas, dialectique yin-yang ou mathématique, pour peu qu'on continue plus avant, tôt ou tard l'erreur finit par se révéler par quelque contradiction patente ou par quelque incohérence. Elle est repérée et corrigée, en laissant place à une compréhension plus approfondie et plus solidement assise.

Il ne s'agit donc nullement ici d'un nouveau "sexe des anges" (style oriental), mais bien d'une réalité tout ce qu'il y a de tangible. Nous pouvons appréhender cette réalité, tout comme celle des choses mathématiques et de façon toute aussi "sûre", pourvu seulement que nous y soyons suffisamment intéressés pour laisser s'éveiller et se développer en nous le genre d'attention, d'intuition et de facultés qui leur réponde. Il est vrai que le jeu délicat du yin et du yang ne peut être saisi à coups de "définitions", d' "énoncés" et de "démonstrations", comme en mathématique le jeu des formes, des nombres et des grandeurs. Il n'est pas moins "connaissable" pour autant, ni moins "réel" - bien au contraire !

J'ai d'ailleurs une bonne présomption que chacun des couples yin-yang dans mon répertoire est bel et bien "correct". Mais je ne puis le garantir avec une

totale certitude, pas plus que s'il s'agissait d'un travail mathématique un peu touffu, où je n'aurais pas pris le plus grand soin de vérifier tout dans le moindre détail et jusqu'au bout (chose d'ailleurs que peu de mathématiciens prennent jamais le loisir de faire). Ce que je sais sans aucune nuance de doute, par contre, c'est que ce que je présente ici est s u b s t a n t i e l , et que pour l'essentiel, cette substance ne saurait être affectée par telles erreurs de détail qui d'aventure se seraient glissées ici ou là.

Quand je m'apprêtais tantôt à parler de "subjectivité" et d' "arbitraire" dans ma présentation, il s'agit de toute autre chose. D'une part je pensais au c h o i x des couples yin-yang inclus dans mon répertoire : il y a sûrement des couples intéressants qui ont échappé à mon attention (*). Mais surtout, il y a un arbitraire inévitable dans la constitution de "groupes" (de couples) qui soient "significatifs", c'est à dire dans le "découpage" des "portes sur l'Univers" parmi la profusion de tous ces "trous de serrure" qui nous le font entrevoir. Ces groupes m'ont semblé se former de façon assez naturelle, par les relations d'affinité entre couples ressentis comme (plus ou moins...) "voisins". Ces affinités au sein d'un même groupe seront sans doute évidentes à tout lecteur, au simple "coup d'oeil", en parcourant simplement la liste de ses couples-membres. Mais de telles affinités se poursuivent encore au delà du groupe envisagé, vers les couples des groupes "voisins" ou "mitoyens" (et c'est ce fait justement qui donne naissance au fameux diagramme dit "des portes sur l'Univers", ou "en arbre de Noël"). D'autre part et en sens en quelque sorte opposé, la disposition typographique pour décrire chacun des groupes fait apparaître, à l'intérieur de la plupart, différents "paquets" ou "sous-groupes", formés de couples reliés par quelque "sens" commun, autour de quelque association commune. Ceci montre qu'on aurait pu, de façon peut-être aussi "naturelle", faire un "découpage" qui nous donnerait des groupes plus gros, ou au contraire (plus raisonnablement encore, il me semble) des groupes plus petits - voire même, des groupes de guingois, qui chevauchent carrément sur ceux que j'ai dégagés et auxquels je me suis arrêté.

Par exemple, j'ai inclus les deux couples "sud-nord" et "été-hiver" dans le groupe "lumière - ombre", et les couples (visiblement apparentés aux précédents) "est - ouest" et "printemps - automne" dans le groupe "le haut - le bas" (**). Un autre groupage, tout aussi naturel, aurait consisté à constituer avec ces quatre couples un groupe séparé, formé avec les quatre points cardinaux d'une part, les quatre saisons de l'autre (**).

(*) (31 Mars) C'est ce qu'a confirmé la réflexion des deux semaines qui ont suivi, faisant apparaître de nombreux couples nouveaux.

(**) (31 mars) Parmi d'autres raisons, les réflexions critiques de la présente

section m'ont amené dès les jours suivants à opérer quelques rajustements dans mes groupes. Ainsi j'ai détaché de l'ancien groupe "le haut - le bas" (aux dimensions prohibitives) un groupe "essor - déclin", dont font à présent partie les deux couples précédents "est - ouest" et "printemps - automne". D'autre part, "pour faire joli" j'ai accroché dans l'arbre de Noël une sorte de rose des vents (en forme de croix) marquée par les quatre points cardinaux, et qui figure le groupe hypothétique "points cardinaux et saisons" évoqué dans l'alinéa commenté ici.

Je n'ai fait nul effort pour éviter qu'un même couple yin-yang se trouve inclus dans deux groupes différents - au contraire. Mais dans le découpage auquel je me suis arrêté, de tels empiètements d'un groupe sur un autre sont plutôt exceptionnels (*). Le couple "aigu - grave" se trouve inclus dans le groupe "le haut- le bas", je me suis par contre abstenu de l'inclure également dans le groupe "mouvement - repos", car l'association entre une note "aiguë" et un mouvement (vibratoire en l'occurence) rapide, et entre une note "grave" et un mouvement lent, relève peut-être déjà d'une appréhension "scientifique" du son (comme un phénomène vibratoire) relativement sophistiquée, laquelle est absente (je présume) des couches inconscientes de la psyché. Le couple "apprendre - désapprendre" a été inclus dans les deux groupes "connaissance - ignorance" et "le haut - le bas" (**), mais je me suis abstenu de le faire figurer dans le groupe "action - inaction", où on aurait pu songer également à l'inclure (***).

Je ne serais nullement étonné qu'on puisse trouver des groupages plus judicieux et plus délicats que celui auquel je me suis arrêté, de façon à parvenir à une appréhension plus claire et plus fine de la structure globale (ou le "pattern") formée par la profusion de tous ces "trous de serrure" sur l'Univers.

(*) Quand un couple figurant dans un groupe donné figure également dans un autre groupe, je le fais suivre (entre parenthèses) du chiffre romain (éventuellement muni d'accents ou d'indices ou les deux) qui désigne l'autre groupe dans lequel il figure.

(**) (31 Mars) Il faudrait lire ici "le groupe "essor - déclin" " au lieu de "le groupe "le haut - le bas" ", voir l'avant dernière note de bas de page.

(***) Je n'ai pas voulu inclure le couple "apprendre - désapprendre" dans le groupe "action -inaction", parce que je sens que "désapprendre" est lui-même une a c t i o n, et nullement un état d'inaction. En fait, mis à part un apprentissage au sens purement mécanique ou routinier (l'apprentissage d'un savoir-faire, notamment), on n'apprend vraiment le nouveau qu'en désapprenant, en "oubliant" l'ancien qui nous maintenait prisonnier. Et c'est bien souvent dans cet acte de d é s a p p r e n d r e, de s e s é p a r e r donc de quelque chose ressenti comme un acquis, comme un "bien" qui nous serait cher, que se trouve la difficulté dans l'acte d'apprendre et de se renouveler.

Celle-ci s'exprimerait alors par un graphe d'allure sans doute assez différente, et plus frappant et plus convaiquant peut-être que mon "arbre de Noël" un tantinet de guingois, aux airs recueillis...

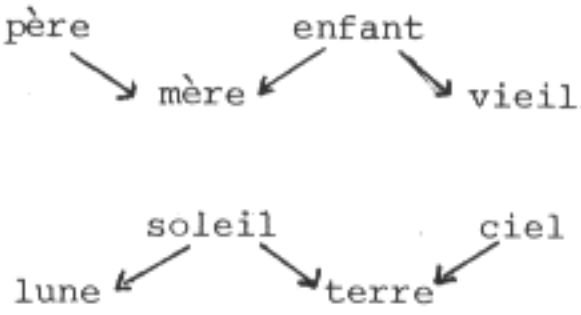
2. Choses polyandres et choses polygames

Les couples yin-yang dont il s'est agi jusqu'à présent concernent en principe des q u a l i t é s , exprimées soit par des qualificatifs (que je présente le plus souvent sous forme substantivisée) comme dans "le chaud - le froid" ou "le rapide - le lent", soit par des verbes comme dans "savoir - connaître", soit enfin par des noms comme dans "passion - sérénité". Il y a cependant un petit nombre de cas où j'ai fait figurer dans un couple yin-yang deux "choses", l'une jouant le rôle yin et l'autre le rôle yang, et l'une et l'autre ayant valeur de s y m b o l e a r c h é t y p e , c'est à dire d'image symbolique, provenant des couches inconscientes profondes de la psyché et ayant une valeur "universelle", se retrouvant (sous une multiplicité de formes possibles) d'une personne et d'une culture à l'autre. Si j'excepte le couple "maître - serviteur" (lequel n'est peut-être qu'une personnification du couple "autorité - obéissance", plutôt qu'un authentique symbole archétype), j'ai relevé huit tels couples (impliquant douze archétypes (*)). Ce sont les deux couples

homme → femme

feu ⟶ eau ,

et les deux groupes de trois couples chacun, qui sont représentés par les deux diagrammes que voici :



.

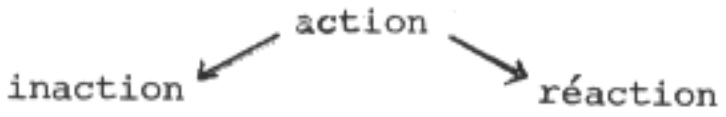
Il est entendu que dans ces diagrammes, comme dans ceux qui vont suivre, une flèche reliant deux termes indique que ceux-ci s'apparient en un couple, et que la flèche va du terme yang vers le terme yin.

Ces deux derniers diagrammes mettent en évidence un fait intéressant, que nous avions déjà effleuré en passant précédemment. C'est le phénomène de " p o l y g a m i e " et de " p o l y a n d r i e " de certains de ces archétypes : l'enfant et le soleil sont polygames (s'appariant, l'un à la mère et au

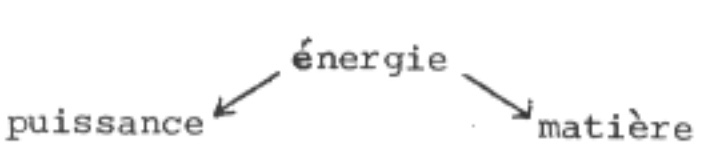
---

(*) (31 Mars) Entre-temps, j'ai encore rajouté les deux couples d'archétypes "dieu - démon" et "géant - nain".

vieillard, l'autre à la terre et à la lune), alors que la mère et la terre sont polyandres (s'appariant, l'une au père et à l'enfant, l'autre au ciel et au soleil). De tels phénomènes, contraires aux bonnes moeurs bien de chez nous, ne sont d'ailleurs nullement restreints à l'aréopage des archétypes, lesquels jouiraient des privilèges que les mythologies réservent aux dieux (y inclus d'ailleurs celui de l'inceste). J'ai relevé dans mon répertoire deux autres cas de polygamie patente, pour les termes "action" et "énergie", s'insérant en effet dans les deux diagrammes à trois termes

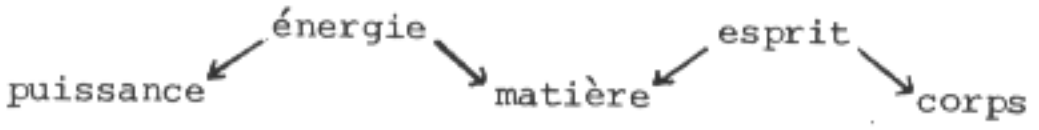


et



.

Ils donnent lieu à quatre couples yin-yang, que j'ai inclus dans trois groupes distincts (savoir les groupes "action - inaction", "avant - arrière" et "mouvement - repos"). Du coup, ce dernier diagramme, en s'associant au couple "esprit - corps", me suggère un couple yin-yang (pourtant bien familier) que j'avais oublié dans ma liste, savoir "esprit - matière" (que je vais donc y rajouter aussitôt) (*). Ainsi, le diagramme se complète en un beau diagramme en zig-zag à cinq sommets :



.

Cela nous fournit un autre bigame, savoir l'esprit (qui aurait cru ça de lui !), s'appariant à la fois au corps (qui sûrement n'attendait que ça) et à la matière ; et du même coup, une polyandre encore, savoir dame matière, s'appariant à l'énergie (qui fait encore partie du même monde qu'elle, savoir celui des entités physiques) et à l'esprit (censé appartenir à un monde plus relevé). D'ailleurs, en cherchant où insérer ce couple nouveau venu "esprit - matière" (une mésalliance, au dire de certains), je constate qu'il figurait pratiquement dans ma liste déjà, sous la dénomination "lettre - esprit" (où "la lettre" est visiblement un symbole pour "la

---

(*) (18 Mars) Cette façon d' "adjuger" le couple "esprit - matière" au détour d'une phrase, est décidément un peu désinvolte ! En prenant la peine de poser sur lui ne serait-ce que quelques instants, on se rend compte pourtant que c'est un couple "qui fait le poids". En fait, je ne le "sens" pas bien encore, même si je n'ai guère de doute que ce couple "existe" bel et bien, comme couple yin-yang. Cette conviction n'a pas qualité de connaissance, elle n'est pas le fruit encore d'une compréhension.

matière" (*), dans le groupe "forme - fond". Ainsi, bigamie ou pas, tout est rentré dans l'ordre !

3. L'ambiguité créatrice (1) : paires, ribambelles et rondes

(18 Mars) Hier soir il se faisait vraiment prohibitivement tard. Pressé d'en terminer, je me suis payé un monumental contre-sens de dernière minute, en assimilant "au chic" le couple "lettre - esprit" (qui, dans ma liste, suit immédiatement le couple "forme - fond" qui donne son nom au groupe), avec le soi-disant couple "matière - esprit" (il suffisait de changer "lettre" en "matière" et le tour était joué!). "La matière" jouerait donc le rôle yang, et "l'esprit" le rôle yin (**). Ce faisant, je ne me suis pas aperçu du "péché mortel" de confusion des rôles yin et yang, alors qu'il était clair pourtant dans mon esprit que ce que je cherchais à caser, c'était le couple "esprit - matière" et non l'inverse, avec l'esprit mâle comme il se doit, et la matière féminine (en conformité aussi avec les desiderata du genre grammatical). Réflexion faite, sa véritable place me paraît être dans le groupe "action - inaction", car "l'esprit" incarne bien le principe d'action qui anime la matière, par elle-même inerte.

Cette confusion met en évidence justement une particularité importante dans la dialectique du yin et du yang, sur laquelle je pensais revenir aujourd'hui-même. Il s'agit de l' a m b i g u i t é essentielle dans la nature yin ou yang de toute chose, y compris dans le cas des qualités et autres entités qui sont susceptibles d'entrer dans un ou plusieurs des "couples cosmiques" yin-yang dont il est question ici. Cette ambiguité est exemplifiée ici par le diagramme linéaire

lettre ⟶ esprit ⟶ matière ,

comportant deux couples yin-yang impliquant l'un et l'autre l'entité "esprit",

---

(*) (18 Mars) Le propos délibéré de désinvolture persiste ! (Voir précédente note de b. de p.) Pressé d'en terminer, je "termine" en effet sur un contre-sens grossier, que je vais rectifier dans la note d'aujourd'hui.

(**) On notera que dans chacun des deux couples voisins

la forme - le fond , la lettre - l'esprit ,

comme par un fait exprès, la distribution des rôles yin-yang est i n v e r s e de celle suggérée par le genre grammatical des deux termes. Il ne faut pas s'étonner de ces apparentes anomalies. Comme il est expliqué plus base sur un autre exemple, ce n'est pas parce que l'entité "forme" fait couple avec l'entité "fond" et y assume le rôle yang, que cette entité par elle-même doive être vue comme étant de nature essentiellement, voire exclusivement yang. En tant que "matrice enveloppante" potentielle d'une infinité de "réalisations" substantielles possibles, "la forme" peut bien être vue comme chose de nature "maternelle", yin. Par

contre, en tant qu'élément de structure qui ordonne une substance, ou comme quintessence "abstraite" extraite d'une réalité concrète (quand on parle de la forme d'un visage, d'un vase etc), la même entité manifeste ses caractères yang, s'exprimant justement dans des couples tels que "forme - fond" ou "forme - substance".

---

laquelle entre comme terme y i n dans le premier couple "lettre - esprit", et comme terme y a n g dans le deuxième, "esprit - matière".

Pour employer un nom savant en grec, on peut dire que l'esprit est de nature a n d r o g y n e , c'est-à-dire à la fois "mâle" et "femelle", "maculin" et "féminin". C'est là d'ailleurs une chose qui me paraît profondément satisfaisante (pour l'esprit !), et sur laquelle je ne m'étais jamais arrêté jusqu'à aujourd'hui. Sans doute je vivais sur la conviction inexprimée que l'esprit (tout comme son genre grammatical l'indique) ne pouvait être que m a s c u l i n. Pourtant, cela fait un moment (depuis que j'ai commencé à prêter attention à ces choses) que je me suis rendu compte que l ' a m o u r était androgyne lui aussi, ainsi que la c r é a t i o n (en tant qu'acte et processus), ou enfin D i e u (*).

(*) On notera que le mot "amour" est du genre masculin en français, du genre féminin en allemand ("die Liebe"), ce qui va bien dans le sens de son caractère "androgyne". Par contre, "Dieu" ("Gott" en allemand) est masculin dans les deux langues. Je suspecte qu'il l'est encore dans toutes les langues admettant la différenciation du genre, et où la notion de "Dieu" (tout court, par opposition à " u n dieu" ou " u n e déesse") existe. Cela me semble refléter le parti-pris culturel donnant prééminence au yang. Quant à "la création" ("die Schöpfung"), cette notion s'exprime dans les deux langues par le f é m i n i n. La raison en est, je crois, que dans les deux langues, le sens premier du mot "création" ne concerne pas l'acte ou le processus créateur, mais l'Univers formé par toutes les choses créées, dont toutes ces choses, et nous-mêmes aussi, faisons partie. Ce sens est donc proche de celui du "Tout", ou de "la Mère", lesquels (dans leur relation à "la partie", ou à ce qui est créé ou "enfanté") sont bien de nature y i n. Par contre, on pense spontanément à celui qui crée (que ce soit Dieu, ou l'homme) comme "le Créateur" ou "le créateur" ("der Schöpfer"), et jamais comme "la créatrice". Cela me semble traduire le même préjugé culturel, dans l'une et l'autre langue, que pour la notion de "Dieu".

Dans le couple

création - destruction ,

voisin de "naître - mourir", et dont une compréhension m'apparaît essentielle pour une compréhension de nous-mêmes et de la nature des processus créateurs en nous et dans le Cosmos, la création représente le principe yang, la destruction le principe yin. L'un et l'autre principe sont présents dans tout processus créateur au plein sens du terme. Comme dans l'exemple examiné dans la précédente note de b. de p., ce rôle yang ne signifie nullement que "la création" soit, en elle-même, une chose de nature yang, ou "plus yang que yin". C'est ce qui se révèle en pleine lumière, quand on se rappelle quel est l'acte par excellence : l'accouplement du mâle et du femelle, dont l'étreinte transmet et renouvelle la vie...

Cette ambiguité essentielle dans la nature yin-yang de toute chose se superpose (sans la contredire) à l' u n i v o c i t é essentielle de la nature, ou bien yin, ou bien yang, dans chacun des deux termes d'un "couple cosmique" yin-yang. Dans le couple "lettre - esprit", par exemple, il n'y a aucune ambiguité sur le fait que c'est "l'esprit" à qui est dévolu le rôle yin (nonobstant la grammaire), alors que dans le couple "esprit - matière", il n'y a nulle ambiguité non plus sur le rôle cette fois yang de la même entité "esprit". Quant à savoir si dans cette dernière, c'est la nature yang qui l'emporte sur la nature yin, ou inversement, je soupçonne que c'est là une question qui s'apparente plus à celle du sexe des anges, qu'à une question de philosophie. Dans les trois cas similaires (amour, création, Dieu), je n'ai même aucun doute à ce sujet !

Il est très fréquent qu'entre deux choses, notions ou entités qui se trouvent en relation l'une avec l'autre, cette relation soit perçue comme établissant un "couple" (*), dans lequel l'une joue rôle yin, l'autre rôle yang, et ceci sans aucune "ambiguité essentielle" dans cette distribution de rôles. Ainsi, l a t e r r e , horizontale et nourricière, et l' a r b r e enraciné en elle qui s'élance vers le ciel, forment un couple yin-yang qui (je crois) est perçu par tous, fut-ce au niveau d'une perception qui resterait inconsciente. Si d'autre part on attache son attention à l'arbre, incarné avant toute autre chose par son tronc, puis à l a r a m u r e de l'arbre qui en fait partie comme d'un tout, et qui surgit du tronc et est nourri par lui (tout comme celui-ci surgit de la terre et est nourri par elle), il apparaît qu'arbre et ramure forment eux aussi un couple, dans lequel cette fois c'est l'arbre qui joue le rôle yin, la ramure étant yang dans sa relation à lui. Si enfin on regarde la ramure comme un tout, dans sa relation à un f r u i t porté et nourri par elle, on trouve un autre couple encore, ou la ramure cette fois joue le rôle yin, maternel, et le fruit qui en est issu joue le rôle yang.

On peut représenter ces relations multiples par un diagramme, lequel cette fois n'est plus "en zig-zag", mais "en ribambelle" :

terre ⟵ arbre ⟵ ramure ⟵ fruit .

Ce diagramme-ribambelle met en évidence l'ambiguité yin-yang (ou le caractère "androgyne") aussi bien de l'arbre (yang dans sa relation à la terre, yin dans sa relation à la ramure) et de la ramure (yang dans sa relation à l'arbre, yin dans sa relation au fruit). Cela nous fait pressentir en même temps, par la vertu du

---

(*) Par la suite, pour éviter toute confusion avec les couples dits "cosmiques", il me semblerait préférable ici de parler de "paires", plutôt que de "couples".

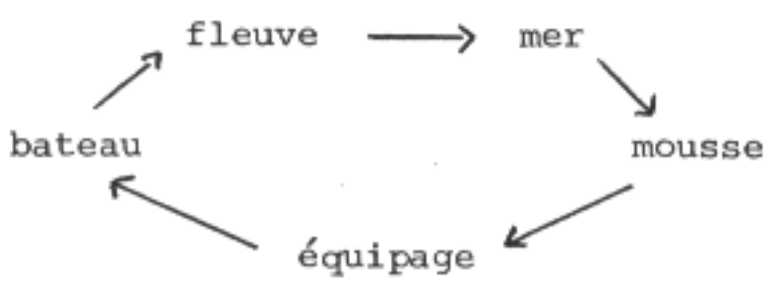
graphisme, que l'ambiguité yin-yang de toute chose est une a m b i g u i t é c r é a t r i c e , qu'elle est un aspect essentiel de la créativité propre, inhérente à toute chose de l'Univers. Elle permet notamment à la chose d'entrer dans des relations de couple dans une multitude de situation très différentes, et ceci aussi bien comme "l'époux" que comme "l'épousée".

Comme autre exemple instructif, je propose à l'attention du lecteur cette autre ribambelle à trois paires,

l'harmonie ⟵ le silence ⟵ le bruit ⟵ le chant ,

en lui laissant le plaisir de formuler en ses paroles à lui, s'il s'y sent incité, en quoi chacune de ces trois paires forme bel et bien un "couple".

Pour terminer cette digression à coups de graphiques, sur l'ambiguité du yin et du yang en toute chose, voici enfin une ribambelle qui se referme, autrement dit une r o n d e du yin et du yang :



Cette ronde (tout comme les deux ribambelles précédentes) est extraite de l'Eloge de l'Inceste (*), dont je me borne ici à reproduire la description :

" Le fleuve se jette dans la mer qui l'accueille. Le bateau est immergé dans le fleuve qui l'entoure et l'enveloppe. L'équipage est porté par le bateau qui l'englobe et l'abrite. Le jeune mousse est membre et partie de l'équipage qui l'inclut. Et en ses yeux se reflète la mer, par ses yeux elle pénètre en son âme qui l'accueille en elle. Ainsi le mâle et le femelle - Eros et la Mère - constamment s'entrelacent dans une ronde sans fin où toute chose, à la fois ou tour à tour, vit e t son élan viril e t sa pulsion maternelle. "

(*) Voir, au sujet de l' "Eloge", la note "L'Acte" (n° 113), notamment pages 507-508. Il est bien entendu que dans ce texte d'une haute tenue littéraire, je n'aurais pas songé à inclure quelque chose d'aussi peu poétique qu'un diagramme De quel carcan me voilà débarassé !

4. L'ambiguité créatrice (2) : le renversement des rôles

Les couples qui figurent dans la ronde précédente et dans les deux ribambelles ne font aucunement figure de "couples cosmiques" yin-yang. Un tel couple représente les deux modalités d'existence, l'un yin l'autre yang, d'un m ê m e type de qualité, qu'on retrouvera dans une multiplicité infinie de situations en tout lieu du vaste Univers. Pour éviter toute confusion, peut-être serait-il prudent de réserver le nom de "couples yin-yang" aux seuls "couples cosmiques", en se bornant à l'appellation de "paires" (yin-yang) pour les cas d'épousailles plus occasionnelles, sans vocation "cosmique" ou "universelle". Ce sont les premiers bien sûr, les authentiques "couples" ou "trous de serrure sur l'Univers", qui sont surtout ici au centre de mon attention, en vue de dresser une sorte de "carte" de la multitude qu'ils forment - une multitude si riche qu'elle nous déconcerte au premier abord!

Plusieurs fois, dans mes efforts de cartographe méthodique, je me suis trouvé confronté à des contradictions imprévues qui semblaient me faire le pied-de-nez, avec insistance parfois, avant de se résoudre en une compréhension moins superficielle. Ce n'est nullement mon propos d'escamoter, par le biais d'une "liste" ou d'une "carte" péremptoire, mes perplexités d'antan. De telles difficultés se présentent ici, comme pour toute autre substance tant soit peu délicate avec laquelle il s'agit de se familiariser, qu'il s'agisse (disons) de "science" (voire, de mathématique), ou de "philosophie". C'est en s'y confrontant en toute naïveté, seulement, que peut mûrir une compréhension qui ne reste toute verbale ou de surface, et se développer une intuition, un "feeling"...

Tantôt j'ai insisté sur le caractère de non-ambiguité, d'univocité ("essentielle", disai-je), dans la distribution des rôles yin-yang à l'intérieur de chacun des couples cosmiques - une distribution indépendante de toute espèce de choix, qu'il soit "individuel" ou "culturel". C'est le moment, à présent, de détromper le lecteur qui croirait qu'une fois mémorisés les quelques deux cents couples d'une liste, tout le reste se réduirait à du "blanc-noir" tout cuit ! A côté de cette "univocité essentielle" que j'ai mis tant de force à souligner, vivent aussi ce qu'on pourrait appeler des a m b i g u i t é s " i n e s s e n t i e l l e s ", ou " s e c o n d a i r e s ", qui (pour me répéter, ou presque(*)) "se superposent sans la contredire" à cette univocité fondamentale du couple.

Nous en avions déjà rencontré un exemple, avec le couple

refus - acceptation ,

où "le refus" représente le terme yang. J'avais observé que dans certaines

---

(*) Voir haut de la page PU 11

situations, l'acceptation "naît" du refus, lequel lui servirait comme une sorte d' "assise nourricière" - qu'il y a donc, alors, un véritable " r e n v e r s e m e n t " des rôles yin et yang, à l'intérieur du couple en question (*). C'est bien là ce qu'on pourrait appeler un renversement c r é a t e u r , que j'avais assimilé à celui qui se produit occasionnellement dans le jeu du couple amoureux, ou conjugal. Un tel renversement ne remet pas en cause pour autant "l'univocité essentielle" du sexe biologique de l'un et l'autre des deux participants. Mais il permet à la pulsion en l'un et en l'autre de s'exprimer selon sa nature propre, avec toute la richesse qui est sienne en résonances tant féminines et maternelles, qu'enfantines ou paternelles.

Nous avions aussi noté au passage (**) un autre cas de renversement, partiel et plus discret, dans le cas du couple

l'enfant - la mère .

Quand la mère est perçue comme ayant fonction de p r o t e c t i o n de l'enfant, lequel prend figure de "protégé", cette perception assigne à la mère un rôle (protecteur) de nature y a n g , alors que l'enfant (pour cette distribution de rôles "secondaires") y assume le rôle y i n. Du côté "mère", cette tonalité yang dans sa relation à l'enfant doit être vue comme une tonalité " y a n g d a n s l e y i n " (le yin restant la dominante). Symétriquement, du côté enfant, son rôle de "protégé" par la mère doit être vue comme une tonalité " y i n d a n s l e y a n g " (alors que la dominante reste yang).(***)

Toujours à propos du même archétype de "la Mère" ou du "Maternel". "La Mère" est universellement ressentie comme dispensatrice de c h a l e u r , d'une chaleur charnelle bienfaisante, transmise par l'intime contact de son corps, entourant le nôtre. Cette chaleur est ressentie, sûrement, comme formant contraste avec "l'extérieur", "l'ailleurs", perçu, lui, comme "froid" et (peut-

---

(*) Voir les notes "Le cycle" et "Les conjoints - ou l'énigme du "Mal" " (n°s 116', 117), et notamment la note de bas de page de la page 534. Il sera fait tacitement allusion à cette dernière, dès la phrase qui suit.

(**) Dans la note "Connaissance archétype et conditionnement" (n° 112'), dans la note de bas de page (***) page 504 (datée d'il y a deux semaines).

(***) Il est bien entendu que ces commentaires concernent la situation archétype "mère - enfant", et qu'ils seraient entièrement "à côté de la plaque" dans un grand nombre de situations r é e l l e s d'une relation mère - enfant. Le cas où cette tonalité du "yang dans le yin" prendrait une place indue, de façon à oblitérer le ton de bas yin, n'est nullement chose rare. C'est le cas de la s u r - p r o t e c t i o n maternelle, signe d'un déséquilibre anxieux dans la mère, lequel se transmet à l'enfant sur-protégé.

être aussi) comme vaguement hostile, ou du moins étranger. Or ce couple

le chaud - le froid

est bien un couple cosmique encore, dans lequel "le chaud", sans la moindre ambiguité possible (pas au niveau "essentiel", tout au moins !) joue le rôle y a n g , à nouveau. C'est dire que la connotation de chaleur associée à l'image archétype du maternel (image vivant en chaque être), est une autre tonalité encore de "yang dans le yin".

L'image de la Mère représente pourtant, en même temps, l'incarnation la plus complète et la plus profonde du y i n , une incarnation présente en chaque être, et qui englobe tous les autres symboles archétypes du yin, tels la terre, la mer, l'eau. Elle est ce qui est p r o c h e , le f a m i l i e r , le c o n n u, ce qui nous p o r t e et ce qui nous n o u r r i t, ce qui nous a conçu et enfanté et ce qui nous enfante à nouveau; et elle est Celle aussi prête à nous a c c u e i l l i r, quand nous aspirons au retour et au repos. C'est par tout cela surtout que la connaissance de la Mère vit en nous, qu'Elle assume en nous ses traits marquants et uniques, lesquels sont bien yin. Et dans notre relation à Elle, nous sommes et restons éternellement "l'enfant", ou "l'enfanté", l'enfant Eros-à-la-flèche - que ce soit pour la quitter, à la rencontre de l'Ailleurs, ou, au terme de notre course, pour retourner en Elle. Il en est ainsi, que nous soyons enfant ou vieillard, homme ou femme, montagne, fleuve ou mer, et que nous venions de naître ou que nous nous apprêtions à mourir...

5. L'ambiguité créatrice (3) : la partie contient le Tout

Je ne suis pas allé au bout, tantôt, il s'en faut même de beaucoup, pour sonder les aspects yang, voire "phalliques", de l'archétype du maternel en nous. Toutes choses sont enfantées par la Mère, et il n'y a chose de l'Univers qui ne soit déjà présente en Elle. Mais ce n'est pas le lieu ici de poursuivre ce thème-là, dans ces pages censées seulement éclairer un certain travail de cartographe, que je me propose de soumettre à la curiosité d'un lecteur intéressé.

Il faut dire que l'archétype maternel, et la relation profonde de la créature au "maternel", constituent un couple yin-yang entièrement à part de tous les autres, et d'une portée qui dépasse tout autre tel couple. (Telle est du moins ma conviction profonde.) A ce titre, on pourrait dire qu'il est "atypique" au possible. Pour ce qui est des couples "yin-yang" en général, ce n'est que pour un petit nombre d'entre eux que j'ai pris le loisir d'examiner une dynamique de "renversement" (occasionnel, ou secondaire, ou "inessentiel") des rôles yin et yang.

Sans pouvoir l'assurer, je suspecte cependant qu'une telle dynamique doit exister pour tous les couples yin-yang, ou peu s'en faut, et je suis sûr d'avance que je pourrais du moins le mettre en évidence sur un bon nombre.

Voici un autre exemple encore, celui du couple

la partie - le Tout ,

où la partie est yang dans sa relation au Tout, lequel est yin. Mais c'est une chose assez familière, il me semble, à celui porté tant soit peu à une réflexion philosophique, que bien souvent, la partie "reflète" fidèlement le Tout, et par là "le contient", tout comme elle est contenue en lui. Ainsi, l'homme est une parcelle du Cosmos, mais certains ont compris et nous assurent que le Cosmos tout entier est reflété en nous, et que chaque être Le contient. Au niveau plus terre-à-terre de la physiologie du corps humain, l'ensemble des organes de notre corps se retrouve inscrit finement aussi bien sur la plante du pied, qui dans le lobe de l'oreille, ou dans l'iris de l'oeil. L'expression d'un visage, les lignes et la forme d'une main, les traits de l'écriture, pour celui qui sait les déchiffrer, révèlent chacun la personne entière. Et il en est de même du son de la voix, du maintien du corps, et de chacune des cent-et-une manières différentes dont nous nous exprimons, souvent à notre insu, par le langage du corps. Les innombrables techniques divinatoires que l'homme a imaginées et découvertes au cours des âges, paraissent toutes fondées sur ce même principe, que la partie (si imperceptible, si insignifiante qu'elle puisse paraître à un regard superficiel), exprime fidèlement, et par là "contient", le Tout.

Et une seule de nos cellules contient la totalité de l'information chromosomique que nous portons en nous et que nous transmettons à notre descendance. Je crois bien que je pourrais continuer sur des pages encore à accumuler d'autres illustrations. Ce n'est pas ici le lieu !

6. L'ambiguité créatrice (4) : les extrêmes se touchent

(19 mars) Je voudrais revenir encore quelque peu sur le couple

le chaud - le froid (ou le tiède)

rencontré en passant hier. "Le froid" s'associe à l'hiver, au long sommeil hivernal de la nature, au repos, au silence. Autant d'aspects qui mettent en évidence son caractère "yin". "Le chaud", lui, s'associe aux chaleurs de l'été, à l'exubérance de la vie végétale et animale, au mouvement et aux rumeurs qui font partie de cette exubérance - et par ces associations se révèle son caractère "yang".

Que la chaleur cependant augmente et se fasse torride, voici cette exubérance de vie s'assoupir dans une torpeur qui ressemble fort au sommeil de l'hiver, alors que le seul son audible, celui des infatigables cigales, semble tisser comme un linceul sonore qui nous entourerait de toutes parts et nous incite au repos. Ainsi, la chaleur extrême nous ramène au yin. Il en est ainsi, du moins, quand elle se manifeste sous forme qui reste diffuse. L e f e u , qui représente sa forme concentrée, reste l'incarnation irrécusable et universelle du yang. Mais que la chaleur du feu lui-même, et de cela qui est à son contact immédiat, augmente et atteigne des intensités extrêmes, voici les solides qui se mettent à fondre et à se transformer en liquides, et ceux-ci à leur tour à se gazifier, pour se désagréger enfin en un chaos confus de particules tourbillonnantes en tous sens, dans lequel toute forme et toute structure semblent disparus sans retour. Ainsi, en intensifiant le yang-chaleur jusqu'en ses degrés les plus extrêmes, on passe à des états qui apparaissent comme yin, puis comme très yin, pour aboutir enfin à l'extrême-yin du chaos originel.

En sens inverse, un froid extrême semble nous ramener au yang. Les seuls froids de l'hiver déjà, dans les pays dont je suis familier, font qu'une eau souple et vive se fige en glace dure, tranchante et cassante - d'élément yin par excellence qu'elle était, la voici se transmuer en yang ! Et ceux qui connaissent les hivers rigoureux savent comme moi que le froid intense "mord" et "brûle" tout comme le feu. C'est pourquoi aussi les neiges étincelantes au fort d'un hiver montagnard peuvent nous apparaître "ardentes". Que le froid augmente encore, et l'air même prendra forme liquide, puis solide. Pour le physicien, l'état de froid le plus extrême, l'état extrême-yin donc de l'arrêt de tout mouvement inermoléculaire, est en même temps un état extrême-yang, où toute fluidité gazeuse ou liquide est disparue sans retour. C'est l'état de la plus grande concentration et de la solidité absolue de toute chose.

De telles "anomalies" ou "paradoxes" sont typiques dans la dialectique du yin et du yang. Il y a moins de vingt ans encore, alors que je n'avais pas entendu prononcer les mots "yin" ou "yang", ils m'auraient sûrement fait rejeter en bloc, comme une vaste fantasmagorie inconsistante, toute la soi-disante "philosophie" du yin et du yang, si quelqu'un d'aventure s'était hasardé à m'en parler. Il aura fallu que je vive un jour la découverte de ma double nature "féminine" et "masculine", pour m'ouvrir aussi, dans les années qui ont suivi, à la réalité du jeu du yin et du yang en moi-même et en toute chose...

Le genre de métamorphoses que je viens d'essayer de décrire ici sur un exemple particulier, est certes bien connu et de tout temps. On dit que " l e s e x t r ê m e s s e t o u c h e n t ". Pour un mathématicien comme moi, cela

suscite aussitôt la vision d'un cercle. Celle-ci suggère alors l'image géométrique suivante :



Le sens de parcours sur le cercle ABB'A' représente le sens "yang vers yin". L'arc $\overrightarrow{AB}$ représente une "réalisation" particulière d'un couple yang (A) - yin (B). Quand A varie vers A' pour occuper une position "extrême-yang", ou B vers B' vers une position "extrême-yin", ou les deux à la fois, la nouvelle "paire" (disons (A',B')), figurée par l'arc de cercle le plus court qui joigne A' à B', se trouve cette fois i n v e r s é e : le sens de parcours nous mène de B' vers A' (et non l'inverse), de sorte que cette fois la nouvelle position A' de A devient pôle y i n , et la nouvelle position B' de B devient pôle y a n g .

Mais quant à savoir si cette image simpliste de mathématicien est apte à stimuler une appréhension de la nature des relations entre le yin et le yang, c'est là une autre histoire...

7. Mes perplexités "contenant - contenu" et "le lourd - le léger"

Dans les quelques couples yin-yang qui précédent, la question des rôles yin et yang ne me paraît pas offrir de difficultés particulières. Si je les ai introduits ici, c'est surtout pour illustrer par eux certaines particularités dans le jeu entre le yin et le yang, qui se retrouvent sous une forme voisine dans beaucoup d'autres couples, sinon dans tous. Pour terminer ces préliminaires, je voudrais encore signaler quelques cas de couples, où la distribution des rôles m'a conduit à certaines perplexités.

Nous avions déjà rencontré le cas du couple

contenant - contenu (ou enveloppant - enveloppé) (*),

voisin des couples moins problématiques

extérieur - intérieur, surface - profondeur, forme - fond ,

où la distribution des rôles (yang-yin en l'occurence) ne donne guère lieu à perplexité, et nous suggère (avec raison) que "le contenant" a fonction y a n g, et "le contenu" y fait figure yin. Ce qui m'avait d'abord induit en erreur était l'analogie avec les couples (yin-yang cette fois)

matrice - embryon , vagin - pénis .

Dans ceux-ci, la relation géométrique extérieur - intérieur apparaît comme accessoire devant d'autres aspects plus importants : la matrice n o u r r i t l'embryon, lequel gite et s' e n r a c i n e en elle ; et le vagin r e ç o i t le pénis, lequel p é n è t r e en elle (abstraction faite même de la connotation sexuelle directe, qui ne laisse place à aucune ambiguité !).

Dans de nombreux autres cas encore, pour deux choses dont l'une apparaît comme entourant l'autre, la relation yin-yang n'est pas déterminée par ce seul aspect configurationnel. Un exemple frappant est donné par celui des deux paires

cosse (d'une noix) - noyau ,

et

pulpe (d'une pêche ou d'un abricot) - noyau .

Dans le premier cas, la cosse dure a pour fonction de protéger l'intérieur, lequel représente l'élément nourricier, c'est une distribution de rôles yang-yin (conforme à l'aspect configurationnel). C'est l'inverse dans le deuxième cas, où c'est là pulpe qui représente l'élément nourricier, le noyau jouant le rôle de l'embryon qui serait niché dans la matrice-pulpe.

Dans les deux couples voisins

présence - absence, le plein - le vide (ou plénitude - vacuité)

(voisins également des couples "affirmation - négation" et "positif - négatif"), la distribution des rôles est yang-yin, et il en est de même dans le couple

concentration - disponibilité ,

où la concentration est perçue comme un état de "plein", et la disponibilité comme un état de "vide", en conformité avec le deuxième des deux couples introduits à

(*) Voir le début de la note "Connaissance archétype et conditionnement" (n° 112').

l'instant. Pourtant, l'état de concentration peut être vu comme un état d' a b s e n c e (à toute autre chose qu'à celle sur laquelle on se concentre), et la disponibilité comme un état de p r é s e n c e (à tout ce qui pourrait solliciter notre attention). Aussi ce couple pourrait-il nous suggérer l'existence d'un couple yang-yin qui serait

absence - présence .

C'est bien là un couple en effet, mais yin-yang (inverse du couple yang-yin de tantôt "présence - absence"). Cet apparent paradoxe se résoud, il me semble, par l'observation que la traduction de "concentration" par la notion voisine d' "absence" est approximative et néglige un aspect essentiel : c'est que cette soi-disante "absence" n'est que partielle, et que vis-à-vis de la chose sur laquelle nous nous concentrons, il y a au contraire une "présence" d'autant plus intense, qui compense (en quelque sorte) l'absence dans d'autres directions.

Cet exemple, parmi d'autres, nous montre que le jeu des analogies, qui est un guide précieux et visiblement indispensable pour s'y reconnaître dans la dynamique du yin et du yang, n'est cependant pas infaillible, et demande à être manié avec doigté et avec une certaine prudence.

Voici trois couples voisins de "concentration - disponibilité",

le lourd - le léger, le dense - le dilué, le concentré - le diffus,

pour lesquels j'ai eu quelque mal à me convaincre quelle était la distribution des rôles yin et yang. (Je sentais bien pourtant, sans doute possible, qu'il s'agissait bien de couples de complémentaires.) Une des raisons de ma perplexité, c'est que le lourd, le dense, le concentré, tout comme l'eau, a tendance a aller vers le bas (ce qui est un caractère yin typique), alors que ce qui est léger aura tendance à monter, caractère yang. Une deuxième perplexité vient de la comparaison avec le couple

l'abstrait - le concret ,

où il était bien évident pour moi que c'est "l'abstrait" qui est yang, et "le concret" qui est yin, en conformité avec des couples tels que "esprit - corps", "raison - sensibilité", "logique - intuition". Or, à tort ou à raison, c'est "le concret" qui s'associe pour moi à une idée de densité, de poids, et "l'abstrait" par contre à l'idée du diffus et de l'impondérable. Ce sont là autant d'indications concordantes, qui m'avaient fait présumer à un moment (sans conviction totale, il est vrai) que le lourd ou le concentré était y i n en relation au léger et au diffus qui serait y a n g. C'est à l'opposé pourtant de ce à quoi j'ai fini par m'arrêter (et qui est conforme, est-il apparu, à la conception

traditionnelle chinoise). Ce sont, je présume, les associations avec d'autres couples encore (que j'ai fini par ranger dans le "groupe" que j'appelle "le lourd - le léger") qui ont fini par lever tant bien que mal mes perplexités. Mais je reconnais qu'en ce moment encore, je n'ai pas le sentiment d'avoir vraiment compris en quoi les deux analogies qui m'avaient induit en erreur sont bel et bien fallacieuses.

8. La quête de l'unité

Le couple que je viens de signaler, "l'abstrait - le concret", devrait être confronté au couple, voisin par certains côtés (*)

le particulier - le général

(lequel peut être vu comme une variante du couple déjà envisagé hier, "la partie - le Tout"). C'est encore un couple yang-yin, alors pourtant qu'à première vue, il pourrait suggérer un simple renversement des termes dans le couple précédent. En d'autres termes, des réflexes presse-bouton auraient tendance à nous faire assimiler "le concret" au "particulier", et "l'abstrait" au "général". Pour peu qu'on prenne le loisir de poser quelques instants sur l'un et l'autre des deux couples précédents, on se rend compte pourtant qu'ils expriment des relations très différentes. La relation du "particulier" au "général", je viens de le rappeler, est celle de "la partie" au "Tout" - le général "contient" ou "implique" le particulier, comme le Tout contient la partie. Ce n'est nullement la relation qui existe entre "le concret" et "l'abstrait". La chose concrète peut être vue comme une "réalisation", ou une "incarnation" ou une "manifestation" de telle notion abstraite qu'elle nous rappelle d'une façon ou d'une autre. Ainsi un chaudron en cuivre, ou plutôt son rebord, est une réalisation de la notion de cercle, et la surface d'une ballon en cuir (ou celle de la planète terre...) est une réalisation de la notion de sphère. Personne ne songerait à dire que la notion de sphère, disons, "implique" ou "contient" l'objet concret qu'est tel ballon de football que je désignerais du doigt, et dont la forme (approximativement sphérique) n'est qu'un aspect parmi une infinité d'autres, dont aucun ni sans doute tous ensemble ne sauraient l'épuiser.

(*) J'avais d'abord inclus l'un et l'autre de ces deux couples "l'abstrait - le concret" et "le particulier - le général" dans le même groupe "la partie - le Tout". Maintenant le premier de ces deux couples fait partie du groupe "le simple - le complexe", que j'ai fini par détacher du groupe initial (voir note de b. de p. (*) page PU 2).

Il est vrai que le propre de la pensée est d'appréhender tant bien que mal "le concret" par "l'abstrait", c'est-à-dire justement par la p e n s é e , véhicule privilégié (et peut-être unique) de "l'abstraction". Cela dit, suivant le tempérament de l'un ou de l'autre, la pensée aura tendance à suivre des formes d'un plus ou moins grand degré d'abstraction. La pensée mathématique est l'une des plus abstraites, certes. Mais dans la pensée mathématique même, il y a un grand nombre de degrés d'abstraction différents (*), suivant le genre de réflexion poursuivie. Mais quel que soit le niveau d'abstraction auquel on se place, ce niveau (il me semble) n'est par lui-même ni "général", ni "particulier". En fait, il comporte toujours et "du général", et "du particulier". Tout ce qui est connu du général s'applique ipso-facto au particulier. Mais dans le particulier, il y a en plus des traits "individuels", différents d'un "cas" à l'autre, et qui font qu'il ne se réduit pas à une simple "copie conforme" (en plus petit) du "général".

Dans une science donnée (comme la mathématique), suivant le tempérament individuel du chercheur, et suivant l'esprit du temps ou la mode du moment, son travail peut se porter sur des choses qui sont plus ou moins générales, ou plus ou moins particulières. Dans tous les cas, ce travail aura lieu dans le contexte d'une pensée nécessairement "abstraite".

Mais indépendamment de toute mode et de tout esprit d'époque, il semble bien que la pensée scientifique ne peut s'empêcher, par sa nature même, de revenir

---

(*) En mathématique, le degré d'abstraction d'une notion peut s'expliciter dans une certaine mesure à l'aide de la notion technique de "structure" (introduite par Bourbaki). A toute "espèce de structure" est associé un nombre entier naturel, qu'on peut appeler son " r a n g ", et qui exprime jusqu'à quel "échelon" on doit monter dans "l'échelle des types" des structures (virtuelles), associée aux "ensembles de base" qui interviennent dans la description de l'espèce de structure envisagée. Ce rang peut être considéré comme mesurant le degré de "complexité" ou d' "abstraction" de celle-ci. Une notion mathématique (qu'il s'agisse d'un type d' o b j e t s mathématiques, ou d'une p r o p r i é t é pour des objets d'un type déterminé) peut alors être considérée comme étant d'autant plus "abstraite", qu'elle fait intervenir des espèces de structure d'échelon plus élevé. Cette description me semble correspondre approximativement à l'impression (subjective) de "plus ou moins grande abstraction" d'une notion mathématique. Elle foire cependant dans les cas, de plus en plus nombreux, où une notion mathématique s'enracine dans le langage et les intuitions spécifiques liés au point de vue des "catégories" (où c'est "l'équivalence" de catégories, et non l' "isomorphisme", qui constitue l'étalon de comparaison entre catégories différentes). Pour donner juste un exemple : la notion de t o p o s (comme une catégorie satisfaisant à certaines propriétés) serait justiciable de la notion de "loi de composition non partout définie", qu'aucun mathématicien professionnel ne songerait à qualifier de terriblement abstraite. Pourtant, il ne doit guère y avoir de mathématicien à qui la notion de topos (en tant qu'incarnation d'une intuition topologique, appelée à se substituer à la notion d'espace), ne semblerait fort abstraite !

sans cesse à la recherche de ce qui est c o m m u n dans la multiplicité déconcertante des situations particulières, donc de discerner " l e g é n é r a l " qui relie et englobe l'infinie profusion du particulier. Pour le dire autrement, cela semble chose inhérente à l'esprit même de "la pensée scientifique", que de rechercher l ' u n i t é à travers la diversité inépuisable des phénomènes. La même chose peut se dire, peut-être, de toute pensée réfléchissante, s'efforçant de sonder et de connaître le Monde dans l'un ou l'autre de ses aspects. C'est peut-être même là un trait universel de la pulsion de connaissance en nous, nous poussant sans cesse, que nous le voulions ou le sachions ou non, à rechercher l' U n à travers le multiple. Et dans le couple yang-yin qui exprime cette quête,

multiplicité - Unité

ou

le multiple - l' U n ,

je ne puis m'empêcher de me sentir comme étant moi-même ce "multiple" à la poursuite de l'unité, élusive, insaisissable -"à la fois lointaine, et très proche, à la fois bien-connue, et pleine de mystère" ...

9. Généralité et abstraction - ou le prix à payer

(20 mars) Après m'être arrêté dans les notes cette nuit, mes pensées ont continué à s'attarder sur "l'abstrait" et sur "le général". Je venais de déclarer (à peu de choses près) que ça n'avait rien à voir l'un avec l'autre - à preuve que les deux couples dans lesquels ils s'insèrent spontanément,

l'abstrait - le concret, le particulier - le général ,

sont très différents en effet, sans compter que "l'abstrait" y joue rôle yang, et "le général" rôle yin ! Pourtant, il était resté en moi une insatisfaction diffuse, une impression de n'avoir pas bien vu encore une certaine situation, constituée par ces "qualités" en présence. J'avais beau avoir écarté le rapprochement entre "abstraction" et "généralité", en le qualifiant de "réflexe presse-bouton", il n'en continuait pas mois à rôder dans ma tête ! Pour "le concret" et "le particulier", d'accord, ça a bien l'air d'être des qualités de nature bien différentes. Mais je ne pouvais m'empêcher de sentir une affinité, ou une attirance (bien fin qui dira si c'est l'un ou l'autre ...), entre "abstraction" et "généralité". C'est ce sentiment que je voudrais essayer à présent de cerner.

Ce qui est sûr, c'est que je ne suis p a s attiré par l'abstraction, pour elle-même, dans mon travail mathématique disons. L'abstraction de plus en plus

poussée, se manifestant par l'introduction de notions de plus en plus "sophistiquées", ne m'a jamais rebutée, c'est un fait. Mais c'est là un aspect des choses auquel jamais je ne faisais vraiment attention. Plus ou moins abstrait, pour moi c'est du pareil au même (dans le travail mathématique, j'entends), et, pour tout dire, je ne m'en aperçois même pas. Ce n'est pas moi, ni un désir ou une pulsion en moi, qui commande à ce sujet. Mais ce sont les choses que je suis en train de sonder, qui me dictent ce que j'ai à faire, et par là-même, quel est le "niveau d'abstraction" auquel il me faut travailler. C'est comme avec les vitesses dans une voiture - ce n'est pas le conducteur qui commande les vitesses (suivant ses préférences et prédilections), mais c'est la route qui lui dit : ici tu roules en quatrième, là tu passes en troisième etc.

Je sais que ma relation à l'abstraction dans le travail n'a rien de typique, parmi les mathématiciens. Presque tous ont une sorte de "seuil" personnel, un certain degré d'abstraction qu'ils sont disposés à "tolérer". Au delà, ils "décrochent". Suivant le tempérament, ils le font avec des sentiments de regret, comme pour une défaillance ("désolé, je n'arrive pas à te suivre dans ce jeu-là..."), ou sur un ton de morgue plus ou moins voilée, qui sous-entend : c'est bien abstrait tout ça et ça peut guère être que de la fumisterie, vu que ça me fait pas même envie de suivre ...

C'est d'ailleurs aujourd'hui la première fois que je suis amené au constat, évident, de ce "seuil". Aussi je serais bien en peine, comme ça "à vue de nez", de dire dans quelle mesure ce "seuil" est déterminé par un t e m p é r a m e n t, et dans quelle mesure il est la conséquence d'un c h o i x (dans lequel l'influence du milieu ambiant sera, le plus souvent, d'un très grand poids). Je puis dire quand-même que parmi les mathématiciens que je connais personnellement, il en est trois en tout et pour tout chez lesquels j'ai l'impression que ce seuil n'existe pas plus qu'il n'existe chez moi (*). Dans ces trois cas, pourtant, j'ai pu constater à une période ultérieure un propos délibéré de dédain vis-à-vis d'une abstraction considérée comme "excessive", "gratuite", "inutile"...(**). Il y a donc là des choix, liés (entre autres) à une mode du moment (dont j'ai eu occasion de parler). Dans ces cas très particuliers, ces choix jouent, du point de vue pratique, le même rôle que le "seuil" dont je viens de parler.

Dans mon travail de mathématicien, je n'ai jamais ni recherché ni fui l'abstraction. Je puis dire par contre que s'il y a une chose qui de tout temps

---

(*) Les mathématiciens en question sont Pierre Cartier, Pierre Deligne et Olivier Leroy. Je présume qu'ils ne sont pas, avec moi, seuls de leur espèce. Mais dans le cercle limité des mathématiciens que j'ai fréquentés personnellement, ils me semblent les seuls.

(**) Il me semble d'ailleurs que dans une telle attitude se mêle toujours la sempiternelle confusion entre "généralité" et "abstraction".

m'a attiré et fasciné, c'est la recherche de l' u n i t é dans la multiplicité des phénomènes. Pour le dire autrement, la force qui constamment me pousse, comme un instinct obscur, c'est d'appréhender sans cesse et de dégager ce qui est c o m m u n à des situations qui peuvent paraître dissemblables. Pour faire un aphorisme : j'ai découvert, ou j'ai su d'instinct depuis toujours, que "la différence" appartient à la surface, et que la parenté apparaît en profondeur. C'est ainsi que la quête de l'unité m'a conduit souvent, sans même que je l'aie cherché, ni même ne me sois soucié de m'en rendre compte, à plonger profond.

Rechercher le commun dans le disparate, ou la parenté dans le dissemblable, c'est aussi chercher " l e g é n é r a l " à travers le particulier. A un moment où la mode mathématique est au mépris de la généralité (assimilée à "des généralités" gratuites, voire à des bombinage), je puis constater que la force principale manifeste à travers toute mon oeuvre de mathématicien a bien été la quête du "général". Il est vrai que je préfère mettre l'accent sur "l'unité", plutôt que sur "la généralité". Mais ce sont là pour moi deux aspects d'une seule et même quête. L'unité en représente l'aspect profond, et la généralité, l'aspect superficiel. Ces aspects se manifestent, l'un par la perception de la "parenté", et l'autre par celle d'une "similitude" ou d'une "ressemblance".

Les pages qui précèdent éclairent pour moi la différence de nature entre "abstraction", et "généralité" (laquelle représente les "pendant" surperficiel de l' "unité"). J'ajouterai encore à ce propos, que je n'ai jamais perçu en quiconque un "seuil" en ce qui concerne le degré de généralité qu'il serait disposé à tolérer sans craquer ! Il serait difficile (par exemple) de trouver une affirmation "plus générale" que celle qui dit que toute chose en la Création doit naître et doit mourir. Son sens est clairement perçu par tous, sans qu'il faille pour cela savoir lire ni écrire ni compter. Chacun à une certaine appréhension, plus ou moins superficielle ou profonde, du f a i t très simple qu'elle exprime. Par contre, l'affirmation de bien moindre portée "deux plus un égale un plus deux", à cause de son caractère d'abstraction (si modeste soit-il pour un mathématicien), est sans doute incompréhensible tel quel à la grande majorité des êtres humains (sauf de l'expliciter laborieusement sur un certain nombre d'exemples concrets).

Mais la chose remarquable à laquelle je voulais en venir surtout, c'est qu'il semblerait bien qu' a u n i v e a u d e l a p e n s é e s c i e n t i f i q u e tout au moins, l a r e c h e r c h e d e l a g é n é r a l i t é s ' a c c o m p a g n e n é c e s s a i r e m e n t , que nous le voulions ou nous en rendions compte ou non, d ' u n e a b s t r a c t i o n c r o i s s a n t e. Je le constate ici comme une simple vérité d'expérience,

dont j'ai connaissance en tout premier lieu par mon propre travail de mathématicien, mais qui m'est confirmée également par ce que je sais sur la mathématique et sur les autres sciences, et sur l'histoire de la pensée scientifique. Mon propos ici n'est pas de sonder les raisons de ce fait (*), mais surtout, d'en faire le constat.

En termes d'une dynamique yin-yang dans la progession de la pensée scientifique, on pourrait reformuler ce constat ainsi. La recherche de "l'unité" à travers la diversité, "du général" à travers le particulier, est la recherche aussi d'une certaine t o n a l i t é y i n dans notre appréhension et notre compréhension des choses. La poursuite de cette quête semblerait donc nous mener vers une modalité "de plus en plus y i n " dans notre intelligence des choses. Cette poursuite d'autre part semble s'accompagner nécessairement d'une abstraction croissante, c'est à dire aussi d'une intensification d'un certain aspect yang dans notre appréhension des choses. Celle-ci deviendrait donc, par cette même quête, "de plus en plus y a n g ".

Il serait tentant de voir ces deux progressions en sens opposés, l'une vers le yin et l'autre vers le yang, comme étant de nature à maintenir un é q u i - l i b r e yin-yang de la pensée. Je doute cependant que cette interprétation soit pertinente. Pour qu'elle le soit, il faudrait que "généralité" et "abstraction" forment un couple yin-yang, ce qui n'est nullement le cas. La dynamique qui les relie l'un à l'autre, visiblement, n'est p a s celle du couple ! Plutôt, on aurait envie de dire que "la généralité" (ou "l'unité") est c e q u e n o u s r e c h e r c h o n s , d'instinct semble-t-il, au delà des fluctuations des modes et des esprits d'époque ; et "l'abstraction" dès lors serait " l e p r i x " que nous devons payer, que nous le voulions ou non - du moins, tant qu'on se cantonne dans la pensée scientifique, voire, dans la pensée tout court...

Comme je l'ai dit, à l'intérieur de mon travail de mathématicien, ce "prix à payer" ne m'a jamais pesé. Mais il semblerait qu'à cet égard, mon cas soit plutôt atypique - et le sort fait à mon oeuvre, à la faveur de mon "décès" prématurée, est là pour le confirmer. En tout état de cause, je vois bien d'autres "prix" encore à payer, et qui me semblent de bien autre conséquence que celui-là (**). Mais ce n'est pas ici le lieu de les examiner.

(*) (1 avril) La réflexion revient sur "l'abstraction" dans les sections 20 à 24. Sans l'avoir cherché, il me semble qu'elle éclaire aussi le "fait" constaté ici d'un certain lien étroit entre "abstraction" et "généralité".

(**) Il y a les prix "externes" ("retombées" de la science), et les prix "internes", lesquels méritent eux aussi d'être examinés de près. Celui auquel je son-

geais avant tout autre, c'est le m o r c e l l e m e n t du savoir, lequel se fait sentir à l'intérieur d'une science particulière comme la mathématique, et (a fortiori) dans l'ensemble de notre connaissance scientifique du monde. Si j'ai l'air de présenter ici ce morcellement comme le "prix à payer" pour notre "recherche de l'unité", cela peut sembler un étrange paradoxe. Je ne le constate que maintenant même, et n'ai donc jamais encore songé à le cerner de plus près. On est bien forcé en tous cas de constater ce phénomène d' é c l a t e m e n t du savoir, même à l'intérieur d'une science déterminée comme la mathématique. On voudrait "converger" vers une élusive unité, vers une compréhension qui soit en même temps une vision d'ensemble, qui embrasserait l'essentiel de ce qui est connu et pressenti en mathématique. Or je doute qu'il y ait quelqu'un aujourd'hui en qui vive une telle compréhension et une telle vision. On a l'impression, au contraire, d'une " d i v e r g e n c e " dans le processus de progression de la pensée, mathématique en l'occurence.

Ce phénomène-là me semble dépasser toute question de fluctuations de modes. On pressent qu'il manifeste une certaine limitation inhérente à la pensée elle-même, ou du moins à la "pensée scientifique", comme outil d'approche et comme mode de connaissance de l'Univers. Que dans la pensée d'une personne, l' "étendue" de la connaissance que la pensée impartit, et la "profondeur" de cette même connaissance, ne peuvent croître l'une et l'autre tout en s'épousant, qu'à l'intérieur de certaines limites, qu'il nous serait impossible de transgresser dans l'état actuel des choses. Prétendre transcender ces limites, revient à s'en remettre à la progression d'un "savoir collectif", se substituant au savoir individuel, et à la compréhension personnelle qu'il incarne. C'est ce "savoir collectif" justement qui m'apparaît comme étant d'essence "morcelée", "parcellaire", "divergente". Un tel savoir n'a pas qualité de "connaissance", de compréhension, de vision. Cette qualité-là est de l'ordre de la personne, elle est étrangère au groupe, et plus encore à ses "banques de données" et à ses parcs d'ordinateurs.

---

10. Histoires d'icosaèdres et d'arbres de Noël

(21 mars) J'ai continué cette nuit à tourner et retourner un peu dans tous les sens, aux fins de bien m'en pénétrer, les couples yin-yang qui représentent des modes d'appréhension de la réalité par la p e n s é e. Je me suis surtout arrêté sur le couple

le simple - le complexe ,

et sur ses relations aux couples déjà examinés hier et avant-hier. Cela m'a amené aussi, de fil en aiguille, à amener à la rescousse quelques autres couples remarquables. (Je pense y revenir tantôt.)

Après ça, mes réflexions se sont engagées dans une direction assez différentes, mues par le désir de parvenir à une appréhension ("formelle", ou "mathématique") globale de l'ensemble de tous ces "couples", tournant autour de cette réalité délicate et complexe qu'est la pensée. J'avais été amené précédemment à partager en six groupes l'ensemble de ces couples - le groupe "le simple - le complexe" venait tout juste de s'autonomiser, en faisant scission du groupe

"la partie - le Tout" (alias "le précis - le vague", alias "précision - généralité"). Cela portait à six, justement, le nombre total de ces "portes sur l'Univers", ouvertes à la pensée réfléchissante. J'ai constaté tout d'abord que deux quelconques parmi ces six groupes étaient reliées par quelque affinité directe irrécusable - cela faisant donc 6.5/2= 15 arètes déjà, rien que pour relier entre eux les sommets correspondants de mon diagramme en arbre de Noël. Du coup, ça m'a amené à refaire le tracé de cette partie-là du diagramme, pour obtenir un pendantif hexagonal étoilé du plus bel effet, du côté gauche de l'arbre.

Pour bien faire, j'aurais même dû peut-être dessiner un icosaèdre régulier au lieu d'un hexagone, en interprétant mes six sommets comme les six paires de sommets opposés (ou "antipodiques") formées avec les douze sommets de l'icosaèdre. Les quinze arêtes "cosmiques" correspondraient alors aux quinze paires d'arêtes opposées (i.e. se correspondant par la symétrie par rapport au centre de l'icosaèdre), formés avec les trente arêtes de l'icosaèdre. En d'autres termes, la partie du graphe qui m'intéresse ici (qu'on pourrait appeler le sous-graphe "Pensée") peut être interprétée comme étant formée des sommets et des arêtes d'une configuration polyédrale qui m'est bien familière, et que j'appelle " i c o s a è d r e g a u c h e ". C'est celle déduite de l'icosaèdre ordinaire (vu, disons, comme formant un "pavage" d'une surface de forme sphèrique) en y identifiant deux points "antipodiques" (ou "diamétralement opposés", i.e. symétriques l'un de l'autre par rapport au centre).

Cette interprétation n'aurait guère d'intérêt philosophique, que si cette représentation du graphe qui m'intéresse (le "graphe Pensée") comme le "1-squelette" d'un icosaèdre gauche (*), était " c a n o n i q u e " (dans un sens qui sera évident à tout mathématicien ayant développé l'intuition du "canonique" et du "non canonique"). Cela signifie aussi que parmi les vingt "triples" (ou ensembles à trois éléments) possibles de sommets qu'on peut former avec les six sommets envisagés, il y aurait une façon naturelle d'en choisir dix (qui seraient qualifiés de "faces"), lesquels correspondraient justement aux dix faces de l'isocaèdre gauche (correspondant elles-mêmes aux dix paires de faces opposées qu'on peut former avec les vingt faces de l'icosaèdre ordinaire) (**). En fait,

---

(*) On appelle "1-squelette" d'un polyèdre la configuration (de dimension 1) formée avec les seuls sommets et arrêtes, en oubliant les faces.

(**) Bien entendu, le "triple" associé ainsi à une face (laquelle est toujours un triangle) n'est autre que celui formé de ses trois sommets.

On fera attention que n'importe quel "paquet" formé de dix triples parmi six "sommets" (lesquels triples seraient qualifiés de "faces") ne correspond p a s à

une structure icosaédrale sur cet ensemble de sommets. Le nombre de tels "paquets de dix" est fort grand, de l'ordre des mille milliards, alors qu'il n'y a que douze structures icosaédrales sur un ensemble de dix sommets. La propriété caractéristique, pour qu'un "paquet de dix faces décrive bien une structure icosaèdrale, c'est que chaque "arête" (i.e. chaque partie à deux éléments de l'ensemble S de sommets) soit contenue dans exactement d e u x "faces".

---

pour un ensemble de six éléments, il y a douze façons d'y choisir un paquet de dix triples, de façon à obtenir une configuration icosaédrale (gauche). Si je parle ici d'une "façon naturelle" de choisir une parmi ces douze structures icosaédrales, cela signifie, bien sûr : d'une façon qui soit liée de quelque façon "évidente" et irrécusable à la s i g n i f i c a t i o n de chacun de nos six sommets et de l'ensemble qu'ils forment.

La première idée qui vient, à ce sujet, est celle-ci. Un triple de sommets correspond à trois parmi nos six groupes de couples cosmiques, et la réunion de ces trois groupes forme elle-même un ensemble (ou un "groupement") de tels couples. Celui-ci décrit sans ambiguité le triple de sommets dont on était parti. En d'autres termes, les vingt triples possibles correspondent bien ("biunivoquement") à vingt "groupements" d i f f é r e n t s de couples cosmiques qualifiant "la pensée". Je présume qu'en regardant ces vingt groupements un à un (ce que je n'ai pas pris le loisir de faire), certains apparaîtront, eu égard à la signification des différents couples qui les composent, comme "artificiels", comme un groupement "fait de bric et de brac". D'autes par contre auront une allure "raisonnable", ils représenteront quelque aspect intéressant (philosophiquement parlant) de l'appréhension "discursive" de la réalité (i.e. de l'appréhension au moyen de la pensée) (*). Ceci dit, il n'est pas impensable (mais, tel quel, c'est sans doute trop beau pour être vrai) que ce deuxième cas favorable, d'un triplet donc qu'on pourrait appeler "significatif" (philosophiquement parlant), se produise exactement dix fois, et que les dix triplets ou "triangles" en question s'interprètent bel et bien comme les "faces" qui correspondent à l'une des douze structures icosaédrales (gauches) sur notre ensemble de six sommets.

(*) Par exemple, tel est le cas pour chacun des deux triangles inscrits dans le "pendantif" hexagonal, et qui y forment l' "étoile de David" inscrite. L'un, décrit par les trois couples

la partie - le Tout, multiplicité - Unité, effet - cause ,

peut être vue (en termes de la réflexion qui va suivre, "Désir et nécessité" - ou la voie et la fin", PU n° 11)) comme représentatif du "désir", et l'autre, décrit par les trois couples

le simple - le complexe, structure - substance, ordre - chaos,

comme représentatif de la "nécessité". Cela montre d'ailleurs déjà que le "il n'est pas impensable" de la phrase qui suit est bel et bien "trop beau pour être vrai". Car un triple et son complémentaire ne peuvent représenter les faces pour une même structure icosaédrale.

C'est dommage que Képler ne soit plus là pour me lire, car sûrement cette histoire d'icosaèdre cosmique, tout hypothétique qu'elle soit (ce n'est pas ça qui le gênerait, bien au contraire !) ne manquerait pas de l'électriser illico ! J'ai d'ailleurs pensé à lui plus d'une fois, depuis que je me suis mis à tracer mon graphe, me disant qu'à ma place, sûrement il ne manquerait pas de dégager un graphe faramineux, où figureraient tous les polyèdres réguliers à la fois si ça se trouve. Et voilà que sans l'avoir fait exprès, on dirait bien que je suis en train de tomber déjà sur un icosaèdre. C'est donc sûrement que je déraisonne...

Je n'ai pas continué pourtant à essayer de mettre le doigt sur l'hypothétique "icosaèdre de la pensée". Hier et aujourd'hui, j'ai poursuivi sur ma lancée, en revoyant le diagramme dans son ensemble. J'ai étoffé le côté droit de mon arbre de Noël, en autonomisant en des groupes séparés les deux paquets de couples, tournant l'un autour de " e s s o r - d é c l i n " (et aussi "naître-mourir", et "création - destruction"), et l'autre autour de " l e b i e n - l e m a l ". (Ces paquets faisaient partie jusqu'à hier des groupes "le haut - le bas" et "joie - tristesse".) De plus, cela m'a conduit à constituer de toutes pièces le nouveau groupe " g r a n d e u r - p e t i t e s s e " (alias mon ami "le géant - le nain" !), de façon à former avec les deux nouveaux groupes précédents, et avec le groupe "joie - tristesse", un joli pendantif encore, carré cette foi. A celui-ci se trouve suspendu enfin, tel quel, le paquet formé avec les cinq groupes concernant " l e s q u a t r e d i r e c t i o n s " dans l'espace-temps. La symétrie initiale entre le côté gauche (yin) et droit (yang) de l'arbre s'est effiloché au fil des heures. Par contre ça faisait vraiment de plus en plus arbre de Noël ! Pour faire bonne mesure, j'ai suspendu encore dans l'arbre une sorte de rosace figurant les quatre points cardinaux (et en même temps, tacitement, les quatre saisons), reliant le groupe "lumière - ombre" (où figurent les couples "sud - nord" et "été - hiver"), sur le tronc de l'arbre, au groupe "essor - déclin" (où figurent "est - ouest" et "printemps - automne"), au bout des branches. C'est juste pour faire joli, je ne lui ai pas attribué un numéro à lui.

Enfin, en revoyant mes listes, j'ai vu que je ferais bien aussi, sur le tronc de l'arbre, d'autonomiser un groupe "autorité - obéissance" (alias "maître - serviteur") qui était inclus dans le groupe "foi - doute", et de même le groupe "le fort - le faible" (alias "intensité - finesse"), qui faisait partie du groupe "fermeté - douceur". Ca fait donc onze sommets sur le tronc au lieu de neuf, et sept du côté gauche, dix du côté droit, soit 11 + 7 + 10 = 28 sommets en tout (*).

(*) (15 avril) Il y a un 29ème groupe qui s'est encore rajouté in extremis il y a une semaine. (Voir début de la section "Les Portes sur l'Univers", n° 25.)

Je crois que là j'y suis enfin, et que je m'arrêterai là, pour le tracé de mon arbre !

Et tant pis pour l'icosaèdre !

11. Désir et nécessité - ou la voie, et la fin

Je voudrais continuer encore quelque peu mon exploration de la pensée explorante et réfléchissante, en suivant le fil conducteur irremplaçable fourni par la dynamique du yin et du yang. Au cours de la réflexion poursuivie "en gribouillant", la nuit dernière, se sont dégagés les deux "paquets" de couples yin-yang que voici. Ils m'ont semblé bien mettre en évidence deux tendances (ou forces, ou pulsions...) en quelque sorte complémentaires, qui me paraissent inhérentes à "la pensée". Voici les deux paquets :

la partie - l e T o u t
le particulier - l e g é n é r a l
multiplicité - u n i t é
effet - c a u s e
pureté - f é c o n d i t é

et

l e s i m p l e - le complexe
l ' a b s t r a i t - le concret
l e p r é c i s - le vague
o r d r e - chaos
s t r u c t u r e - substance

J'ai mis en italiques, dans chacun de ces dix couples, celui des deux termes qui me paraît constituer, dans un sens qu'il me faudra préciser, une sorte de "pôle d'attraction" pour la pensée - une tonalité qu'elle semble rechercher d'instinct. On notera que dans le premier paquet, ce sont les termes "yin" qui figurent comme "attracteurs", alors que dans le deuxième, ce sont les termes "yang".

Il est entendu une fois pour toutes que dans cette réflexion, quand je parle de "pensée", je sous-entends qu'il s'agit de la pensée "au travail", comme outil entre les mains de l'ouvrier-enfant qui oeuvre à travers nous. C'est là un outil parmi d'autres, qui peut servir à explorer le monde. Je sais bien, par ailleurs, que cet outil-là n'est pas à la disposition que de la seule pulsion de connaissance en nous, il s'en faut de beaucoup. Bien plus souvent qu'à explorer le Monde et à découvrir comment il est fait, la pensée nous sert à nous faire de ce Monde et de nous-mêmes, et à maintenir contre vents et marées, une image faite pour nous

satisfaire et pour nous sécuriser, et à part ça encore, à nous aider tant bien que mal à réaliser certaines ambitions qui nous sont chères, si faire se peut. Il y a la pensée qui d é c o u v r e , comme il y a la pensée qui r e c o u - v r e (ou qui élude). Elles peuvent cohabiter chez la même personne, et il arrive certes qu'on prenne l'une pour l'autre - pourtant elles ne se ressemblent guère ! L'une est animée par la soif de connaître, et l'autre par la peur de connaître. Mais, faute de discerner à vue d'oeil laquelle de ces deux forces est à l'oeuvre, c'est à leurs fruits qu'on peut les distinguer. Dans ce que je vais dire, r i e n ne s'applique à la pensée "deuxième manière" (de loin la plus courante !), la pensée au service du "patron" en nous. Quand c'est lui qui s'est mis devant l'établi, et alors même qu'on serait l'homme le plus intelligent, le plus cultivé, le plus savant du monde, il n'y a syllogisme tortueux ou pétition de principe, ni confusions grossières qui ne soient bonnes et bienvenues, pour "démontrer" ou justifier ce qui doit être "démontré" ou justifié. L'abstraction et la généralité (à ce moment-là, j'entends) lui servent (avec maestria parfois) à noyer un poisson qui pourrait sembler innoyable ; la simplification, à mettre dans le même sac des choses qui visiblement n'ont rien à voir, et la précision, à affirmer d'un air péremptoire et "de la meilleure foi du monde" des choses dont il sait pertinemment au fond qu'elles sont fausses. Ce n'est pas cette pensée-là dont je vais essayer à présent de cerner quelques aspects frappants. (*)

L'attirance qu'exercent sur nous les "attracteurs" du premier groupe, et ceux du deuxième, ne me paraît pas être de même nature. Si j'essaye de décrire cette nature par un seul terme suggestif, dans l'un et l'autre cas, je dirais que dans le premier l'attraction est de l'ordre de la p u l s i o n , qu'elle a qualité de d é s i r , et que dans l'autre, elle est de l'ordre d'une n é c e s s i t é, d'une c o n t r a i n t e, imposée par la nature même de la

(*) En faisant ici cette distinction bien nécessaire entre ces deux types d'usage de la pensée, qu'on pourrait appeler "désintéressé" et "intéressé", j'étais conscient que la façon dont je la formulais était un peu trop "blanc - noir". Même "la pensée qui travaille", mue par une soif de connaissance, est rarement libre de tout conditionnement (à supposer qu'elle le soit jamais). Plus d'une fois dans Récoltes et Semailles, j'ai été amené à constater à quel point même le "mathématicien au travail" (disons) peut être prisonnier de propos-délibérés, de préventions et d'oeillères, entravant le libre épanouissement de sa connaissance des choses. Souvent il s'agit d'oeillères collectives, partagées par la plupart voire par tous ses congénères. Ce sont elles qui tracent ces "cercles invisibles" dont j'ai parlé ailleurs, certains sans grande conséquence, et d'autres qui, avec le recul, font figure d'épaisses murailles ! Et pourtant, il arrive que ces "murailles" soient transgressées par tel quidam pas comme les autres, comme si elles n'avaient jamais été ! Et cent ans après, plus personne en effet ne se rappelle de ces murailles imaginaires, qui avaient retenu tous pendant des générations, jusqu'au jour où tel

hurluberlu, mine de rien, a passé à travers pour aller au delà. Il est à peine besoin de préciser que c'est justement cet hurluberlu-là - et au moment précis où il va au-delà - qui pour moi incarne cette "pensée au travail", ou la pensée l i b r e , celle de l ' e n f a n t , dont il va être question dans les pages qui suivent.

---

pensée et par les limitations qui lui sont propres. C'est cette double intuition que je voudrais essayer de préciser à présent tant soit peu (*).

Je me suis exprimé en diverses occasions déjà dans Récoltes et Semailles, et pas plus tard qu'avant-hier et hier encore, au sujet de la fascination puissante qui accompagne cette sorte de "prescience archétype" en nous d'un u n i t é essentielle derrière l'apparente disparité des choses. Au niveau de la pulsion de connaissance, je crois reconnaître dans cette fascination la principale force en oeuvre dans la progression de la pensée scientifique, se faisant par s y n t h è s e s successives, chacune s'efforçant à sa façon de capter cette élusive unité. Certes, le succès du mode de pensée scientifique, et de sa "méthode", dont le fin mot peut-être est " p r é c i s i o n ", est dû sans doute, en grande partie, à sa tactique d'examiner méthodiquement "le particulier", avant de se hasarder à parler "du général", à faire le constat rigoureux "des effets", sans trop rien préjuger sur leur "cause" commune pressentie, à répertorier "le multiple", tout en faisant semblant d'oublier la prescience de l' u n i t é sous-jacente. La démarche propre à la précision serait de bien marquer les particularités et les d i f f é r e n c e s , plutôt que de les laisser au second plan, au profit de ce qui serait pressenti ou reconnu c o m m u n , par une p a r e n t é peut-être plus cachée. Mais si telle a été la démarche et la méthode de la pensée scientifique, nul doute pourtant que ce n'est p a s dans cette direction-là que nous porte spontanément la soif de connaître. C'est plutôt que la pensée est inapte (semblerait-il) à appréhender directement "le Tout". Il lui faut faire le détour par le particulier pour appréhender le général, par le multiple pour appréhender l'Un, par la multiplicité des effets pour appréhender l'unité de la cause. Une fois accompli ce détour seulement, sommes-nous en mesure de revenir là où nous porte le désir, à la cause et la racine commune des choses. Et ce faisant, parvenir à une c o m p r é h e n s i o n, qui donne un s e n s à ce qui, de prime abord, n'était guère autre chose que des constats, des répertoires et des descriptions.

(*) (25 mars) La réflexion qui suit sur le thème "désir et nécessité" recoupe celle frôlée au passage dans la note "Désir et rigueur" (n° 121). Voir aussi, dans la première partie de Récoltes et Semailles, les deux sections "Désir et méditation" et "Belle de nuit, belle de jour" (n°s 36, 39), où, sous des éclairages différents, ce même thème (à peu de choses près) se trouve frôlé encore.

Cette compréhension nouvelle est de l'ordre du Tout, et non de la partie. Par elle, notre regard sur les choses a changé, ou pour mieux dire : ce sont nos "yeux" qui ne sont plus les mêmes. Et par là-même, ces mêmes choses aussi que nous regardions naguère, ne sont pourtant p l u s "les mêmes". Elles n'ont pas cessé d'être "particulières", "multiples", "différentes", certes. Mais nous les abordons à présent avec des e x p e c t a t i v e s (plus ou moins précises), et des q u e s t i o n s (plus ou moins pressantes). "La méthode" est restée la même : précision avant tout ! - et les "questions", nous n'avons garde de les poser "au Tout", au grand Silencieux, mais bien à la partie, toujours empressée de répondre à toutes les questions qu'on voudra bien lui poser - les stupides comme les intelligentes, les superficielles comme les profondes, elle n'est pas à ça près ! Et quand nous avons rempli nos sacs et nos carnets avec les réponses du multiple, il est temps à nouveau de revenir à l'Un, au Tout. Pour une nouvelle paire d'yeux de rechange.

Tel me semble être le mouvement de va-et-vient entre le désir et la nécessité, entre la chair de la connaissance et l'ossature du savoir, entre l' A i m é e, et les c h o s e s qu'elle habite et qui nous mènent vers Elle.

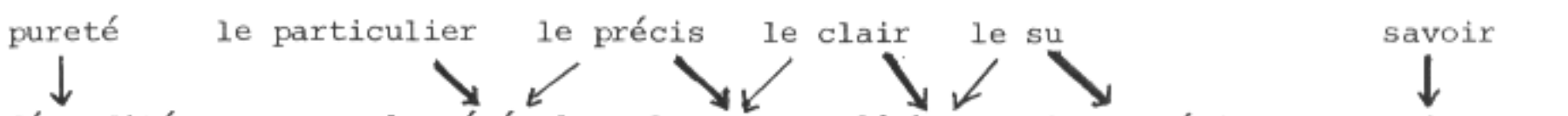
Dans ce mouvement, " l a p u r e t é " appartient à la méthode, à la voie choisie. Elle se manifeste par une claire vision des constituants d'un Tout, de leurs particularités propres et de leurs différences mutuelles. Elle réside dans la p r é c i s i o n de cette vision. La f é c o n d i t é, elle, vient d'ailleurs. Elle ne réside ni dans la méthode, ni même dans les choses que nous interrogeons, mais dans Celle qui les habite et qui nous répond par elles.

Pour le dire autrement : le pur est un m o y e n pour nous mener vers le fécond, vers la fécondité propre à l'Aimée, la Mère. Quand le pur cesse d'être moyen, pour devenir sa propre fin, la pensée se trouve coupée de la source et se dessèche, faute de se renouveler. Elle aura beau accumuler les oeuvres et emplir des bibliothèques entières, ce ne sont pas là les oeuvres de l'Amour. Elles diront peut-être la gloire du patron, mais elles n'ont aucune part à la fécondité de la Mère.

12. Précision et généralité - ou la surface des choses

(22 mars) J'ai commencé hier à essayer de cerner le mouvement de va-et-vient, dans la pensée à la découverte du Monde, entre "le désir" ou "la fin", incarné en la fécondité de "la Mère", et "la nécessité" ou "la voie", incarné en la pureté de la méthode, du mode de connaissance même que représente "la pensée".

Ce mouvement me semble évoqué assez bien par le "diagramme en zig-zag" que voici :



J'ai fait figuer le diagramme en zig-zag, dans lequel figurent sept couple (représentés par sept flèches) reliant quatre qualités yang et quatre qualités yin, entre les deux couples séparés

pureté ⟶ fécondité et savoir ⟶ connaissance ,

Ces deux couples expriment une relation dynamique commune aux sept couples du zig-zag, lesquels peuvent tous être vus comme représentant un des multiples aspects de la "dynamique du désir" : celle où "le savoir" qui répertorie et explique est le moyen et la voie vers une c o n n a i s s a n c e "en compréhension", et où "la pureté" de la démarche intellectuelle est moyen et voie vers la f é c o n d i t é d'une intution du Tout. Cette intuition plonge profond dans l'inconscient, et aucune des formulations qu'elle nous inspire pour la décrire et la cerner dans le champ du conscient ne sauraient entièrement la capter ni l'épuiser...

Les six termes yang qui figurent dans le diagramme total se trouvent sur une même ligne (la ligne du haut, comme il se doit), et de même pour les six termes yin (lesquels forment la ligne du bas). Les termes yang du zig-zag sont

le particulier, le précis, le clair, le su (saisi par "le savoir"),

ils représentent le pôle du "savoir", et celui de la "pureté" qui lui est propre - le pôle propre à la pensée comme mode de connaissance. Les termes yin sont

le général, le vague, l'obscur, le mystérieux ,

ils représentent le pôle de la "connaissance" qui appréhende et qui comprend, et la fécondité propre à la connaissance intuitive des choses.

Dans la suite des quatre qualités yang, on perçoit une progression vers une appréhension de plus en plus nette, de mieux en mieux circonscrite, jusqu'au stade final de ce qui est bel et bien su, "saisi", "approprié" en quelque sorte par la pensée. C'est une progression en direction du yang.

Dans la suite des quatre termes yin, on sent de même une progession en sens inverse, depuis "le général", distant et dénué quasiment de toute tonalité particulière, lequel commence à révéler une substance quand il est perçu comme "le vague", cette substance se faisant plus proche et plus charnelle dans "l'obscur",

pour se révéler enfin dans sa vraie nature, comme ce qui est le plus proche et le plus intime, dans "le mystérieux".

Ce qui nous a t t i r e par la force du désir, c'est bien " l e m y s t é r i e u x ", se révélant à nous par cette perception familière de "vague", d' "obscurité" ; et en même temps, par un étrange paradoxe, nous n'avons de cesse que nous ne le sondions et ne l'arpentions en tous sens, pour le transformer en une chose " c o n n u e ", ou pour mieux dire, pour transformer l a c o n n a i s s a n c e d i f f u s e d u m y s t é r i e u x, en chose e x p r i m é e et s u e .

Ce paradoxe me paraît propre à la pensée. Cette dynamique pourrait donner l'impression que l'esprit humain aurait horreur du vague, de l'obscur, voire, du mystère, et que ce qui spontanément l'attire serait tout ce qui se présente sous forme précise et claire, comme objet d'un impeccable s a v o i r ! Et c'est sûrement bien là ce que nous dirait le consensus du groupe, dépositaire d'un savoir justement, transmis de génération en génération. Mais la réalité est toute autre. L'esprit-qui-pense est yang, et ce qui l'attire, c'est son complémentaire yin, c'est le mystère. C'est dans sa confrontation à ce qui est obscur, ou pour dire, dans ses épousailles toujours renouvelées avec le mystérieux, que l'esprit lui-même se renouvelle et puise fécondité. Si dans son mode d'expression et de communication, il choisit la précision, et non le vague, et s'il y cherche sans cesse le clair et non l'obscur, c'est parce qu'il sait d'instinct (ou d'expérience ancestrale, devenue comme une seconde nature...) que c'est l à son plus sûr moyen pour pénétrer dans l'inconnu et pour appréhender le mystérieux et consommer sans cesse les épousailles avec la Bien-aimée.

Parmi les quatre qualités yin de tantôt, la seule qui fasse figure de concubine "officielle" de "l'esprit", c'est la moins yin de toutes, c'est "la généralité". Personne certes n'y trouvera à redire, (du moins en fût-il ainsi encore naguère, en des temps plus cléments...), qu'un chercheur (voire, un "savant") "recherche le général". C'est aussi la seule de ces quatre qualités yin, qui ne soit généralement ressentie comme " o p p o s é e ", voire antagoniste, à chacune des quatre contre-parties yang, à l'exception tout au plus "du particulier". Aussi l'idéal tacite que semble rechercher la pensée scientifique, me paraît-il résider dans une alliance étroite de la généralité et de la précision, idéal exprimé par le couple

le précis ⟶ le général

figurant dans le diagramme de tantôt. Ce couple-là ne me semble pas faire figure,

traditionnellement, de paire d' o p p o s é s , comme c'est le cas pour les couples voisins

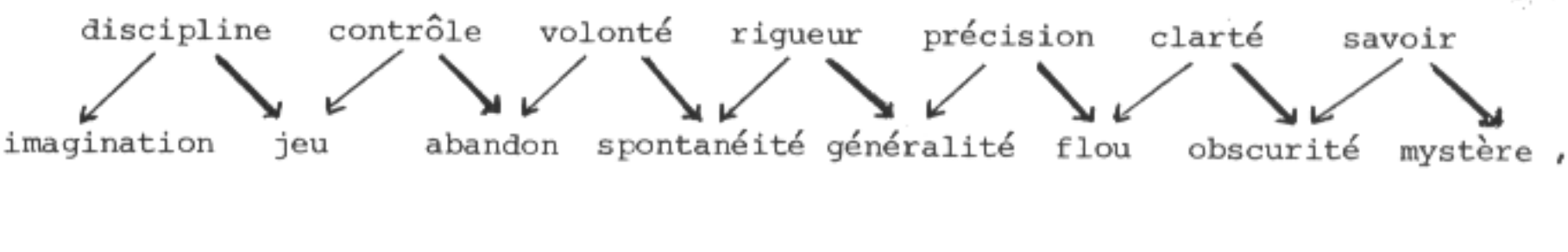
le précis ⟶ le vague ou le particulier ⟶ le général ,

et pour les quatre autres couples qui suivent dans notre zig-zag. Je présume que même de nos jours, il y aura peu de scientifiques qui songeraient à récuser ce couple, comme exprimant l'harmonie idéale recherchée dans la démarche scientifique.

Pour ma part, si quelqu'un s'était avisé de me poser la question, nul doute que je me serais reconnu dans cet idéal-là, sans y réfléchir à deux fois. Aujourd'hui encore je ne le renierais pas. Mais, comme tout idéal, celui-ci ne touche que la pure surface des choses. Ce n'est pas dans l'idéal, mais dans la riche r é a l i t é et dans sa mère, le r ê v e , que réside la profondeur, et la fécondité qui est sienne.

13. Les épousailles de l'ordre et du mystère

(23 mars) La nuit dernière, en suivant les associations de couples yin-yang suscitées par la réflexion, j'ai vu se prolonger encore sur la gauche notre joli zig-zag de hier, de façon à entrer dans des types de qualités qui ne sont pas particulières seulement à la pensée. Dans le diagramme initial, j'ai remplacé les termes "le général" (donc des adjectifs "substantivisés") par les noms correspondants "généralités", etc. Cela conduit alors à le prolonger comme suit (*) :



où la ligne du haut est encore formée des termes yang, celle du bas des termes yin.

(*) (25 mars) Avant de prolonger le zig-zag de la veille, j'avais été conduit à remplacer le terme yang "le particulier" (s'accouplant avec "le général" ou "généralité", et faisant presque double-emploi avec son voisin de droite "précision") par le terme "rigueur", pour former le nouveau couple

rigueur - généralité ,

venant parfaire son voisin (ou "concubin") de droite

précision - généralité .

C'est bien le premier de ces deux couples qui me paraît le mieux "assorti". S'il est vrai que souvent, on perd en précision ce qu'on gagne en généralité et inversement, une telle situation ne se présente j a m a i s pour le couple "rigueur -

généralité". La rigueur a tendance, il est vrai, à partir du particulier pour accéder au général. Mais elle s'exerçe, sans rien perdre de sa nature propre, aussi bien dans le contexte du "général", ou du "flou", que dans celui du "particulier" et de la précision parfaite. Je m'exprime au sujet de la rigueur, pour la première fois dans la section "Rigueur et rigueur" (ReS I n° 26), puis dans la note (déjà citée dans la précédente note de b. de p.) "Désir et rigueur" (n° 121).

J'ai représenté par des flèches "grasses" les couples qui figurent dans mon répertoire (donné plus bas) (*), lesquels font figure de "couples légitimes". Ce sont ceux qui me paraissent particulièrement bien "assortis", les autres faisant un peu figure de "couples de concubinage". (Inutile sans doute de préciser que je ne m'imagine pas que cette distinction ait un caractère rigoureusement objectif!)

Il y a cette fois sept qualités yang, allant de "discipline" à "savoir", en passant par "contrôle", "volonté", "rigueur" (cette dernière prenant ici la place du terme "le particulier" dans le zig-zag de hier). Les huit qualités yin qui leur font vis-à-vis "en quinconce" vont de "imagination" à "mystère", en passant par "jeu", "abandon", "spontanité"... On peut voir "l'imagination" comme étant l ' a p p r o c h e d i r e c t e, intuitive vers le mystérieux, ou aussi, comme la voie d'accès du conscient à l'inconscient. La discipline d'une pensée rigoureuse constitue la v o i e i n d i r e c t e, qui est aussi la voie propre à la pensée, la voie "yang" par excellence.

Chacun des nouveaux sept couples que je viens d'introduire m'apparaît comme riche de sens, et mériterait qu'on s'y arrête, pour écouter ce qu'il a à nous dire. Mais je ne vais pas le faire ici, alors que hier déjà, je n'ai pas pris le loisir d'interroger séparément les sept premiers couples qui venaient d'apparaître, me contentant de noter ce qu'ils me suggéraient dans leur ensemble. Aujourd'hui, je voudrais plutôt revenir à la réflexion d'avant-hier, laquelle était restée en suspens. J'avais écrit deux groupes de cinq couples chacun, avec cinq "termes attracteurs" y i n dans le premier, et autant de termes attracteurs y a n g dans l'autre, en déclarant que l'attraction vers les premiers avait qualité de d é s i r, et que celle vers les seconds, les attracteurs yang, représentait la n é c e s s i t é inhérente à la pensée, la v o i e vers l'assouvissement du

---

(*) La réflexion suscitée par la présentation de ce "répertoire" (et du fameux "diagramme en arbre de Noël") m'a conduit à l'étoffer en route, en y incluant des "accouplements" qui avaient d'abord échappé à mon attention (comme "rigueur - généralité", évoqué dans la précédente note de b. de p.), ou que j'avais eu tendance à négliger ou à écarter, au profit d'autres qui "au jugé" paraissaient mieux assortis. Les nouveaux couples qui se sont introduits au cours de la présente réflexion seront signalés par des parenthèses. Celles-ci n'entendent nullement suggérer que ces couples soient moins importants ou "significatifs" que les autres, mais surtout à servir de points de repère pour marquer la progression de la réflexion.

désir. Nous avions donc "interrogé" le premier "paquet" de couples, le "paquet attracteur yin", sous ce biais particulier. Aujourd'hui je voudrais me tourner vers le deuxième, le "paquet attracteur yang", que je rappelle ici pour mémoire :

l e s i m p l e - le complexe
l ' a b s t r a i t - le concret (ou le réel)
l e p r é c i s - le vague
o r d r e - chaos
s t r u c t u r e - substance .

Parmi les cinq attracteurs yang qui figurent dans ce paquet, il en est deux qui me semblent jouer un rôle primordial

l e s i m p l e (ou la simplicité), et l ' o r d r e .

L' a b s t r a c t i o n, la p r é c i s i o n, et la recherche de la s t r u c t u r e des choses (dont la substance se dérobe si obstinément à la pensée), m'apparaissent tous les trois comme des qualités subordonnées, que l'esprit ne recherche pas vraiment pour elles-mêmes. Ce sont plutôt les m o y e n s propres à la pensée, pour lui permettre d'appréhender "le simple" dans la complexité déconcertante des choses et des évènements, et de discerner ou de dégager l'ordre pressenti, derrière l'apparent chaos (aux yeux de la pensée qui scrute, tout au moins) que nous révèle la perception brute de la réalité.

"Simplicité" et "ordre" sont des qualités étroitement liées, au point qu'on serait tenté de les déclarer identiques. Pourtant, l'ordre que nous décelons dans les choses peut lui-même être plus ou moins "simple", ou plus ou moins "complexe", suivant le degré de profondeur où il nous fait pénétrer dans notre appréhension de l'harmonie des choses. Mais si subtil et si complexe que soit l'ordre perçu et exprimé par la pensée, toujours il incarne, par sa nature même, une "simplicité", elle-même plus ou moins "simple" (voire "simpliste"), ou plus ou moins délicate ou "complexe". Et inversement, reconnaître le simple dans le complexe, c'est bien y voir apparaître un ordre qui nous avait échappé jusque là. Et quand nous parvenons à "simplifier" une conception des choses (ou aussi, un raisonnement qui l'étaye), c'est aussi peu ou prou nons rapprocher de l'ordre inhérent aux choses elles-mêmes, alors que "l'ordre" que nous avions su y voir n'en était qu'une ébauche, plus ou moins grossière. La simplicité parfaite est celle qui exprime et épouse de façon parfaite l'ordre caché inhérent aux choses elles-mêmes.

Aussi, on pourrait dire que "simplicité" et "ordre" sont comme l'âme et le corps d'une seule et même qualité. Celle-ci n'est nullement une création de l'esprit ou de la pensée, ou une qualité qui leur soit inhérente et qu'ils projetteraient ailleurs. Elle habite les choses de l'Univers, tant les "concrètes" que

les "abstraites", indépendamment de "l'esprit" ou de "la pensée" qui s'efforce de les appréhender. Et on sent bien que cette qualité-là, tout "yang" qu'elle soit dans sa relation à la substantielle c o m p l e x i t é de ces mêmes choses, ou au sentiment de c h a o s que celui-ci suscite en nous quand l'ordre caché cesse d'être perçu - que cette qualité est intimement liée à cette qualité "yin" par excellence, évoquée par des mots comme "totalité" (ou "le Tout"), "unité" (dans le multiple), ou "cause" (commune, reliant par une parenté profonde la multiplicité des effets). Après tout, tout ordre instaure bien une u n i t é, exprimée par cet ordre même, lequel à la fois régit et relie la multiplicité des choses qu'il concerne. En même temps, il nous apparaît aussi comme la c a u s e commune à la multiplicité des relations que cet ordre institue, et des multiples conséquences que celles-ci impliquent. Et inversement, il est vrai aussi que l'unité qui réside en la parenté profonde des choses, unité apparente à travers et au delà de leur diversité parfois déconcertante, n'est autre justement que cette "simplicité" cachée à laquelle nous nous raccrochons (ne fût-elle encore que pressentie), pour nous y retrouver dans la déroutante complexité des apparences et des phénomènes.

Ainsi, sans m'y être le moins du monde attendu, il semble bien apparaître, au détour de la réflexion, une identité profonde entre deux types de qualités qui, avant-hier, m'apparaissaient comme quasiment opposées, ou tout au moins, comme étant l'essence bien différente : d'une part l' U n i t é, le m y s t è r e, aux résonances charnelles profondes incarnées par l a M è r e et par la fécondité qui est sienne ; et d'autre part l' O r d r e, et la simplicité qu'il incarne, lesquels m'étaient d'abord apparus comme représentant la v o i e propre à la pensée, dans notre quête incessante de la Mère. Mais voilà la Mère et l'Ordre apparaître à leur tour comme deux aspects indissociables d'une même qualité essentielle inhérente aux choses, comme représentant, l'une le versant d'ombre, et l'autre le versant clarté.

Si je cherche un nom pour cette qualité de vie, se manifestant par la fécondité propre à l'Une, la Mère, et par la pure simplicité de l'Ordre, il me vient : l' h a r m o n i e. C'est la qualité entre toutes qui n'est de "tonalité" ni yin, ni yang, mais qui exprime justement l'équilibre parfait entre le yin et le yang, entre la Mère, dans sa fécondité inépuisable, et l'Ordre, expression de lois immuables.

Ce double aspect de l'harmonie inhérente aux choses, celui du mystère, source de fécondité, et celui de l'ordre, expression de la loi qui régit le Cosmos, me paraît présent dans les choses de toute éternité, indépendamment de la présence de l'esprit humain, s'efforçant d'appréhender cette harmonie. Et la pensée n'est pas

la seule voie ouverte à l'esprit, sûrement, ni surtout la plus directe, pour cette fin. C'est la "voie yang", c'est sûr - et jusqu'à aujourd'hui encore, c'est elle surtout que j'ai suivie. C'est la voie qui aborde l'harmonie des choses par le versant de midi, celui de l'ordre : par ce qui peut être (tant soit peu) e x p r i m é et saisi par le langage, quitte à refaçonner celui-ci au jour le jour, au fur et à mesure des besoins. Dans cette approche, l'ordre pressenti dans les choses, et les moyens pour l'exprimer avec précision en termes de s t r u - t u r e s (quitte à grimper aussi haut qu'il le faudra dans l'échelle des abstractions successives...) - ce sont eux qu'à tout moment nous sentons "à portée de la main". Et sans jamais nous l'être dit, ce sont eux qui, obscurément, font figure de voie, pour ne pas dire, d'outil.

Certes, l'ouvrier est attaché à l'outil, lequel est pour lui comme un autre lui-même. Ce n'est pas l'outil pourtant qui est investi de son désir, mais bien la substance qu'il travaille.

Et ce n'est pas en ce versant que nous gravissons sous le soleil de midi, que s'investit le désir qui constamment nous tire en avant, vers les hauteurs. S'il nous tire ainsi, c'est vers l ' a u t r e versant pressenti, le versant d'ombre, et vers la vallée profonde dont il provient et où il vient aboutir...

14. Le caractériel et le caractéristique - ou l'Accordéon cosmique

(24 mars) Ca fait un moment que le Rêveur s'en donne à coeur joie, toutes les nuits ou presque, pour me taquiner au sujet de mon travail sur le yin et le yang. Comme de juste, j'y suis tellement pris, dans ce travail, que je ne prends guère le loisir de poser sur le sens d'aucune de ses facéties, ce qui apparemment ne fait que le provoquer davantage. Cette nuit j'ai eu droit, entre autres, à un flash très discret (dans le demi-sommeil), d'un a c c o r d é o n. Visiblement, celui-ci représente mon interminable zing-zag du yin et du yang de hier et avant-hier, que j'avais trouvé moyen encore, au lit déjà et avant de m'endormir, de prolonger d'un bon peu encore vers la gauche. L'accordéon était d'ailleurs baptisé " h a r m o n i c a " pour la circonstance, de façon si péremptoire qu'il m'a fallu un moment pour bien me convaincre que décidément il y avait maldonne, que c'était pas comme ça que s'appelait l'instrument à soufflet que je venais de voir. C'est à ce moment seulement que j'ai compris le gag - ce soufflet ne représentait rien de moins que l ' h a r m o n i e "de l'ordre et du mystère" dont il venait justement d'être question !

Moins heureux que Pythagore naguère, je n'ai pas eu le privilège d'entendre cette harmonie, seulement de la voir, sous forme d'un symbole des plus terre-à-terre. Le Rêveur n'a aucun égard, décidément, pour la haute tenue poétique ! Et le s o u f f l e suggéré par ce soufflet n'est sûrement autre que le souffle de vie qui anime toutes choses et qui relie le versant de lumière au versant d'ombre. Ce souffle, je le connais bien. Il n'est ni une fiction poétique, ni une métaphore, mais une réalité tangible, omniprésente, même s'il m'arrive de l'oublier un peu. L'idée ne me serait certes pas venue de m'en faire une représentation symbolique, par quelque objet familier - il n'y a que le Rêveur qui soit capable d'une telle irrévérence ingénue ! Et encore, il y a mis du doigté - il a renoncé à faire figurer dans le flash Madame Lamère et Monsieur Lordre, l'un tenant un bout de l'accordéon-harmonica et l'autre tenant l'autre, et tirant et poussant avec un ensemble parfait, donnant ainsi une image convaincante (" ein treffendes Bild") de l'harmonie parfaite règnant entre les deux supposés conjoints animant et régissant l'Univers.

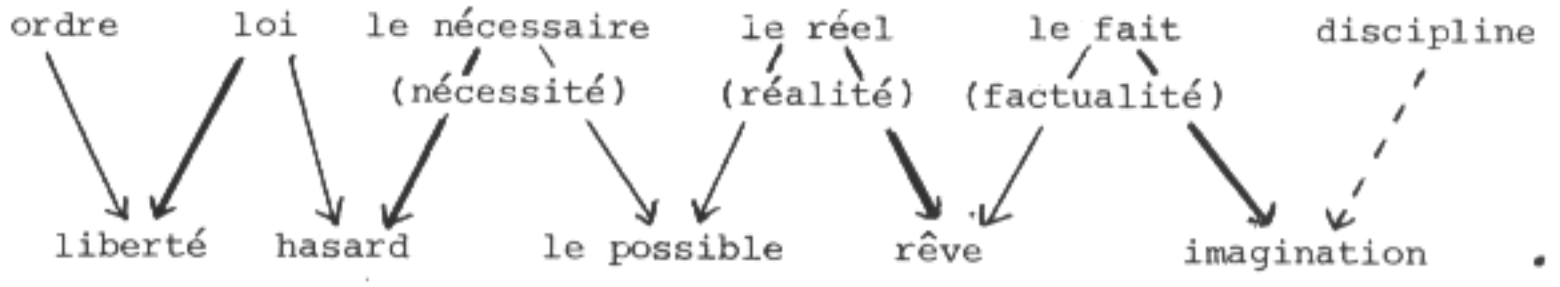
Il y a eu aussi un rêve plus élaboré, où je descends une rue en pente tout en tapant sur ma machine (je ne saurais dire comment). J'y tape des couples yin-yang, qu'on voit apparaître en caractères bien distincts, au travers de la rue, une quinzaine de pas plus loin. A vrai dire, c'étaient plutôt, je crois, des couples formés chacun d'un terme vaguement péjoratif ou désapprobateur, suivi d'un terme valorisant qui avait l'air de rajuster les choses. A chaque fois je le tapais sur ma machine invisible avec l'intime satisfaction du musicien, qui plaquerait un accord bien senti pour "résoudre" en beauté une dissonance, amenée là tout exprès pour les besoins de la cause. Il y en a eu plusieurs de couples qui se suivaient comme ça, comme une suite de dissonances-provocation, résolue chacune par l'harmonie qu'elle appelle (nous y voilà à nouveau, dans l'harmonie !). Mais au réveil (juste après la fin du rêve, si je me rappelle bien), je ne suis arrivé à m'en rappeler qu'un seul. C'est le couple (je vous le donne en mille !) :

le caractériel - le caractéristique .

J'ai bien ri, oui. Ce rire (qui vient encore de me reprendre à l'instant même) montait tout droit d'invisibles profondeurs, sans que j'aurais su dire au juste "pourquoi je riais" - un rire du ventre, et pas de la tête. Ou, si je le "savais" (et le "sais" peut-être maintenant encore), je n'aurais supourtant et ne saurais me l'expliquer en claires paroles. Qu'à cela ne tienne ! Ce qui est clair en tous cas, c'est que ce n'est nul autre que ma modeste personne qui est visé par cette taquinerie-là...

Le rêve se continue encore, et ça aurait bien valu la peine que je le note noir sur blanc pour ma gouverne, histoire de m'en pénétrer un peu plus, sinon "me l'expliquer". Mais j'y ai renoncé, tant j'ai eu hâte d'en revenir à ces nouvelles notes imprévues sur le yin et le yang dans la pensée explorante - notes que je n'en finis pas (refrain connu !) d'être "en train de terminer".

Là j'ai envie d'abord d'en revenir à mon accordéon-harmonica. Il devient si long qu'il n'est plus question de le faire figurer sur une seule double-ligne. Cette fois, j'ai vu se prolonger le soufflet (vers la gauche encore, en direction du "passé") non pas de sept crans, mais de pas moins de n e u f. Ici je me borne à indiquer la partie en rabiot, se rattachant à la section gauche "discipline - imagination" du soufflet de notre zig-zag harmonique. Voici donc ce rabiot :



Il y a un petit changement d'optique en passant du terme yang de droite, "discipline", qui terminait le côté yang dans le zig-zag de hier, à "le fait", car nous passons ici d'une qualité ou tonalité "intérieure", concernant l'esprit ou la pensée, à une qualité ou une "optique" "extérieure", concernant le monde observé et reflété dans l'esprit qui scrute. C'est pour faire "le joint" entre ces deux optiques, que j'ai ajouté, en dessous de ce terme "le fait", le terme essentiellement équivalent (à l'optique près) "factualité", qu'il m'a d'ailleurs fallu inventer pour la circonstance (il ne se trouve pas dans le "Petit Robert", désolé !). Ce terme est sensé désigner les dispositions ou l'attitude de celui qui s'en tient strictement aux faits, ce qui a aussi une certaine connotation d' "objectivité". Il y a un mot allemand tout ce qu'il y a de courant pour cette chose, "Sachlichkeit" (*). Pour une raison similaire, j'ai cru bon d'accoler l'un sous l'autre "le nécessaire" (qui fait pendant avec "le possible") et "nécessité" (qui fait pendant avec "hasard"), et de même pour "le réel" et "réalité".

(*) Ce mot est formé avec "Sache", signifiant l'objet, ou la chose ; donc "Sachlichkeit" désigne l'attitude qui s'en tient "aux objets", c'est-à-dire aux f a i t s. Je signale que le mot allemand pour "fait" ("Tatsache") est formé avec la même racine "Sache".

Je ne vais pas m'attarder ici à essayer de décrire tant soit peu le riche nuage d'associations entourant cette kyrielle de nouveaux termes tant "yang" que "yin" qui vient d'apparaître, et les couples qu'ils forment entre eux. Pour bien faire il y faudrait des volumes (tout comme pour les termes et les couples apparaissant déjà dans la portion de hier de l'accordéon cosmique) ! Je noterai seulement ici une association particulièrement forte. Hier j'avais noté que "l'imagination" représentait "la voie d'accès du conscient à l'inconscient" (et par là aussi, "l'approche d i r e c t e, intuitive vers "le mystérieux"", vers l'inconnu...). Le terme yin suivant, "l e r ê v e", désigne justement le royaume privilégié de l'imagination, libérée dans le rêve des entraves (yang et superyang) qui la maintiennent prisonnière à l'état de veille. Et c'est le rêve aussi qui est l e m e s s a g e r par excellence du " p o s s i b l e " (lequel, comme par hasard, est le terme yin suivant). Par là, pour peu que nous sachions l'écouter et lui faire confiance, il est aussi la source secrète d'inspiration et de vision qui alimente notre élancréateur, pour transformer ce "possible" en une tangible et vivante réalité.

Mais mon propos à présent est à nouveau celui du mathématicien, épris de structure - et cet harmonica (pardon, accordéon) qui s'allonge représente une structure fascinante, en effet. Avant-hier déjà, je crois me souvenir, alors que le zig-zag à sept crans venait de s'allonger de sept autres crans encore, je m'étais dit que pour bien faire, il faudrait qu'il se referme sur lui-même - puis je n'y ai plus repensé alors. A vrai dire, ce zig-zag était apparu un peu en marge, comme une sorte de curiosité, un peu comme le fameux diagramme en arbre de Noël, mais en même temps bien suggestif, ma foi ! Pour ce qui est de la partie du soufflet que je viens d'y raccorder tantôt, son dernier cran

ordre ⟶ liberté ,

"raccrochant" le terme "ordre" au bout resté libre ayant nom (comme par hasard) "liberté", il ne m'est venu que ce matin en passant, en vaquant à mes occupations. J'étais tout content - voilà donc se raccrocher à l'accordéon ce fameux "ordre", lequel était apparu pas plus tard que hier comme un personnage important - l e plus important de la journée, pour mieux dire, avec dame "mystère" avec laquelle il venait sous mes yeux de convoler en juste noces (*).

(*) Cet accouplement remarquable

ordre - mystère

ne figurait pas dans mon fameaux répertoire, il ne m'était apparu que par la réflexion de hier. Le couple

ordre - liberté ,

pourtant bien courant dans le jargon politique, m'avait également échappé jusque

là, et n'est apparu que ce matin même. La raison en est probablement que j'étais inhibé par le fait que l'époux présomptif "ordre" était déjà "pris", par le couple bien connu (formant association pousse-bouton)

ordre - chaos .

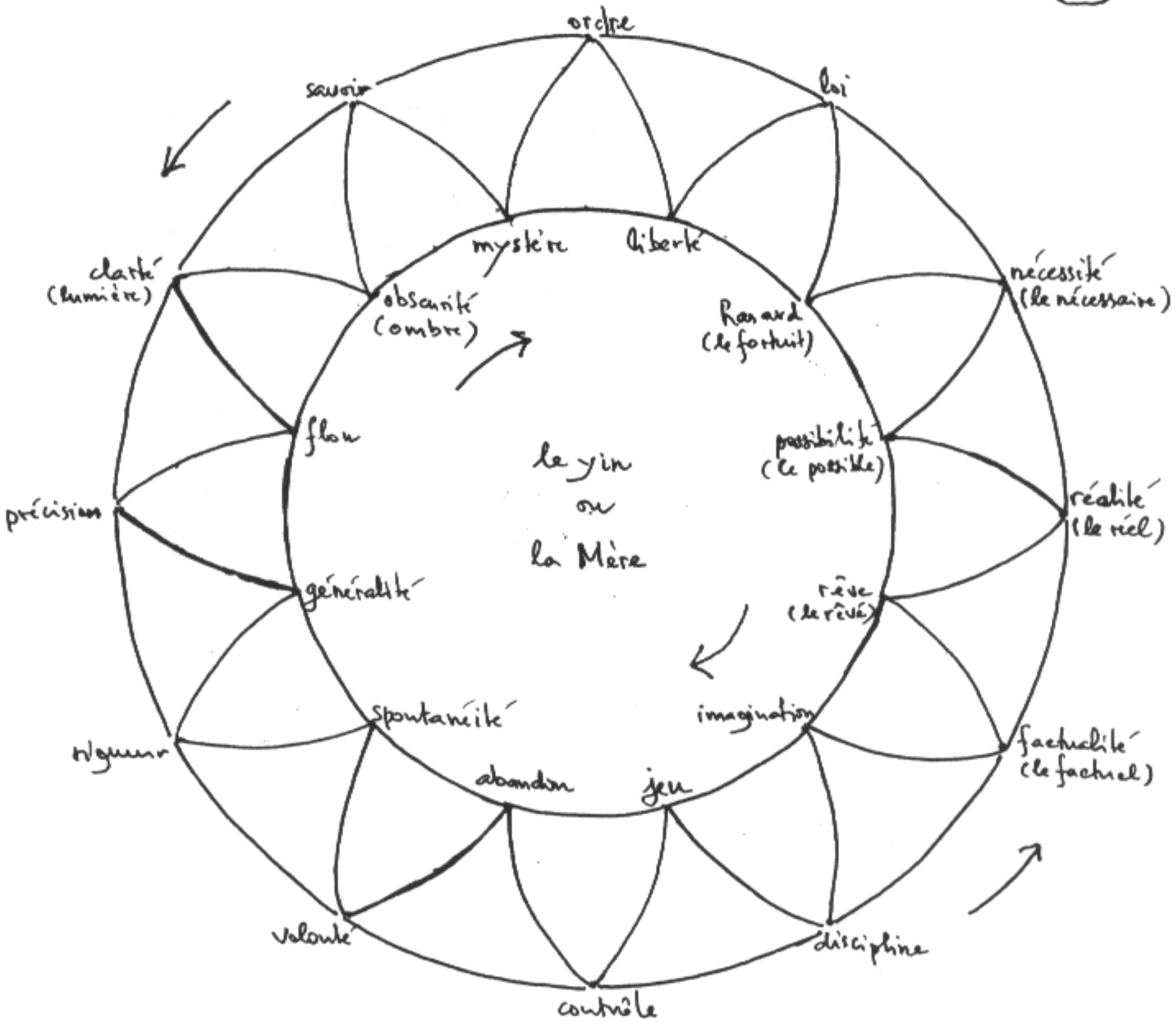
Voilà ce que c'est que le fameux "conditionnement culturel" !

Ça n'a pas fait tilt tout de suite, pourtant. Il faut dire que j'étais pressé d'aller au marché, et n'avais pas eu mon compte de sommeil. C'est tantôt seulement, juste avant de me remettre à la machine, quand j'ai pris la peine pour la première fois de gribouiller noir sur blanc tout le nouveau morceau de soufflet qui se raccordait à celui de hier, que "le miracle" s'est produit. Il y avait, à l'extrême gauche du long soufflet, le terme restant libre que je venais d'y rajouter mentalement le matin même, " l ' o r d r e " . Et à l'extrême droite, que j'avais eu le temps d'oublier un peu entretemps, le terme restant libre, yin cette fois, c'était " l e m y s t è r e ". Or, c'étaient justement (comme par hasard encore) ces deux termes là, ou plutôt les importants personnages qu'ils représentent, que j'avais vu s'apparier pas plus tard que hier, sans m'y être alors le moins du monde attendu ! Et voilà donc, sans que je m'y sois non plus attendu, se refermer l'accordéon-harmonica cosmique ! Et plus besoin, du coup, de raccorder des doubles-lignes superposées. Pour le représenter, cette fois il ne s'agit plus de lignes, mais bien de c y c l e s : de deux cercles concentriques, l'un yang, extérieur, l'autre yin, intérieur. (Pourtant, il n'était pas circulaire, l'accordéon de ce taquin de Rêveur.)

Je n'ai pas attendu, pour les tracer vite fait mes cercles, à la main levée, et y reporter les termes yang sur le cercle extérieur, les termes yin sur l'intérieur, ce correspondant en quinconce pour faire un diagramme suggérant le soleil, ou la corolle d'une fleur avec ses pétales (un soleil, pourquoi pas). Et ce sont d o u z e p é t a l e s, correspondant à douze termes yin et douze termes yang, autant que de signes du zodiaque, je jure que je n'ai pas fait exprès ! Ça doit être caractéristique (de l'harmonium cosmique, pour lui donner un nom), mais pas caractériel (pour ma modeste personne, émule cette fois de Képler l'Esotériste !).

C'était pas du tout de ça que je me proposais de parler pourtant, en m'asseyant devant ma table de travail. Mais ce n'est pas moi qui commande - là il me faut livrer tout chaude la septième merveille, par un beau tracé au net. On l'appellera, au choix, l'accordéon cosmique, ou l'harmonica cosmique, ou (pour mettre tout le monde d'accord) l ' h a r m o n i u m c o s m i q u e .

le yang



ou l'esprit

(alias Eros)

15. Découverte ou "invention" ? - ou le scribe et "l'Autre"

J'avoue que je reste un peu abasourdi de ma trouvaille de tantôt. J'ai eu le temps de faire un joli tracé au net, avec compas, règle et tout (ça fait des éternités qu'ils ne m'avaient pas servi), puis de prendre un repas, et après ça, pendant une heure ou deux, de contempler ce tracé et de m'en pénétrer tant soit peu (*). J'ai du mal à le "situer", j'avoue. Est-ce une "invention" plus ou moins abracadabrante de mon esprit, ou est-ce bien une d é c o u v e r t e , de quelque chose qui "existe" bel et bien, indépendamment de ma modeste personne ?

Quand je fais des maths, je ne me suis encore jamais posé une telle question - je sais bien, sans avoir eu jamais à me le dire, que je n'invente jamais rien, mais bien que je d é c o u v r e des choses qui existent - des choses qui existaient de tout temps. Même le bon Dieu, il n'a jamais eu à les créer, et si ça se trouve, Il ne les connaissait peut-être pas plus que moi, avant que je ne les amène au jour. Et cette fois, avec mon accordéon à rallonges qui soudain, par ce genre de miracle qui m'est bien familier, se métamorphose en quelque chose de complètement différent - s'épanouissant en une sorte de "fleur cosmique" à douze pétales, s'inscrivant pétale par pétale dans un double-zodiaque yin et yang - cette fois encore j'ai eu ce sentiment irrécusable de celui qui "découvre". Au point de vue "subjectif" de l'expérience vécue, en tous cas, aucune différence.

Et pourtant je reste perplexe. Un autre que moi, qui d'aventure se serait avisé de faire joujou avec le genre de couples yin-yang que j'étais en train d'examiner (en l'occurence, ceux concernant surtout la pensée, et la connaissance des choses qu'elle nous impartit), pour les assembler en zig-zag et avec la vague idée que ça devrait bien se refermer - ne serait-il pas arrivé à une ou plusieurs "fleurs cosmiques" de son crû, toutes différentes, à onze pétales ou à quinze ou que sais-je ?

Il est vrai qu'en rajoutant tous ces couples les uns à la suite des autres, à aucun moment ai-je eu l'impression que j'y allais "au pif" ; qu'au lieu de "raccrocher" encore tel terme au bout qui restait libre, j'aurais aussi bien pu y rajouter tel autre. Si "arbitraire" il y avait, c'était uniquement au niveau du "flou" inhérent à tout langage parlé, et qui fait qu'on peut hésiter entre des expressions quasi-synonymes, comme "nécessité" et "le nécessaire", lesquels (comme je l'écrivais tantôt) désignent essentiellement la même "chose", mais vue sous des angles un peu différents.

Le moins que je puisse dire alors, c'est que le diagramme auquel j'ai abouti dit quelque chose sur la façon dont m o n esprit perçoit l'Univers, et le jeu

---

(*) Il y a eu une coupure de courant, qui m'a obligé bon gré, mal gré à faire une césure dans l'écriture des notes.

du yin et du yang dans les qualités des choses de l'Univers, et dans l'esprit qui les sonde. Quant à savoir dans quelle mesure, et dans quel sens, cette structure étrange que je viens de mettre à jour a une signification "objective", indépendante de ma personne et de l'esprit qui l'habite, je me sens bien incapable d'y répondre "par science infuse". Sans doute, la réponse à une telle question ne peut guère venir que de l'expérience, tout comme (par exemple) la question similaire qu'on pourrait poser sur la subdivision de la bande zodiacale dans la sphère céleste en les douze régions zodiacales, avec la signification particulière attachée à chacune de ces régions ; et "l'inventeur" de cette subdivision, et de l'art divinatoire qui est basé sur elle, était peut-être fondé, lui aussi, de se poser de telles questions. (Il est vrai que mon propos n'est nullement de dégager les principes d'un art divinatoire, un genre de chose absolument pas dans mes cordes...)

Dans ma perplexité, je vois émerger pourtant deux intuitions tangibles, et positives. L'une, c'est que le diagramme auquel je viens d'aboutir, par les qualités d'équilibre parfait, d'harmonie que je sens se manifester en lui, doit être pour le moins un f i l c o n d u c t e u r merveilleux pour une exploration plus poussée dans la direction que je viens à peine d'amorcer : celle des modalités de perception et d'action de " l a p e n s é e ", voire même, de celles de "l'esprit". Je sens d'ailleurs dès à présent comment cette tâche (relativement grossière) de "dégager des structures" (au sens mathématique du terme), dans l'ensemble des "termes" (ou des "conjoints") qui interviennent dans mon répertoire (tout provisoire) de couples yin-yang - à quel point cette tâche m'oblige chemin faisant à affirmer ma perception du s e n s de chacun de ces couples, et du sens des qualités ou entités désignées par ses deux termes ; et par là-même, à affiner aussi l'intuition qui est mienne du jeu du yin et du yang "en général".

Ceci m'amène à la deuxième "intuition positive" qui se dégage du travail de la semaine écoulée, culminant aujourd'hui en l'apparition inopinée de "l'harmonium cosmique". C'est la quasi-conviction qu'il doit exister, au sein de cet ensemble hétéroclite de "termes" et de "couples", une grande r i c h e s s e d e s t r u c t u r e (où je prends ici "structure" au sens mathématique du terme), du genre de celles que j'ai vues émerger jusqu'à présent. Il y a eu d'abord le fameux diagramme "en arbre de Noël", dont l'apparence n'avait certes rien de bien extraordinaire, aux yeux du mathématicien tout au moins - sans compter que le choix aussi bien des "groupes" (de couples) formant les sommets de ce diagramme, que celui des "liens d'affinité" entre groupes, représentés par les arêtes du diagramme, était dans une large mesure sujet à arbitraire. Cela n'a pas empêché pourtant que le tracé de ce diagramme, vu comme une première ébauche d'une "carte"

d'ensemble pour les "portes sur l'Univers", s'est révélé un travail très utile, dans le sens précisé justement à l'alinéa précédent.

Le premier objet mathématique vraiment remarquable issu de la réflexion, a été le sous-diagramme que j'ai qualifié "Pensée", représenté par six sommets, dont deux quelconques se trouvent reliés entre eux, suggérant par là l'existence (pour le moment encore hypothétique) d'une structure icosaédrale (gauche) associée à ces six sommets (*). Enfin, la deuxième structure remarquable (par sa richesse en symétries, mais aussi par les connotations extra-mathématiques associées au nombre d o u z e) vient d'apparaître aujourd'hui-même, avec cette fameuse "fleur cosmique" ou "double-zodiaque". Pourtant, je n'ai fait qu'amorcer à peine un travail - ou pour mieux dire, je me disposais simplement à accompagner d'un commentaire de quelques pages un répertoire de couples yin-yang et un certain diagramme de groupes d'affinité formés par ces couples. Je ne songeais nullement à aller chercher d'autres diagrammes que mon innocent arbre de Noël, et encore moins des savantes structures icosaédrales ou bi-zodiacales ! Qu'elles soient pourtant apparues, est un signe qu'il doit y avoir ici une m i n e ignorée, attendant qu'on l'amène au jour.

La structure mathématique de départ, dont il s'agit de déduire des structures "dérivées" intéressantes du point de vue aussi bien mathématique, que philosophique (par la signification associée aux "sommets", "flèches" et "liens" qui entrent en jeu), me semble être la suivante. "L'ensemble de base" sur lequel on travaille est l'ensemble T des "termes" qui interviennent dans un certain répertoire de couples yin-yang, qu'on aura dressé aussi exhaustif que possible. (Ce sera, par exemple, mon répertoire donné plus loin, qui a d'ailleurs été revu et augmenté plusieurs fois au cours de ces derniers jours-même...). Sur cet ensemble de base, je discerne à vue de nez deux structures distinctes. L'une est une structure de "graphe orienté", décrit par les couples yin-yang du répertoire, interprétés comme des "couples" (a,b) (au sens mathématique du terme) d'éléments (distincts) de T, dont le premier a désigne le terme yang, le deuxième le terme yin du couple. Graphiquement, représentant les "sommets" du graphe par des points (dans un plan, ou dans l'espace - attention, il y en aura un bon paquet, dans les trois ou quatre cents !), les "couples" seront représentés par des "arêtes" joignant les deux sommets correspondants, avec en plus, sur cette arête, une "orientation" ou un "sens de parcours" sur l'arête, "allant du yang vers le yin" (**).

(*) Voir à ce sujet la section "Histoires d'icosaèdres et d'arbres de Noël", n°10.

(**) Mais on fera attention que, contrairement à ce que pourrait suggérer notre magnifique bi-zodiaque, il n'y a p a s une subdivision de l'ensemble des "sommets" ou "termes" en deux paquets disjoints, les uns "yang" et les autres "yin".

Le même terme peut être yang dans sa relation à tel autre, et yin dans sa relation à tel autre encore. Voir à ce sujet la section "L'ambiguité créatrice (1) : paires, ribambelles et rondes" (n° 3).

Comme je l'ai souligné dès le début de cette réflexion, il semble bien qu'une fois choisi l'ensemble T des "termes", représentant les qualités et entités cosmiques qu'on se propose d'étudier, la structure de graphe orienté correspondante est déterminé sans ambiguité. C'est-à-dire, pour deux termes a et b dans T, on peut décider (par une intuition ou une réflexion de nature "philosophique", visiblement extra-mathématique) si ces deux termes "forment couple", et si oui, lequel des deux termes y joue le rôle yang (ou encore, doit figurer comme "origine" de l'arête orientée joignant les deux sommets représentatifs de a et de b).

La deuxième structure qui est intervenue jusqu'à présent, se superposant à la première, est la structure d' a f f i n i t é. En langage mathématique courant, c'est encore une structure de g r a p h e (mais non orienté cette fois), consistant dans la prescription, parmi l'ensemble de toutes les "paires" possibles d'éléments de T (i.e. de parties de T réduites à deux éléments a, b), d'un certain sous-ensemble, formé des paires $\{a,b\} = \{b,a\}$ pour lesquelles a et b sont considérés comme étant "voisins", ou comme "présentant des affinités". Cette notion d'affinité est, elle aussi, de nature "philosophique", mais cette fois beaucoup moins clairement définie. Il n'y aura guère de lecteur qui ne décèlera, sans nuance d'une hésitation, un "affinité" entre "rêve" et "imagination", ou entre "rêve" et "le possible". Par contre, la question si "rêve" est voisin de "hasard", ou de "jeu", voire de "liberté" ou d' "abandon", aura sûrement des réponses bien différentes d'une personne à l'autre, et même chez la même personne, suivant les dispositions dans lesquelles elle abordera cette question. En fait, ce que nous révèle une intuition philosophique plus ou moins exercée, ce n'est pas tant une information du type "tout ou rien"("a et b sont voisins", ou : "ils n'ont rien à voir") mais plutôt du type "plus ou moins" (comme : "a et b sont très voisins", ou "assez voisins", ou "vaguement apparentés"...). C'est ce "vague" indissociable, semblet-t-il, de la notion d'affinité (dans le contexte qui nous intéresse), qui est cause aussi de l'arbitraire que je signalais dès le début, pour la formation des "groupes" de couples et des "affinités" entre tels groupes, par quoi former le diagramme (non orienté) des "portes sur l'Univers", alias "diagramme en arbre de Noël".

On est donc dans une situation un peu de guingois, où le mathématicien habitué à travailler avec des structures bien définies, se verrait confronté à une sorte de "structure floue", où il est censé tirer partie (à on ne sait trop encore

quelles fins...), parmi d'autres structures, d'une soi-disante structure de graphe (dite "structure d'affinité"), sans qu'il soit trop sûr à aucun moment si telle paire de sommets représente bien "une arête" (i.e. si ses deux termes sont considérés "voisins"), ou non !

Mais une telle situation ne semblera pas tellement étrange au mathématicien (disons) que serait rompu à la tâche d'édifier des théories, où les n o t i o n s même avec lesquelles on sera amené à travailler restent encore dans les limbes du non-créé. Il s'agit alors de les tailler sur pièces justement, une à une et patiemment, pour arriver à donner un sens à quelque informe nuage d'intuitions, lesquelles peuvent toutes sembler évanescentes et impalpables, mais dont on s e n t pourtant, avec une "évidence" pour ainsi dire charnelle et au delà de tout doute, une texture tangible et une chaude substance.

C'est le non-né alors qui nous souffle à chaque moment, au fur et à mesure que le travail de la naissance progresse, quelle doit être telle portion de forme qui s'apprête à naître, et par quel bout la prendre pour la voir émerger du néant et ê t r e. Le tâtonnement même de la main qui saisit la chose encore non née pour l'amener au jour, n'est indécision ni errance, mais prise de connaissance d'où toute hésitation, toute perplexité est absente.

Et ces choses que nous écrivons comme si u n a u t r e écrivait par notre main, et que nous croyons apprendre en les écrivant - quelque part en nous, en des profondeurs ignorées, elles étaient s u e s déjà bien avant que notre main ne les écrive, et n'attendaient que l'attention intense du s c r i b e à l'écoute, qui veuille bien les consigner.

16. La Fleur et son mouvement - ou : plus je m'éloigne, plus je m'approche

(25 mars) Quelques commentaires encore sur notre fleur cosmique, avant de la quitter pour poursuivre le fil interrompu de la réflexion.

Les douze termes yang, placés sur le cercle extérieur, forment aussi les pointes des douze pétales de la corolle : ceux-ci se rejoignent deux par deux, en les douze points d'insertion sur le cercle intérieur, figurant les douze termes yin de l' "harmonium".

Chaque pétale, regardé séparément, se présente aussi comme une sorte de "mont" de forme ogivale, dont le sommet yang forme couple avec chacun des deux termes yin, représentés par les points les plus bas(*) de l'un et l'autre versant du mont. Ces points marquent en même temps le fond des "vallées", ou "ravins",

---

(*) Il est entendu ici que la direction vers le "bas" est celle vers le centre du cercle yin de la Fleur.

formés entre notre mont et les deux monts adjacents qui le jouxtent de part et d'autre. J'ai renoncé à marquer sur chacun les deux versants la direction "yang vers yin", donc la direction descendante, en direction de l'intérieur du disque central entouré par la corolle de la fleur cosmique.

Parmi les deux versants, on peut distinguer le v e r s a n t g a u c h e (ou "versant yin") et le v e r s a n t d r o i t (ou "versant yang"). Il semblerait que ce soit ce dernier versant qui, à chaque fois, corresponde au couple cosmique faisant figure de "couple légitime" ou "principal" (*), alors que celui décrit par le versant gauche ou yin ferait figure de "couple de concubinage". Hier il avait semblé qu'il y avait deux exceptions parmi les douze cas, pour les deux monts (ou pétales) adjacents "loi" et "nécessité". Parmi les quatre versants de ceux-ci, ceux qui se trouvaient dans mon répertoire étaient en effet

loi - liberté , nécessité - hasard ,

qui correspondent aux versants yin, et non pas

loi - hasard , nécessité - possiblité ,

qui correspondent aux versants yang (ceux présumés à présent "légitimes"). Mais je soupçonne que cette anomalie n'est qu'apparente, et que les choix en question dans mon répertoire sont accidentels. Coté conditionnellement culturel, le jargon politique nous conduirait à associer "liberté" aussi bien avec "ordre" qu'avec "loi" - et dans le premier cas, le terme "loi" reste alors "disponible" (psychologiquement parlant, pour celui affligé du réflexe culturel monogame) pour s'accoupler avec "hasard", de façon à forcer la main (par le même réflexe monogame) pour accoupler "nécessité" avec "possibilité", et non avec "hasard". Si c'est le choix inverse qui a prévalu d'office, c'est dû visiblement à l'association culturelle courante de "nécessité" avec "hasard", suggérée par l'aphorisme justement célèbre (de Démocrite, si je me rappelle bien) : "toute chose est fille de la nécessité et du hasard"(**). Pourtant, le sens de cet aphorisme n'aurait guère été changé, si un Démocrite plus prévoyant avait utilisé le terme "loi" plutôt que "nécessité". (Il est vrai que cette variante, plus conforme à une appréhension "scientifique" de la réalité, enlève à l'aphorisme une partie de sa force lapidaire...)

(*) Ceci serait conforme avec l'association courante entre "légitimité" ou "droit" d'une part, et "côté droit" ou "direction droite" de l'autre.

(**) C'est une chose étrange que dans cet aphorisme, "l e hasard" et " l a nécessité" ont des genres qui sont en sens o p p o s é de la distribution des rôles yin-yang. La même chose a lieu en allemand (" d e r Zufall", " d i e Notwendigkeit"). J'ignore ce qu'il en est en grec, la langue d'origine de cet aphorisme.

Quant à décider de façon rigoureuse, dans chacun des deux cas présentés ici comme douteux (et tant qu'à faire, pour les dix autres également), s'il y a bel et bien lieu de distinguer, parmi les deux versants, l'un des deux qui correspondrait à un couple "légitime" (l'autre étant "concubin"), et (dans l'affirmative) s'il est bien yang comme prévu et non yin, cela demanderait à chaque fois de se plonger de façon plus approfondie dans le nuage de signification de l'un et de l'autre couple, que je ne l'ai fait jusqu'à présent et qu'il n'est dans mon propos de le faire ici.

Dans la réflexion d'il y a trois jours (*), où j'amorçais (sans le savoir encore) la description de l'accordéon cosmique avec un premier tiers du soufflet, j'avais constaté, quand on va de la gauche vers la droite sur l'une et l'autre des deux lignes yang ou yin, une double progression : on allait vers le "de plus en plus yang" sur l'une, et vers le "de plus en plus yin" sur l'autre. Si nous nous en tenons à la convention graphique que les flèches représentent la direction de passage du yang au yin (ou aussi "du plus yang au moins yang", ou "du moins yin au plus yin"), cette double progression serait donc indiquée, sur la liste supérieure yang, par une flèche allant de droite à gauche, et sur la ligne inférieure yin, par une flèche en sens inverse. C'est là la signification heuristique (ou "ontologique") des deux sens de parcours que j'ai indiqués sur la représentation graphique de la fleur cosmique : un sens de parcours "dans le sens des aiguilles d'une montre" pour le cercle extérieur yang, et un sens de parcours en sens inverse, sur le cercle intérieur yin. Un examen rapide m'a bien donné l'impression que le phénomène rappelé à l'instant, observé pour un tiers du pourtour de la fleur cosmique, est en fait valable pour le pourtour tout entier, et ceci aussi bien sur le cercle du yang (extérieur), que sur le cercle du yin (intérieur). En d'autres termes, il semblerait que les entités représentées par deux "sommets" yang adjacents, se trouvent dans une relation mutuelle ou l'une joue rôle yang par rapport à l'autre qui joue rôle yin (relativement à lui), c'est à dire qu'elles se trouvent dans une relation de "paire" yin-yang (au sens de la réflexion d'il y a une semaine "L'ambiguité créatrice (1) - ou paires, ribambelles et rondes", PU n° 3) (**), et que de plus le terme yang est celui qui se trouve e n a m o n t (par rapport au sens de rotation qu'on vient de préciser sur le cercle yang). Et

---

(*) Voir "Précision et généralité - ou la surface des choses", n° 12.

(**) On fera attention de ne pas confondre ces "paires" avec les couples de qualités ou d'entités complémentaires, que j'appelle "couples cosmiques". Visiblement, aucune des vingt-quatre paires dont il est question ici n'est un tel couple.

il semblerait que la même chose ait lieu pour les entités yin représentées par les "points-vallée" sur le cercle yin, en utilisant cette fois le sens de rotation opposé indiqué pour ledit cercle. Ici encore, vérifier de façon circonstanciée le bien-fondé de cette impression, en examinant avec le soin qu'elles méritent chacune des vingt-quatre paires de sommets adjacentes ou de points-vallées adjacents, et (s'il y a lieu) mettre en évidence les exceptions à la règle, demanderait un travail plus approfondi que celui que je me sens incité à présent à investir dans une recherche philosophique de nature générale.

Les quelques commentaires qui précèdent, inspirés par la fleur cosmique, me semblent bien mettre en évidence toute la délicatesse du jeu du yin et du yang, celle que j'avais essayé déjà d'évoquer, sur des exemples plus frustes, tout au début de cette réflexion. Ainsi, nous voyons que des qualités ou entités perçues (dans le contexte figuré par la Fleur) comme étant yang, peuvent néanmoins entrer en relation de "paire" ou l'une fait figure de terme yin par rapport à l'autre - et inversement parmi les qualités et entités perçues comme yin. Nous retrouvons ici la différentiation entre de telles " p a i r e s ", et ce que nous avions appelé des " c o u p l e s " (dits "cosmiques"). Mais en plus, nous avons vu apparaître dans la Fleur une différentiation supplémentaire, entre couples dits (un peu "à l'enlevée", peut-être) "légitimes" (qu'on pourrait aussi appeler "principaux", pour faire moins facétieux...), et ceux dits "concubins" ou "de concubinage" (ou "secondaires", pour faire plus sérieux...). S'assurer sans résidu de doute qu'il y a là des notions qui n'ont rien de "scholastique", qui ne représentent pas un simple jeu et des conventions de l'esprit, mais qu'elles reflètent bien (comme j'en ai l'impression) des r é a l i t é s pour ainsi dire "tangibles" (pour l'esprit), savoir des réalités appartenant au monde des qualités, des modes de perception et des modes d'action de l'esprit humain - cela demanderait de développer et d'affiner une intuition de ce monde-là, par un travail patient, rigoureux, approfondi. La Fleur pourrait y jouer le rôle à la fois d'inspiration, et de point de mire pour un tel travail. Je le ferai peut-être un jour, ou le referai si un autre déjà devait l'avoir fait avant que je ne m'y mette.

Il semblerait bien que la Fleur mette en évidence aussi un autre phénomène que nous avions déjà effleuré en passant. Je l'exprimerai ici en disant que la "hiérarchie" factice institué par la société, celle du "de plus en plus yang", quand on en cherche le reflet (ou plutôt, un archétype) dans une "hiérarchie" similaire au niveau des entités cosmiques, se révèle comme étant un "ordre" qui n'est nullement "l i n é a i r e" ; un ordre donc pour lequel, dans toute séquence de termes se succédant dans l'ordre hiérarchique, il y aurait un "plus grand" terme (qualifié de "chef", ou de "Dieu", ou d' "idéal"), et un autre qui serait le

"plus petit" ou le "plus bas" (qualifié d' "esclave", ou de "démon", ou de "calamité"). Mais que c'est un ordre au contraire qui a tendance a prendre forme c y c l i q u e : en progressant vers le "de plus en plus yang", on finit par retomber sur des termes "moins yang" que le terme de départ, pour finalement retourner à celui-ci (*).

L ' i n t é r i e u r du "cercle du yin" forme la partie "charnue" de la fleur, sa partie "féconde", celle aussi formée des graines du "soleil-fleur" ou tournesol. C'est aussi la partie cachée, invisible, profonde, pour celui qui s'approcherait de l'extérieur. Elle représente " l e y i n " ou " l a M è r e ". Les douze qualités ou entités inscrites aux douze "points-vallées" situés sur le cercle du yin, en sont autant d'attributs ou de manifestations typiques.

La partie de l'espace extérieur à la fleur, c'est-à-dire l ' e x t é r i e u r du "cercle du yang", représente " l e y a n g " ou " l ' e s p r i t " (humain), dans son élan de connaissance à la rencontre de la Mère. Les douze "points sommets" sur le cercle du yang en représentant autant de modes de perception et d'action.

La dynamique de la quête suggérée par la fleur cosmique est celle de l ' e x t é r i e u r se portant à la rencontre de l ' i n t é r i e u r , de la s u r f a c e cherchant la p r o f o n d e u r, de la l u m i è r e cherchant l a n u i t et se fondant en elle sans l'épuiser jamais.

Et c'est aussi E r o s l'enfant, qui sans cesse renaît de la Mère et s'élance à la rencontre du Monde, de l'Illimité, pour La retrouver. Ainsi au matin la lumière naît des brumes et de la nuit, pour y retourner le soir et s'y abîmer. Ainsi l'ordre se décante du Chaos originel, pour retourner au Chaos quand meurt un Univers - avant de renaître de ses cendres à l'Aube qui suit le Soir. Ainsi l'ordre en gestation dans la matrice obscure du mystérieux, se révèle à l'esprit avide de connaître, et cette connaissance aussitôt devient sa voile, le portant en avant pour une nouvelle plongée dans l'ombre et le mystère. Et l'ordre invisible qui régit la vraie liberté, une fois reconnu et assumé par l'esprit, devient moyen d'une plus grande liberté, régie par un ordre plus caché encore et plus délié.

(*) L'idée du c y c l e pour exprimer "la ronde du yin et du yang" apparaît dans ces notes d'abord à la fin de la section "L'ambiguité créatrice (1) : paires, ribambelles et rondes" (n° 3), puis à la fin de "L'ambiguité créatrice (4) : les extrêmes se touchent" (n° 6). Cette idée s'associe avec un aspect frappant de la conception traditionnelle chinoise des "cinq éléments". Entre ces éléments est en effet observée une relation de "domination" qui est, elle aussi, nullement "linéaire", mais c y c l i q u e.

Oui, ce sont d e u x mouvements et non un seul que je décèle, deux mouvements indissociables, en sens inverse l'un de l'autre. Le premier qui tantôt s'était imposé à mon attention, est celui du r e t o u r - le mouvement de l'esprit scrutant l'Univers, celui d'Eros retournant à la Mère. Mais dans ce retour, qui irrésistiblement évoque l'image d'une m o r t, il y a aussi une n a i s s a n c e, il y a un renouveau (*). Après chaque plongée dans l'Inconnu, l'esprit en sort d i f f é r e n t. Il a o u b l i é, et il a a p p r i s - et "oublier" et "apprendre", au plein sens du terme, c'est aussi mourir et naître, c'est aussi c h a n g e r.

Plutôt que de parler de d e u x mouvements, il me semble que ce serait cerner la réalité de plus près que de parler d' u n s e u l e t m ê m e mouvement. Nous le percevons par ses deux tonalités, l'une grave et l'autre claire, étroitement enlacées : celle d'un "retour" ou d'une "mort", dans le giron obscur des choses encore à naître - et celle aussi (que j'avais eu tendance d'abord à oublier) d'un "départ" ou d'une "naissance",à la claire lumière du jour.

Il peut paraître difficile, voire impossible, de représenter par une image géométrique un "mouvement" qui se ferait dans deux directions opposées à la fois - une direction de départ qui éloigne du centre, et une de retour qui y ramène. L'idée même d'un tel mouvement pourrait sembler en contradiction avec la saine logique. Il n'en est rien pourtant. Nous pouvons nous figurer la fleur cosmique comme une figure immergée, non dans le plan, mais dans une sphère, avec les deux cercles du yang et du yin figurés encore par des cercles concentriques. La figure la plus belle, la plus riche en symétries, sera obtenue en traçant les cercles yin et yang de part et d'autre et équidistants d'un même équateur (**). Ceci fait,

---

(*) Ces termes de "mort", "naissance", "renouveau", chargés chacun d'un sens très fort, peuvent (avec raison) paraître excessifs, quand le "travail" de la pensée, et la "quête" de l'esprit, se trouvent enfermés dans le champ d'une recherche exclusivement intellectuelle. C'est ce qui a lieu notamment dans une recherche "scientifique", au sens courant du terme. Le "renouvellement" dont il est question ici ne touche alors que les couches les plus périphériques de la psyché, et peut fort bien s'accompagner d'une sclérose spirituelle profonde. C'est ce phénomène de sclérose, sûrement, que Pythagore a dû observer, et qu'il s'est efforcé sans succès de prévenir par l'institution de la confrérie pythagoricienne.

(**) Tant qu'à faire, on pourra prendre comme écartement angulaire entre le cercle du yin et celui du yang, celui des cercles limitrophes de la bande zodiaque sur la sphère céleste. Si on prend de plus, pour le tracé des bords des "pétales" de la fleur cosmique, des arcs de grands cercles (de façon à réaliser la distance minimum entre points-vallées et sommets), la figure sphérique se trouve ainsi fixée sans aucune ambiguité (" à congruence près").

si on prend le mouvement de "départ" en direction perpendiculaire au cercle yin, ce mouvement se poursuivrait le long des "méridiens" issus du "pôle yin" (ou pôle nord), en s'éloignant de ce pôle. On voit alors qu'en poursuivant ce mouvement tout le long d'un tel méridien, en commençant à s'éloigner de la calotte yin, on finit par y revenir (après traversée de la calotte yang). C'est donc bien là un mouvement où "tout en s'éloignant (du pôle yin), on se rapproche" - mais "par l'autre côté".

On retrouve à nouveau, sous un jour différent, l'image de tantôt d'un mouvement "cyclique", comme symbole de la relation dynamique entre le yin et le yang. Cette fois, au lieu d'un mouvement le long des deux "parallèles" figurés par les cercles yin et yang, c'est un mouvement le long de chacun des "méridiens". Le premier exprime la progression "hiérarchique" du "moins yang au plus yang" ou du "plus yin au moins yin" (*). Le deuxième est symbole de la dynamique commune qui relie la naissance et la mort, le désir et l'assouvissement. C'est celle aussi qu'on sent à l'oeuvre dans le travail de "la pensée qui explore" (**), comme outil de l'esprit, à la découverte du mystère des choses.

17. Chaos et liberté - ou les soeurs terribles

(26 mars) Après l'intermède imprévu (et bienvenu) de la Fleur cosmique, j'ai hâte pourtant de reprendre la réflexion là où je l'avais laissée il y a trois jours (***), pour la mener enfin vers sa fin (provisoire). Il s'agissait

---

(*) (2 avril) A vrai dire, c'est sous la forme "yang vers yin" que ce mouvement s'était imposé à notre attention. C'est donc un mouvement v e r s l e b a s, en direction i n v e r s e de la "progression hiérarchique". C'est aussi le mouvement "vers la racine", celui que j'avais déjà reconnu comme étant spontanément le mien, dans mon travail de mathématicien : "D'instinct et par nature, mon cheminement a été celui de l' e a u, qui toujours tend à d e s c e n d r e, le cheminement vers ce tronc, vers ces racines..." (Voir la note "Les neuf mois et les cinq minutes", n° 124, notamment page 560.)

(**) (2 avril) Il aurait été plus judicieux ici d'écrire "de la pensée qui explore et de la pensée qui bâtit", de façon à suggérer par cette appellation même ce double-mouvement-en-un dont il est question ici. Ce retour sur le texte m'a fait reconnaître ce mouvement, comme étant celui aussi que j'avais déjà évoqué, il y a deux mois, dans un contexte et sous un éclairage différents, à la fin de la "Promenade à travers une oeuvre". Voir les deux étapes "A la découverte de la Mère - ou les deux versants" et "L'enfant et la Mère" (n°s 17,18) et plus particulièrement pages P 49 - P 54.

(***) C'était dans la section "L'harmonie - ou les épousailles de l'ordre et du mystère", n° 13.

alors de regarder d'un peu plus près le "paquet attracteur yang", formé des cinq couples

l e s i m p l e - le complexe
l ' a b s t r a i t - le concret
l e p r é c i s - le vague
o r d r e - chaos
s t r u c t u r e - substance ,

lesquels faisaient "pendant" à un "paquet attracteur yin" (que je ne rappelle pas ici). L'un et l'autre paquet s'étaient introduits l'avant-veille, dans la section qui a pris le nom "Désir et nécessité - ou la voie, et la fin" (n° 11). Ce sont ces dix couples, et les types de qualités (perçues les unes comme "yin", les autres comme "yang") qu'ils impliquent, qui pendant les cinq jours écoulés ont servi de point de mire pour la réflexion poursuivie (même s'il a pu sembler, avec l'intermède de la Fleur, qu'ils étaient un peu oubliés). Parmi ces vingt qualités yin ou yang, quatre seulement se retrouvent dans la Fleur cosmique (à savoir, généralité, précision, flou, et ordre), laquelle en comporte vingt-quatre (*).

Parmi les cinq attracteurs yang qui figurent dans le "paquet" rappelé à l'instant, nous avions déjà mis en vedette deux

s i m p l i c i t é , o r d r e ,

auxquels les autres trois apparaissent comme subordonnés. Puis on s'était aperçu que les qualités qu'ils représentent sont, à vrai dire, "comme l'âme et le corps d'une seule et même qualité". C'est "le corps" et non l'âme, l'aspect le plus yang de cette qualité commune, que je me suis alors senti incité à mettre en avant, "l'ordre", pour le voir aussitôt convoler avec son conjoint yin predestiné, " l e m y s t è r e ".

En voyant se consommer ces épousailles, je ne me suis pas trop laisser troubler par le fait que dans le couple

ordre - chaos

(*) C'est donc que seize parmi ces vingt "qualités" ne figurent pas directement dans la Fleur. Quand on passe en revue l'ensemble de toutes les qualités qui figurent dans les six groupes de couples tournant autour de "la pensée", on en trouve de très nombreux autres encore qui ne sont pas inclus dans la Fleur cosmique. Il n'est nullement exclu que bon nombre d'entre elles se groupent encore dans un ou plusieurs diagrammes remarquables. On pourrait les grouper, avec la Fleur elle-même, sous le nom de "mandalas", ou principes ordonnateurs. Comparer avec les commentaires d'avant-hier dans la section "Découverte ou invention ? - ou le scribe et l'Autre" (n° 15).

par lequel je venais d'introduire "l'ordre" dans notre fameaux "paquet", il figure comme époux du c h a o s, et nullement du mystère. Je n'ai fait attention à la chose qu'après-coup, tant les épousailles de l'ordre et du mystère semblaient couler de source ! J'y ai resongé par la suite - comment il se faisait que "le chaos" semblait avoir disparu de la réflexion. Il n'y en a trace notamment dans la Fleur cosmique. L'ordre y figure comme le terme yang central, comme le "sommet" le plus élevé, celui autour duquel semblent se grouper tous les autres, avec les "ravins" ou "points-vallées" qui leur correspondent. Et ce maître sommet s'accouple avec "le mystère" sur le versant yin, avec "liberté" sur le versant yang, en faisant mine d'ignorer superbement "le chaos".

Cela m'a fait constater tout d'abord que parmi les quarante qualités et entités différentes qui figurent soit dans la Fleur cosmique, soit dans l'un ou l'autre de nos deux "paquets attracteurs", il y en a d e u x exactement qui se distinguent de tous les autres comme des sortes d' " a n t i - a t t r a c t e u r s ", pour ne pas dire, de "repoussoirs". Ce sont justement deux parmi les trois épouses de l'ordre (résolument polygame...) dont nous avons fait connaissance jusqu'à présent, savoir les dames

chaos, liberté

- à l'exclusion donc de dame mystère, qui elle, par contre, exerce une attraction de force exceptionnelle.

Il semblerait que l'idée même du chaos suscite dans l'esprit humain une répugnance quasi insurmontable. Nous le ressentons, "viscéralement", comme chose irréductiblement o p p o s é e à l'ordre, objet de notre quête incessante, tout comme nous ressentons "la destruction" comme opposée à "la création", ou "le mal" opposé au "bien". Sentir la nature c o m p l é m e n t a i r e de l'ordre et du chaos, et la réalité de leurs épousailles, se heurte à des conditionnements puissants, que je peux constater aussi bien chez moi-même que chez autrui. Chez beaucoup de personnes, l'horreur du chaos doit s'amalgamer avec la peur et l'horreur de la mort, ressentie comme la négation de la vie, comme son ennemie puissante et implacable.

La relation de l'esprit à "la liberté", et plus particulièrement, à s a p r o p r e liberté, m'apparaît plus ambiguë. Elle serait plutôt dans la nature d'une m é f i a n c e instinctive, que celle d'une véritable répulsion, comparable à "l'horreur du chaos" (*). J'ai eu ample occasion de constater cette méfiance ou ce malaise, et notamment chez moi-même, dans mon travail de mathématicien. Peut-être cette propension y est-elle plus forte encore chez moi, que chez

---

(*) Pourtant, "l'horreur de la liberté" (de s a liberté, j'entends) existe bel et bien, et plus d'une fois j'ai été saisi de la percevoir en autrui...

d'autres mathématiciens ou scientifiques. Mais d'une façon générale, je crois que l'esprit à la quête de l'ordre caché dans les choses, aime à se sentir constamment tenu (pour ne pas dire, contraint) par le sentiment d'une n é c e s s i t é, laquelle lui serait " d i c t é e " à chaque moment par les choses même qu'il interroge (*), quand ce n'est par les usages et habitudes de pensée légués par la tradition, et par les règles péremptoires d'une sécurisante méthode ; alors qu'il répugnerait plutôt à se mouvoir librement dans le champ illimité du "possible", quand l'imagination se donne libre cours et que tout contrôle provenant du conscient est aboli (**).

Je soupçonne que cette répugnance n'est pas inhérente à la nature même de l'esprit, qu'elle fait partie plutôt du " p o i d s " dont il se trouve lesté par des conditionnements puissants, produits d'une r é p r e s s i o n qu'on retrouve dans toutes les sociétés humaines. Cette "méfiance" vis-à-vis de sa propre liberté, et cette fringale d'un "contrôle" dans le processus de la pensée et de la découverte (que ce contrôle provienne d'un centre intérieur, ou extérieur à la personne), m'apparaissent comme inséparables de notre "aliénation par la méfiance" des sources même de la créativité et de la création en nous. Ces sources sont profondément enfouies dans l'inconscient, et (je crois) à jamais dérobées au

---

(*) En écrivant ces mots, je me rendais compte que cette "image" de la "dictée" est revenue bien des fois sous ma plume, quand j'ai été amené de parler de mon travail. L'idée ne me serait venue alors de m'efforcer d'éviter de me "répéter", tant ce terme de "dictée" me paraît loin d'être une simple image ou métaphore, mais décrit une réalité de tous les instants dans le travail, et qui s'impose toujours avec la même force, chaque fois quasiment où je suis amené à parler du travail de découverte.

(2 avril) Dans le champ plus limité de la pensée scientifique, je crois déceler cette même "méfiance instinctive" de l'esprit, à l'égard de l'idée même de liberté, dans sa prédilection quasiment tyranique pour inscrire la réalité observable dans des "modèles" mathématiques rigoureux de nature "déterministe", auxquels on finit même par croire dur comme fer. Cette propension prend parfois des dimensions grotesques, voire obsessionnelles, dans des domaines comme la biologie moléculaire, où le "dogme" de bon ton veut que l'apparition et l'épanouissement de la vie sur la terre se soit fait et se poursuive "par le plus grand des hasards" ! (Comme écrivait Lewis Mumford, cet "hasard" des biomolécularistes représenterait un "miracle" infiniment plus incroyable encore, que celui qu'ils s'efforcent à toute fin d'évacuer...). Dans le domaine des sciences (sic) sociales ou socio-psychologiques, cette obsession d'évacuation prend des formes délirantes, avec la manie des tests et de la "mesure" de qualités (telles l'intelligence) qui visiblement ne sont pas faites pour être exprimées par des décimales.

(**) (2 avril) Je reviens sur ce "champ illimité du "possible"", dont la structure même de la "pensée logique" (et du langage qui est sien) semblent vouloir nous couper sans retour, dans la réflexion d'il y a trois jours "La langue des images - ou le chemin du retour" (n° 24).

regard conscient (*). Et la méfiance qui vit en nous, quand ce n'est une peur (laquelle jamais ne dira son nom...), est elle aussi, presque toujours, confinée à l'inconscient, dans des couches moins profondes il est vrai (**), accessibles à un regard curieux et pénétrant.

Dans ces dernières années, je perçois avec une acuité croissante cette pesanteur de l'esprit en moi. La voir se résorber m'apparaît comme étant à présent l'étape décisive devant moi, sur le chemin de ma maturation - une porte lourdement verrouillée et bardée de fer, qui s'ouvrirait grande soudain... Et c'est aussi retrouver la légèreté que nous révèle le rêve, savoir saisir au vol les bulles irisées que le Rêveur ne se lasse pas de faire monter d'inaccessibles profondeurs et de nous lancer mine de rien, et en riant sous cape...

Quant au "chaos" dans tout cela, de nouveau il a disparu ! Je ne crois pas pourtant que ces disparitions obstinées soient dues à l'horreur que mon esprit éprouverait pour lui. (Après tout, une réflexion sur le chaos ne m'expose pas au chaos, mais serait plutôt une façon d'en prendre de la distance !) J'ai l'impression plutôt que "le chaos" représente une réalité superficielle des choses seulement, pour ne pas dire une simple apparence, laquelle disparaît sous l'effet d'un regard plus pénétrant. Ainsi, derrière le chaos des chocs aléatoires de particules en délire au coeur d'une conflagration (et où le bon Dieu lui-même, si ça se trouve, serait bien en peine de prédire ni de prescrire le parcours d'aucune des molécules participantes), l'esprit attentif discerne pourtant l'action de l o i s immuables, tant physiques que mathématiques, régissant l'évolution du système dans son ensemble. Et derrière le chaos des désirs, des sentiments et des idées se livrant bataille dans la psyché, nous pouvons pourtant discerner un o r d r e : aussi bien l'ordre des causes et des effets, que celui qui réside dans la présence des forces créatrices profondes, et dans l'option ouverte au libre-arbitre d'en faire usage, ou non.

(*) (2 avril) Dérobées au regard d i r e c t, tout au moins. Je n'entends pas dire que nous ne puissions rien en connaître. Ainsi, la structure moléculaire de la matière est dérobée à la perception directe par la vue ou par le toucher, mais peut être décelée et même, être décrite avec précision, par le biais de ses manifestations directement perceptibles. Il est vrai que nous sommes très loin d'une connaissance tant soit peu précise ou délicate des couches créatrices profondes de la psyché. Je soupçonne même qu'une telle connaissance soit à jamais inaccessible à la pensée discursive, à la pensée "de surface" - que la surface de l'être jamais ne puisse connaître ses propres profondeurs.

(**) Voir aussi à ce sujet la note "Les deux connaissances - ou la peur de connaître" (n° 144).

18. Le vague et le précis - ou l'épuisette et la Mer

Pour terminer (courage !), il me reste à regarder d'un peu plus près les trois "attracteurs yang" que j'avais qualifiés de "subordonnés" (à "la simplicité", et à "l'ordre" dont celle-ci est l'âme...). Il s'agit des qualités

a b s t r a c t i o n , p r é c i s i o n , s t r u c t u r e .

Elles m'apparaissent comme étroitement reliées. J'ai déjà eu occasion de souligner au passage que la p r é c i s i o n était la qualité par excellence, caractérisant la démarche de la pensée dite "scientifique", et le secret (de Polichinelle) de ses succès spectaculaires depuis plus de quatre siècles (*). Cette qualité-là m'apparaît comme d'essence bien différente de la simplicité. Suivant les cas, la simplicité inhérente à une situation ou à un contexte sera appréhendée le plus finement à l'aide du langage précis d'une pensée exercée, ou par le langage ("flou" en apparence) du poète inspiré, du visionnaire, ou du mystique. Le propos délibéré de la pensée scientifique, et en même temps sans doute sa principale limitation, c'est de se borner justement aux aspects des choses accessibles à la précision (**). Et c'est dans ce champ-là, délibérément restreint, que la précision se révèle aussi comme l e moyen par excellence pour accéder "au simple", c'est à dire aussi, pour appréhender et pour cerner l' o r d r e , se dérobant derrière le déroutant chaos des apparences.

Ce moyen "précision" est mis en oeuvre par la dynamique du "va-et-vient", du "double-mouvement-en-un", qui nous est désormais familière (***). Au commencement, la pensée se trouve confrontée "au v a g u e " (alias "le flou"), à la s u b s t a n c e inconnue (ou plus ou moins connue) qu'il s'agit de connaître (ou de m i e u x connaître). Le "travail" de prise de connaissance se manifeste alors comme une " d é c a n t a t i o n " du "précisément formulable", se séparant laborieusement de l'informe, et saisi aussitôt (comme par des mains agiles...) par la pensée, au moyen du langage. Et celui-ci se transforme et se recrée en même temps, comme des doigts nouveaux qui nous pousseraient, sous la poussée sans réplique des besoins.

(*) Voir la section "Désir et nécessité - ou la voie, et la fin" (n° 11), page PU 31. Il serait opportun ici de se rappeler que ces "succès spectaculaires" ont été accompagnés de sérieux revers, lesquels deviennent de plus en plus apparents...

(**) De là à déclarer qu'il n'y a pas d'autres aspects importants que ceux-là, il n'y a qu'un pas, allègrement franchi par le grand nombre !

(***) Ce mouvement apparaît d'abord dans la section "Désir et nécessité - ou la voie, et la fin" (n° 11), puis dans "La Fleur et son mouvement - ou : plus je m'éloigne, plus je m'approche" (n° 16).

Au terme de ce travail, nous voici désormais en possession d'un bagage, ou plutôt d'un n o u v e a u bagage - d'une "trousse à outils" conceptuelle, venant à la rescousse de la panoplie de celles dont (peut-être) nous disposions avant. Ainsi "nos moyens" se sont diversifiés, affinés, retrempés, par cette plongée dans "le vague" (*). Et ces nouveaux outils sont les moyens à leur tour d'une nouvelle plongée dans "le vague", dans cette même mer de brumes encore, dont les replis les plus proches viennent à peine de s'éclairer et de se dissiper, pour nous en révéler d'autres encore plus vastes, et tout aussi "vagues" et tout aussi obscurs...

Un obscur pressentiment, que confirme une expérience millénaire, nous dit que cette m e r de vagues et de brumes est sans fond et sans rivages, et que nos ingénieuses épuisettes et nos panoplies d'outils de sondage, que nous ne nous lassons d'imaginer et d'assembler, sont toutes et toujours "juste un poil trop court". Il en est ainsi tout autant aujourd'hui, qu'à l'aube de l'esprit humain, balbutiant ses premières paroles. Aujourd'hui comme il y a un million d'années, c'est l e l i m i t é, le fini, s'efforçant d'appréhender l'infini, l ' i l l i m i t é - sans l'épuiser jamais et sans jamais toucher fond ou rivage...

Tel est le mouvement immémorial de va-et-vient entre "le vague" et "le précis", entre "l'inconnu" et "le connu", entre "le mystère" (voire, le chaos de l'ignorance totale, celle qui s'ignore encore elle-même) et les lignes épurées de "l'ordre". Et voici maintenant la chose vraiment dingue : dans la vaste littérature qui, depuis des siècles et des millénaires, est censée rendre compte de l'aventure de l'esprit à la découverte des choses, r i e n n e t r a n s p a r a î t d e c e m o u v e m e n t, si ce n'est tout au plus entre les lignes. Toujours (**) on nous livre "le précis", comme s'il était sorti d'un bond et habillé de pied en cap du cerveau du "Savant" (comme d'une trappe, ou du "output" d'un infaillible mégaordinateur...), pour se caser impeccable dans les cases-alinéas, paragraphes et chapitres spécialement prévus à cet effet, et constituer en ordre canonique les doctes mémoires, notes et communications où nous avons tout loisir d'en prendre connaissance.

(*) Ce terme "le vague" a tendance souvent à prendre des connotations péjoratives - c'est le nom que donne à l'incompris, au mystérieux, la pensée munie des oeillères brévetées de la précision...

(**) Ce "toujours" est à prendre avec un minuscule grain de sel. Il y a sûrement des exceptions, mais elles sont rarissimes. La seule que je connaisse est Képler, figure décidément à part et à plus d'un titre. Il n'a aucun complexe pour parler de lui-même, y compris de ses tâtonnements, de ses illusions, ses erreurs, ses errances...

Quant à ce qui nous inspire, ce qui nous souffle au fil des heures, des jours et des années ce que nous avons à faire en chaque moment, et cela aussi (peut-être) qui nous a fait tourner en rond pendant des années, ou pendant une vie entière, voire, pendant des générations - le vague, l'inconnu, le mystère, et la mer sans rivages du rêve insaisissable, insistant, insidieux - de t o u t c e l a, toute trace en semble éradiquée, comme par un C e n s e u r pudibond, maussade et implacable.

C'en est un que je commence à bien reconnaître, sous ses mille-et-un visages ! Et plus d'une fois, au fil des pages de Récoltes et Semailles, ai-je vu se profiler son ombre inquiète et tenace. Dès les premières pages déjà, après "l'enfant" et après "le bon Dieu" qui ont ouvert la danse, le premier personnage dont j'aie eu à parler, c'était lui. C'est dans la section "Les inavouables labeurs" (ReS I, n° 3), faisant suite aux deux sections "L'enfant et le bon Dieu" (alias "Eros et la Mère") et "Erreur et découverte". Me voici donc inopinément revenu à mon point de départ !

19. Ordre et structure - ou l'esprit de précision

Mais je reviens aux deux "attracteurs yang" qui restent encore pour compte,

abstraction et structure .

Le premier (ou "l'abstrait") forme couple avec "le concret", et le deuxième est l'époux dans le couple

structure - substance .

L'épousée, "la substance", exerce une fascination puissante sur l'esprit, incapable qu'il est de jamais la "saisir" directement, au moyen de la seule pensée, si précise soit-elle. Aussi s'efforce-t-il de l'appréhender à travers les mailles de plus en plus serrées de structures de plus en plus fines, "collant" à la substance et l'épousant de façon de plus en plus étroite. On aurait envie de dire que "l'ordre" inhérent à la substance d'une chose (que celle-ci soit "concrète", "palpable", ou "abstraite", vivant dans un monde de concepts), aurait tendance à s'y manifester sous forme de "structure". Mais peut-être serait-il plus juste de dire que c'est par cet aspect-là du moins, l'aspect accessible au langage mathématique, que cet ordre peut être saisi par l'esprit et exprimé, communiqué et transmis au moyen du langage. Il s'agit ici, visiblement, de "l'esprit de précision", ou "l'esprit de géométrie" dont parlait Pascal - celui qui fait de la précision son α et son ω pour appréhender l'inconnu et le mystérieux, à travers l'ordre

se manifestant en eux. On pourrait dire que la recherche de "la structure" est le mode prévilégié de "l'esprit de précision" (et tout particulièrement, de la pensée dite "scientifique") pour appréhender "l'ordre", et à travers lui, la substance même des choses.

Si donc on cherchait quelque mini-Fleur cosmique, pour exprimer la dynamique yin-yang des qualités appréhendées par "l'esprit de précision" (plutôt que celle propre à "l'esprit" ou à "la pensée" tout court), le "maître terme" yang, celui autour duquel viendraient se grouper toutes les autres qualités, serait sans doute "structure". Il y convolerait avec "substance" sur le versant yin (le versant du coeur...), en lieu et place du "mystère", et avec "mouvement" (*) sur le versant yang (le versant de la raison), en lieu et place de "liberté". Et déjà ça me fourmille dans les mains de continuer la mini-Fleur, "mouvement" convolant avec "forme", promue terme yang mitoyen de "structure" (en lieu et place de "loi" mitoyen de "l'ordre"). Mais je vais quand-même couper court...

Je crois à présent voir assez clairement les relations entre les qualités d'ordre, de structure et de précision. Il me reste seulement à examiner le dernier attracteur yang,

l'abstrait (ou l'abstraction),

dans sa relation aux quatre autres notamment. J'ai déjà eu occasion, d'ailleurs de le regarder quelque peu, dans les deux sections consécutives "La quête de l'unité" et "Généralité et abstraction - ou le prix à payer" (n°s 8, 9). Mais il était bien clair alors que je venais à peine d'amorcer le thème ouvert par cette chose assez étrange, en vérité, qu'est "l'abstraction". Et c'était surtout le désir de fouiller plus avant cette chose-là, qui m'a conduit à dégager de mes gribouillis, puis à "jeter sur la table", ces deux fameux "paquets d'attracteurs", dont je suis ici en train de terminer de faire un tout premier tour.

(*) Dans le couple "mouvement - repos" (s'associant avec "action -inaction"), "mouvement" est perçu comme une qualité yang. Ici, nous prenons "mouvement" dans un sens quelque peu différent, comme signifiant non pas le fait même d'être en mouvement (au lieu d'être au repos), mais plutôt la "qualité de mouvement" (rapide ou lent, circulaire, rectiligne etc) voire sa conformation précise, telle qu'elle pourrait être exprimée par "les équations" du mouvement. (En allemand il y a deux expressions différentes pour les deux choses, "Schwung" et "Bewegung". Mouvement au deuxième sens me paraît s'accoupler avec "forme", pour faire le couple

forme - mouvement,

où il joue cette fois rôle y i n. Le zig-zag qui s'amorce là pourrait se continuer encore, peut-être, avec "forme - fond"...

20. L'abstrait et le concret (1) : naissance de la pensée

(27 mars) Me voici donc revenu au thème de l'abstraction, entamé aujourd'hui il y a une semaine pile. Je l'avais laissé en suspens depuis, sans pour autant jamais vraiment l'oublier.

Dans cette réflexion d'il y a une semaine, "Généralité et abstraction - ou le prix à payer", j'avais noté que la relation de l'esprit à l'abstraction est le plus souvent chargée d'ambiguité. Cela distingue nettement cette chose-là des quatre autres "attracteurs yang" (qui s'étaient introduits dès le lendemain, dans le sillage de "l'abstraction"). C'est une chose entendue qu'on aurait du mal à s'en passer, de cette mal-venue - au point même que l'esprit, lancé à la poursuite de l'élusive chair des choses comme un Ahab à la poursuite de la Baleine blanche, passe d'un niveau d'abstraction au suivant et au suivant encore (comme autant de voiles qu'il hisserait les unes à la suite des autres pour capter les forces du désir...), sans avoir l'air seulement de s'en apercevoir ! Mais l'esprit "à froid" semble souvent lesté d'une répugnance quasi-insurmontable pour quitter un étage familier de l'immeuble Abstraction, où il s'était aménagé un nid ma foi douillet, et se voir appelé à monter d'un étage ou deux voire trois, là où il trouvera de plus larges fenêtres et une vue transformée, qu'il aurait du mal souvent à reconnaître. "Simplicité" d'accord (car rien n'est plus fatigant et moins drôle que d'ingurgiter du "complexe", toujours un peu "compliqué" sur les bords...), et "généralité" d'accord encore, du moment que "ça ne coûte pas plus cher" et que souvent même ça simplifie les choses, en élaguant du redondant - mais pour l'abstraction, c'est à son corps défendant qu'il se résoudra à monter d'un autre cran encore. L'abstraction supplémentaire, c'est "le prix" souvent qu'on ne paye qu'en réchignant, après avoir longuement piétiné sur place ou tourné en rond, pour sortir enfin d'un cul de sac ou d'un merdier pas possible - et encore !

Dans l'esprit de la plupart des gens, il y a une assimilation pousse-bouton, quasi-viscérale, d' "abstraction" avec "complication". Chose remarquable, même les mathématiciens, ces soi-disants maîtres ou spécialistes de l'abstraction, n'y font pas exception. J'y vois surtout une rationalisation tacite de cette répugnance à "changer d'étage" (et par là, tant soit peu, d'Univers...). A un regard très superficiel et hâtif, cette assimilation peut paraître fondée. Elle consiste pourtant dans une confusion très grossière, qui me paraît mériter d'être mise en pleine lumière.

Dans la démarche de l'esprit pour comprendre le monde, l'abstraction a été le moyen, non pour "compliquer" ce qui serait simple à saisir directement, mais

bien pour arriver à appréhender le simple dans ce qui apparaît irrémédiablement complexe, en dégageant "le commun", "l'essentiel", à travers les avatars sans nombre du "différent" et de l' "accidentel". Il en a été ainsi, depuis le premier pas tâtonnant, dans la nuit des âges, avec l'invention du langage. C'est une banalité sûrement, mais qu'on a tendance à oublier, que la pensée est inséparable du langage qui l'exprime et lui donne forme(*), et que le langage est déjà abstraction. Penser, c'est exprimer par un langage, et qui dit "langage", dit "abstraction". C r é e r l e l a n g a g e, c ' e s t n i p l u s, n i m o i n s q u ' " a b s t r a i r e ". Tout langage est véhicule d'abstraction. D'une abstraction qui "grimpe" plus ou moins "haut", c r é é e un jour, et u t i l i s é e ensuite. Et dans la mesure où la pensée ne se borne à se mouvoir dans le champ d'une routine, à vivre sur des aquis, mais où elle est créatrice, le travail de la pensée et sa progression dans la connaissance de l'Univers sont inséparables du renouvellement créateur du langage qui donne corps à ce travail. Un tel renouvellement est, à chaque fois, un nouvel acte d'abstraction.

Le premier pas de l'esprit humain dans son aventure de connaissance, je le vois dans l'apparition du premier m o t, avec la compréhension de sa s i g n i f i c a t i o n : un "symbole", représentant quelque chose de "commun" à une multiplicité illimitée de situations différentes, qu'elles soient présentes, passées ou encore dans les limbes du futur... C'est là le premier pas dans l'aventure de l'individu, comme dans celle de l'espèce - l'un a eu lieu dans la petite enfance, et l'autre se perd dans la nuit des âges, l'un et l'autre effacés, à jamais sans doute, du souvenir conscient...

Le premier mot de tous est sûrement "maman" ou "mère". Ce phonème (ou "son-type" formé par la voix, reconnaissable comme étant "le même" quand il est prononcé à des moments différents et par des personnes différentes...) devient "mot", c'est à dire symbole pour un illimité, un indéterminé, au moment où il apparaît qu'il désigne non t e l l e personne familière que nous ressentons comme le fondement même de notre univers, mais aussi et en même temps toute a u t r e personne qui jouerait un rôle similaire vis-à-vis de quelqu'un d ' a u t r e encore que nous. Cet acte de n o m m e r, avec la compréhension que ce que nous nommons n'est pas seulement telles chose que nous touchons ou désignons du doigt, mais en même temps toute autre chose (même si nous ne devions jamais la voir ni la toucher) qui partage avec elle telles "qualités" particulières que ce nom est désormais censé exprimer et incarner - c'est là l'acte créateur par excellence au niveau de l'esprit, l' a c t e a r c h é t y p e de l'esprit humain. C o n c e v o i r ces "qualités particulières", les n o m m e r, et " a b s t r a i r e " le général ou "l'abstrait" du particulier ou du "concret"

(*) (16 avril) Je me suis souvenu après-coup que ceci n'est vrai que pour un certain type de pensée - le seul, dans notre culture, qui ait droit de cité officielle... Voir la note de b. de p. (*) page PU 74.

qui constitue le donné immédiat et tangible - ce sont là trois aspects d'un seul et même acte, l'acte originel de l'esprit à la découverte des choses. Et c'est aussi l'étreinte toujours renouvelée de l'esprit avec la chair des choses...

Pas après pas, on finit par faire du chemin ! Les mots s'assemblent en "phrases" ou "propositions", et celles-ci en "discours"... Par rapport aux premiers pas, une proposition comme "deux plus un égale un plus deux" représente un degré d'abstraction prodigieux. Qu'on s'imagine un enfant d'un an ou deux, qui commence à parler et qui connaît le sens des mots "un" et "deux", à qui on ferait mine de la servir ! Faut-il pour autant la rejeter comme "trop abstraite", et la qualifier de "compliquée" ? Il est vrai que dans la quasi-totalité des situations de la vie courante, une telle proposition n'a rien à faire, et vouloir l'y introduire (par exemple, la faire ânonner à des enfants récalcitrants) c'est y introduire une complication factice. Cela n'empêche que certaines voies ouvertes à la pensée nous mènent à des situations que nous serions entièrement incapables d'appréhender, si nous n'avions une claire compréhension de la proposition, bien plus générale et bien plus abstraite encore : "pour deux nombre a et b, on a $a + b = b + a$". Dans un tel domaine de la pensée, cet énoncé (qui ailleurs paraissait prodigieusement abstrait et "compliqué") apparaîtra comme simple, voire évident, et son degré d'abstraction ne sera pas même perçu, à tel point les notions qu'il implique et son contenu même font partie des choses bien familières, et par là-même, ressenties comme choses "concrètes". Au niveau des réactions à fleur de peau du scientifique (disons), qui travaille dans sa spécialité cahin-caha, avec le bagage appris sur les bancs du lycée et des amphithéâtres, "le concret" ce n'est ni plus, ni moins, que ce qui lui est devenu familier (après avoir oublié l'effort qu'il lui a fallu pour l'ingurgiter bon gré mal gré) ; et "l'abstrait", c'est tout ce qui se présente sous la forme d'un inconnu rébarbatif dont il répugnerait à faire connaissance, vu le prix...

21. L'abstrait et le concret (2) : le miracle de la simplicité

C'est un fait que plus nous montons les échelons de l'abstraction, et plus aussi les notions que nous sommes amenés à manier deviennent "complexes", dans un sens tout ce qu'il y a de tangible, et qu'il serait facile de préciser dans les divers cas d'espèce. Cela pourrait donner un semblant de justification à l' "assimilation viscérale" de tantôt, que "plus c'est abstrait plus c'est compliqué", laquelle conduit à o p p o s e r abstraction et simplicité (*) ! A ce

---

(*) J'ai entendu un tel son de cloche tout dernièrement encore, par un collègue

et ami, algébriste distingué et germaniste familier de Goethe, de Wilhelm et du Yi King. En commentaire à la "Promenade à travers une oeuvre" qu'il venait de lire, mon ami contestait que la notion de schéma (que j'évoque dans la Promenade) soit "simple" (d'une "simplicité enfantine", m'étais-je même avancé à écrire). La preuve, c'est qu'il n'avait jamais réussi à comprendre la définition, tant elle était abstraite !

Le seuil personnel de tolérance à l'abstraction se trouve être relativement bas chez cet ami. (Cela a d'ailleurs été un handicap sérieux dans son travail de mathématicien, coupé qu'il est resté de la riche source d'inspiration et d'appréhension ("insight", "Einsicht") qu'est la géométrie (et notamment la géométrie dite algébrique, renouvelée par le point de vue fécond des schémas).) Tout ce qui se place au dessus de ce seuil-là est dès lors classé comme "compliqué", sans autre forme de procès...

---

compte-là, le principe d'Archimède en hydrostatique serait "compliqué", les lois de Képler régissant les mouvements des planètres seraient bien plus "compliquées" encore, et la loi de Newton et l'équation différentielle qu'elle incarne seraient mille fois plus compliquées encore que ces lois de Képler qu'elles prétendent "expliquer". L'absurdité ici saute aux yeux. Cela vaut peut-être la peine pourtant de la cerner d'un peu plus près.

On peut voir l'abstraction comme l'outil entre tous, façonné par la pensée pour exprimer, et par là, pour appréhender, l'ordre inhérent aux choses (*). Autrement dit, c'est le moyen entre tous pour appréhender et pour dégager "le simple" dans "le complexe", le moyen propre à la pensée pour accéder à la simplicité. Plus nous pénétrons profond sous la surface des choses, et plus aussi l'ordre qui s'y manifeste devient délicat à appréhender et à exprimer. On pourrait dire qu'il devient plus "complexe", sans que cela signifie pour autant qu'il perde sa qualité essentielle de "simplicité", qu'il soit devenu "compliqué". Il vaudrait peut-être mieux dire qu'il y a différents " n i v e a u x " d' o r d r e, ou de simplicité, se révélant tour à tour au regard, à mesure qu'il pénétre plus avant dans la structure intime des choses. Il semblerait qu'au niveau de l'e x p r e s s i o n de l'ordre, au moyen du langage façonné sur mesures par la pensée, ces "niveaux de profondeur" se traduisent (en sens opposé, pour ainsi dire) par des niveaux d'abstraction de plus en plus "élevés".

Pas plus que "la pensée", ou "le langage", "l'abstraction" par elle-même n'est "simple", ni "complexe" (ou "compliquée"). (Alors même qu'il est vrai qu'il

---

(*) (3 avril) Il serait plus juste sans doute de dire que c'est l e l a n g a g e (et non l'abstraction) qui est "l'outil entre tous" de la pensée. "L'abstraction" apparaîtrait plutôt comme "l ' â m e" même du langage, ou comme le principe directeur en oeuvre dans l'outil, tant dans son élaboration que dans son travail. Je reviens sur ce point dans la réflexion du lendemain : "Les strates du langage - ou la peau et l'étreinte" (n° 22).

y a dans l'abstraction ces niveaux successifs, correspondants aux niveaux de profondeur de la pensée sondant les choses.) Sa "raison d'être", cependant, c'est d'être outil pour accéder au simple. Tout comme la raison d'être d'un couteau bien affûté est de couper - ce qui n'empêche qu'on peut aussi l'utiliser pour écraser une mouche avec le plat de la lame ou du manche...

C'est sûr que, par une certaine "sophistication" conceptuelle, utilisant un bagage mathématique relativement conséquent, les lois de Képler auront pour la plupart des personnes (même instruites) à qui on voudrait les expliquer, un aspect rébarbatif "d'abastraction", elles sembleront "compliquées". Ce sentiment à fleur de peau d'une "complication", vis-à-vis d'une chose au fond entièrement étrangère, qu'on n'a aucune envie ni raison de vouloir saisir ou comprendre, est l'expression d'une incompréhension et d'une ignorance, alliées à un désintérêt (*). Il nous apprend un petit quelque chose sur la personne qui s'exprime ainsi, mais ne nous apprend rien sur ces lois et sur leur degré de "simplicité" ou de "complication". Nous ne pouvons nous prononcer à ce sujet que lorsque nous sommes nous-mêmes tant soit peu curieux des choses auxquelles ces lois sont censées s'appliquer (à savoir, les mouvements des planètes), et que nous avons quelque idée de la complexité inextricable des phénomènes observés, et des efforts poursuivis pendant deux millénaires pour trouver des "modèles" cinématiques, à coups de mouvements circulaires, pour rendre compte tant bien que mal de cette complexité. (Des modèles de plus en plus compliqués au fur et à mesure que s'affinent les observations, et qui tous pourant "décollent".) Il faut enfin un minimum de familiarité avec le langage même qui exprime ces lois, donc ici avec la géométrie de l'ellipse.

C'est alors seulement qu'on est en dispositions pour voir se révéler ce qu'on pourrait appeler le "miracle de la simplicité". Pour celui déjà au courant des fondements habituels de géométrie, le "complément" nécessaire d'abstraction, ou de langage se borne à un chapitre aux modestes dimensions, sur la géométrie de l'ellipse : de quoi occuper un étudiant moyennement doué pendant une semaine ou deux. Moyennant quoi, on peut balancer dans une

---

(*) Il est évident que nous ne pouvons nous intéresser à tout - ce qui équivaudrait à ne s'intéresser à rien ! En dehors d'une portion nécessairement très limitée, et à vrai dire infime devant l'immensité des choses connaissables, nous sommes chacun dans de telles dispositions d'incompréhension et d'ignorance, de désintérêt. Mais rares, surtout parmi les "intellectuels", sont ceux qui savent inclure cette limitation provenant de leur personne, dans leur regard et leur jugement sur les choses de l'esprit, et qui ne seront tentés de décréter "compliquées", "incompréhensibles" ou "dénuées d'intérêt", les choses qui échappent à leur compréhension ou qui n'ont pas l'heur de les intéresser.

corbeille à papier géante, toute un bibliothèque de calculs abracadabrants, représentant deux mille ans d'efforts infructueux pour dégager des lois tant soit peu simples dans la déconcertante confusion des mouvement des planètres...

C'est ç a , "l'abstraction comme outil". On monte d'un cran dans le degré d'abstraction, on passe (disons) de la géométrie du cercle chéri, un copain de longue date, à celle de l'ellipse, un étranger aux airs peu engageants, c'est sûr. On dira, avec raison peut-être, que c'est "plus compliqué", voire, que "c'est bien compliqué tout ça !". Et c'est vrai qu'il faudra bien dix pages entières, si ce n'est cent, pour fourbir tant soit peu un nouveau langage, se mettre à l'aise en somme, pour avoir l'impression de biensavoir au moins de quoi on parle. Cent pages pour développer un langage, plus une poignée d'énoncés lapidaires dans le langage nouveau - et voilà dix mille autres pages abracadabrantes, bonnes pour la Corbeille (*) !

22. **L'abstrait et le concret (3) : les strates du langage - ou la peau et l'étreinte.**

(28 mars) Hier j'ai regardé le "miracle de la simplicité", dans un cas particulièrement célèbre et d'une portée exceptionnelle. Quand on ne se laisse pas éblouir par cette dimension historique, on réalise que c'est le genre de miracle qui - telle l'éclosion inopinée d'une fleur - se produit à chaque pas dans tout travail de découverte ; en plus ou moins grand, certes, ou plus ou moins petit, là n'est pas la question. L'ivresse de la découverte n'est pas le privilège du géant, comme une tradition tyrannique voudrait nous le faire croire, mais bien celui de l'enfant...

Le " m o y e n " du miracle n'est bien souvent que juste un pas de plus sur le sentier montant de l'abstraction, avec la perspective différente, la

---

(*) Il n'y a, dans l'évocation de cette Corbeille à majuscules, nulle connotation de dédain. En écrivant cette ligne, l'association surtout présente, reconnaissable sûrement pour plus d'un travailleur intellectuel, était celle de ma propre corbeille à papier, et l'intime satisfaction que j'éprouve à voir s'y engouffrer l'une après l'autre ces feuilles et ces liasses de feuilles emplies de gribouillis de toutes sortes, et parfois aussi d'austères processions de définitions-propositions plus ou moins en forme, les unes et les autres devenues incarnations désormais du chaos originel (d'une pensée qui se cherchait encore) retournant au chaos (de la Corbeille) ; alors qu'en même temps s'entasse sur ma table, tel l'ordre se décantant du chaos, la pile bien ordonnée des feuilles au propre et au net d'une belle rédaction en forme et (provisoirement...) définitive !

profondeur nouvelle que ce pas nous apporte. Et nous avons saisi sur le vif, hier, la différence faramineuse d'ordre de magnitude, entre "les moyens" pour ce pas-là, et le "miracle de la simplicité" - ce miracle d'un ordre insoupçonné qui, soudain, émerge d'une confusion.

Ceci bien vu, il ne faudrait pas confondre pour autant "moyen" et "cause", et s'imaginer que le miracle de la création jaillirait de la recette : un petit tour de manivelle de plus dans l'abstraction ! La "cause", ou "l'étincelle", ou "la force", n'est dans aucune manivelle. Elle vient d'ailleurs. Elle est dans le regard curieux et sacrilège de l'enfant. Elle est dans l'Ouvrier qui travaille par nos mains, et qui à chaque moment nous dit q u e l l e manivelle tourner pour tendre tel cordage et hisser telle voile et telle autre apte à capter pleinement les forces d'un vent qui vient d'ailleurs.

Képler n'avait pas eu d'ailleurs à se donner le mal (et le plaisir...) de dégager la notion d'ellipse, et d'en développer une théorie aussi loin qu'il en avait besoin. Cet outil-là était prêt depuis belle lurette. Ca faisait des siècles, si ce n'est un millénaire, qu'il rouillait dans un coin. Par contre, il était bien entendu, depuis plus longtemps encore, que les mouvements des corps celestes, ce ne pouvaient être que des mouvements c i r c u l a i r e s, ou sinon, des mouvements qui s'obtiendraient par superposition ou "composition" de tels mouvements, comme un enchevêtrement d'invisibles roues géantes, dans un vaste manège cosmique terriblement imbriqué. Quelqu'un l'avait affirmé un jour, appuyé d'arguments métaphysiques péremptoires, et depuis lors tout le monde l'avait appris déjà petit à l'école, ou du moins à l'université : cherchez les cercles ! Et s'il faut en superposer dix, avec dix rayons et dix vitesses angulaires tous différents, allez-y de dix ! Képler l'avait appris comme tout le monde, et forcément il y croyait, lui aussi, comme tout le monde y croyait. Les planètes avaient beau lui crier le contraire, à coups de chiffres à lui faire éclater le crâne - il faisait de son mieux pour faire comme on lui avait dit : il se bouchait les oreilles ! Jusqu'au jour où il s'est lassé au jeu de cette escalade délirante. Ca a été le jour où il a su o u b l i e r ce qu'il avait trop bien appris, et simplement é c o u t e r. Ecouter non des livres, ou des maîtres, savants et péremptoires, mais l'humble voix des choses.

Ca a été, alors, le franchissement d'un de ces "cercles invisibles" dont je parle ici et là dans la "Promenade" (*), et un des plus tenaces de tous sûrement,

---

(*) Il est question pour la première fois de ces "cercles invisibles" dans l'étape "L'importance d'être seul" (ReS O, Promenade, n° 2).

dans l'histoire de la cosmologie. La "cause" qui fait que pendant des générations, voire des millénaires, tel "cercle" a l'effet d'une muraille infranchissable ; et qui fait qu'Untel pourtant, à tel moment, la franchisse - cette cause n'est pas d'ordre technique. Elle n'est pas exprimable (disons) en termes de "difficulté " objective, en termes (par exemple) d'un "degré d'abstraction" prohibitif, lequel dépasserait les possibilités du cerveau humain jusqu'à tel moment précis de l'évolution génétique de notre espèce. Le "pouvoir d'abstraction" de l'esprit humain n'est pas plus grand aujourd'hui qu'il y a cinq mille ans (*), et celui de Képler n'était pas plus grand que celui de Hipparque ou d'Archimède, ni même que celui du premier mathématicien venu.

Et pourtant, ces "cercles-frontière " successifs qui, d'étape en étape, marquent "les limites d'un Univers" qui s'agrandit comme malgré nous, et en même temps, les récalcitrantes avances progressives d'une sorte de "pensée collective" lestée d'une inertie immense - ces cercles me paraissent marquer a u s s i , grosso modo, les "étages" ou les "échelons" successifs dans "l'abstraction". Et cette répugnance de l'esprit à quitter un étage familier, pour "monter d'un cran" vers le suivant aux allures encore insolites - il semblerait que ce ne soit là, finalement, qu'un des multiples aspects de cette inertie quasi-insurmontable de l'esprit, par quoi il s'oppose à tout "changement d'Univers". L'esprit humain serait plus enclin à déployer des prodiges de virtuosité technique, au point parfois de sembler défier les limites de l'humainement possible en puissance céré-

---

(*) Je parle ici du "pouvoir d'abstraction" en tant que capacité i n d i v i d u e l l e, laquelle se manifestera sur des "registres" ou "échelons" d'abstraction plus ou moins élevés, suivant les "besoins" auxquels l'esprit se trouve confronté. Ceux-ci dépendent surtout, bien sûr, du contexte culturel. Ces besoins étaient relativement modestes pour un prêtre-astrologue-astronome chaldéen ou pour un Pythagore, en comparaison avec ceux auxquels se trouve confronté aujourd'hui le premier étudiant de mathématique venu, ingurgitant tant bien que mal son "programme". Il faut une bonne couche de couenne pourtant pour s'imaginer que ledit étudiant, ou même tel mathématicien vedette du jour, ait pour autant un plus grand "pouvoir d'abstraction" que c'est lointains pionniers - ceux qui ont tracé les premiers sentiers, là où à présent s'étalent les grands boulevards et les autoroutes à tout venant...

Il doit exister également un "pouvoir d'abstraction" en tant que capacité c o l l e c t i v e, pour un milieu et une époque donnés. C'est lui dont on peut constater une évolution très sensible. De nos jours elle ne se mesure plus en millénaires ni en siècles, mais on peut constater sa nette progression en l'espace d'une génération ou deux, dans le milieu scientifique notamment. Ces deux notions de pouvoir d'abstraction, l'une concernant la personne et l'autre un groupe, m'apparaissent reliées de diverses façons, mais comme étant de nature très différente. Dans ma réflexion, j'ai surtout mis en avant la nature de "frein" que représente le "pouvoir" ou "seuil" d'abstraction collectif, pour le libre déploiement de ce même pouvoir chez la personne ; et ceci en vertu du "principe d'inertie" psychique, qui fait que la grande majorité des gens auront tendance à se fixer un "seuil personnel", en "s'alignant" purement et simplement sur le "seuil collectif".

brale et en endurance, plutôt que de faire ce "tout petit pas", le pas e n f a n t i n, par lequel on passerait comme en jouant à un a u t r e n i v e a u - le niveau qui rend superflu tout cet impressionant déploiement de force ! En termes techniques, ce "tout petit pas" se traduit souvent par ni plus, ni moins que le passage à un "niveau d'abstraction" juste un poil plus élevé.

J'ai qualifié hier l'abstraction d' "outil" de la pensée. C'est là une expression qui m'apparaît à présent quelque peu impropre. Il serait plus juste de dire que l e l a n g a g e est un outil de l'esprit. Il en est de même de l a p e n s é e, laquelle apparaît indissolublement liée au langage, comme l'âme l'est au corps. Il y a là un seul et même "outil", dont le corps serait le langage, et l'âme, la pensée (*). Quant à l'abstraction, c'est une des q u a l i t é s propres à cet outil, et sans doute sa qualité maîtresse, celle qui

---

(*) (4 avril) En écrivant ce passage, je pensais seulement à "la pensée" et au "langage" au sens habituel du terme - le "langage des mots", qui est le langage aussi de ce qu'on pourrait appeler la "pensée éveillée", ou la "pensée logique" (au sens très large du terme "logique", il faut bien dire...). J'avais entièrement oublié qu'il existe pourtant une toute autre "pensée" et un tout autre "langage" ! On peut l'appeler l e l a n g a g e o u l a p e n s é e "d e s i m a g e s " - sans qu'il soit même question de pouvoir distinguer ici "pensée" et "langage" - fut-ce comme "l'âme" et "le corps" d'un même processus dans la psyché . C'est ce qu'on pourrait appeler la langue originelle, ou la langue archétype. C'est aussi la langue par excellence du rêve. Je ne me suis rappelée de ce langage, et de ce type "archaïque" de pensée, que le surlendemain seulement, dans la section "La langue des images - ou le chemin du retour" (n° 24).

Il serait plus approprié de qualifier "la pensée" au sens habituel (la seule qui, dans notre culture, soit reconnue comme telle !) de "pensée abstraite", que de "pensée logique" (alors qu'elle ne mérite que très rarement cette appellation). La caractéristique principale de l ' a u t r e langage ou langue, la langue sans mots ni phrases, c'est qu'elle semble entièrement étrangère à tout processus d'abstraction. C'est une langue non pas "pré-logique" (car elle n'est pas moins logique que le langage des mots, même si sa logique est différente - plus fluide, et plus réticente à se laisser cerner par les mots...), mais plutôt, "pré-abstraite". C'est une langue entièrement " c o n c r è t e ".

Après la courte réflexion sur cette langue des images, la pensée m'est venue que cette langue, ou cette pensée, n'est pas l'apanage de notre seule espèce ; que nous la partageons tout au moins avec les espèces animales proches de la nôtre, voire même, qui sait avec tous les êtres vivants sans exception, animaux ou végétaux. Cela m'a rappelé alors un fragment philosophique de Bernard Riemann, inclus dans son oeuvre complète, qui m'avait assez interloqué et même impressioné, en le parcourant il y a quelques mois. Riemann y prend le terme "pensée" dans un sens visiblement plus vaste encore, sans qu'il y associe une connotation "d'images" sensorielles qui seraient le support de la pensée. Il s'agit donc d'une pensée qui (m'avait-il semblé) serait sans aucun "support" matériel ou sensoriel, et qui néanmoins serait susceptible d'une évolution illimitée, dans le sens d'une "connaissance" de plus en plus intime de certaines choses sondées par la pensée. Il parlait notamment de la "pensée de la (planète) Terre", qui évoluerait en symbiose délicate avec celle des plantes innombrables qu'elle nourrit au cours des siècles et des millénaires, voire des millions et des milliards d'années, et dont

elle totaliserait en quelque sorte, en une "connaissance" créatrice globale, les "connaissances" individuelles, décantées par l'expérience de myriades sans nombre d'existences.

De telles pensées, sous la plume d'un des grands mathématiciens des temps modernes, et en plein siècle des lumières, semblent détonner étrangement. Pour moi, elles attestent de la profondeur d'un esprit d'une qualité très rare et peut-être unique - celui en qui une pensée scientifique novatrice et féconde, se donnnant libre cours dans les champs privilégiés de l'abstraction (la mathématique et la physique), s'est alliée à une intuition directe et pénétrante de choses plus délicates et plus essentielles ; des choses dérobées à jamais sans doute à la "pensée-abstraction", ou tout au moins, aux gros sabots de la pensée dite "scientifique".

Ce n'est pas la coexistence de deux "dons" exceptionnels, et généralement considérés comme "opposés", qui me semble faire la grandeur de Riemann, cet homme modeste et sans prétention. Mais c'est d'avoir gardé l'innocence de rester lui-même, sans renier l'une de ses facultés, au douteux "bénéfice" d'une autre plus prisée de ses contemporains. Et je n'ai aucun doute que c'est cette même innocence aussi qui a fait que sans l'avoir cherché, il a été "grand" aussi dans le métier qui a été le sien - celui de mathématicien.

---

exprime le plus profondément la nature même de l'outil. Penser, c'est abstraire, ou tout au moins, c'est faire usage du processus d'abstraction accompli par nos devanciers, et passé dans l'héritage culturel par le moyen du langage. Ce "langage" est aussi bien le langage "sonore" (ou "langage parlé"), que le langage écrit, et plus généralement, tout ensemble de "symboles" sonores, visuels ou autres, ayant fonction de langage (comme les symboles en usage dans une discipline scientifique comme la mathématique).

En disant (sans autre précision) que pensée et langage sont par nature "abstraits", on sous-entend sûrement qu'ils le sont p a r r a p p o r t aux "objets concrets" au sens le plus strict du terme : tels objets que nous voyons devant nous, ou que nous touchons du doigt (au sens propre du terme). Cette qualité-là d'abstraction (qu'on pourrait appeler "absolue") est inhérente à tout mot du langage, sans exception. C'est là aussi une condition indispensable, pour que le mot soit bien le patrimoine culturel d'un groupe ayant une continuité dans le temps dépassant la durée d'une vie humaine, et non la propriété d'une personne ou d'un groupe très restreint de personnes, partageant entre eux un champ d'expériences bien délimité dans l'espace et dans le temps. Ce caractère d'abstraction "absolue" est manifeste même pour les mots-base, les mots les plus élémentaires de tous, comme "mère", "père", "manger", "boire", "soleil", "terre", "eau", "feu", "pluie", "vent", "maison" etc. Entre de tels mots, formant l'assise même d'une langue et de notre expérience des choses, et des mots comme "famille", voire "groupe", "peuple", "nation", "gouvernement", "politique", "philosophie", "abstraction", on sent une "distance", une différence de "degré d'abstraction", comparable

à celle qui existe entre les "mots-base" eux-mêmes, et les "objets concrets" auxquels ils s'appliquent.

Pour le dire autrement : le processus d'abstraction, qui semble être (au point de vue de la formation de c o n c e p t s, porteurs de s e n s) comme l'âme dans la formation progressive d'un langage de plus en plus complexe, de plus en plus "ramifié", apte à saisir des replis et des nuances de plus en plus délicats des choses de l'Univers - ce processus est c u m u l a t i f. Une fois un de ses pas accomplis, le nouveau concept, s'incarnant dans un mot nouveau, finit par faire partie des choses familières et "concrètes", au même titre, voire plus encore, que ces autres choses que nous avions qualifiées tantôt de v r a i m e n t concrètes.

Ainsi, le concept de n o m b r e (entier, disons), historiquement ou structuralement parlant, est visiblement d'un degré d'abstraction élevé (bien plus élevé qu'un mot-concept comme "deux" ou "trois" par exemple, lequel représente une qualité tout ce qu'il y a de terre-à-terre). Cela n'empêche qu'il n'y a pas un seul mathématicien, sûrement, à qui cette notion n'apparaisse comme extrêmement "concrète" - bien plus concrète disons que "feu" ou "terre", désignant des choses avec lesquelles il a plus ou moins perdu contact (à supposer qu'il l'ait jamais eu). Au niveau d'abstraction où travaillent beaucoup de mathématicien, le nombre apparaît aussi concret (et en même temps, aussi lointain !), depuis les hauteurs où il trace ses virevoltes, que le serait le garde-manger de sa maison familiale, à celui qui parlerait de l'économie française ou du marché mondial des céréales.

Tout ceci pour illustrer qu'à toutes fins pratiques et une fois réalisé que t o u t e pensée et t o u t langage sont "abstraits" (par rapport aux "objets" au sens courant du terme), la notion d' "abstraction" est avant tout une n o t i o n r e l a t i v e. Un discours, un langage, une pensée, une théorie sont "plus abstraits" ou "plus concrets" qu'un (ou une) autre. Quand l'un et l'autre (ou l'une et l'autre) appartiennent à des domaines pas trop éloignés de la pensée, une telle relation (de "plus" ou "moins" abstrait) est perçue, le plus souvent, par une intuition tout ce qu'il y a de claire et sans équivoque, et concordante d'un "usager" du langage à l'autre. Cette intuition reste le plus souvent floue, et malaisée peut-être à cerner avec précision. Elle me paraît être néanmoins le reflet d'une certaine r é a l i t é objective et tangible : celle d'une sorte de s t r a t i f i c a t i o n d u l a n g a g e, par ce qu'on pourrait appeler des "niveaux d'abstraction successive". (Où le mot "langage", ici, désigne encore indifféremment le langage courant, ou le langage plus ou moins spécialisé d'un savoir scientifique ou technique.)

En voyant hier se dégager de la réflexion l'intuition de cette stratification, je pensais surtout au langage plus ou moins scientifique (par exemple, celui du mathématicien), au service donc de ce que l'appelais l' "esprit de précision". Mais il m'apparaît à présent que ce processus d'affinement, par superposition de "strates" successives, n'est nullement limité au langage tant soit peu "technique", propre à la "précision". Je suis persuadé que c'est là une particularité remarquable, qui doit pouvoir s'observer dans t o u t langage sans exception - aussi bien dans celui qui s'est formé et transformé au cours des millénaires, que dans le langage de l'ordinateur dernier cri, sorti en un tournemain des ingénieux cerveaux d'une équipe d'informaticiens. Nul doute que les linguistes doivent l'avoir observée et décrite depuis longtemps, sous une forme ou sous une autre. (*)

Passer d'un degré d'abstraction au suivant, c'est " m o n t e r " d'une strate à une autre "plus élevée", c'est une démarche ascendante, une démarche à très forte tonalité y a n g. Et d'autre part, cette démarche est aussi notre moyen pour un a p p r o f o n d i s s e m e n t dans notre connaissance des choses, donc pour une progression descendante, pour une " d e s c e n t e " dans le y i n. Il y a là un double aspect d'un même mouvement. C'est le mouvement, assurément, apparu dans la réflexion il y a déjà une semaine, dans la section "Désir et nécessité - ou la voie, et la fin" (n° 11).

C'est "le désir" , la soif de découvrir, qui sans cesse nous pousse à fouiller plus avant dans la juteuse profondeur des choses. Quant à "la nécessité", ou "la voie" pour l'assouvissement du désir (renaissant de ses cendres aussitôt qu'assouvi...), nous voyons à présent qu'elle consiste surtout, en termes concrets, à r é i n v e n t e r u n l a n g a g e : un langage de plus en plus souple, de plus en plus délicat et délié, apte à sonder toujours plus profondément, plus

---

(*) Il y a un paradigme mathématique évident, pour exprimer, ou du moins pour "mimer" tant soit peu, l'opération de passage d'une "strate" du langage à la strate suivante. C'est le passage d'un ensemble (fini) à l'ensemble de ses parties, ou à un sous-ensemble convenable de celui-ci. L'ensemble de départ représenterait l'ensemble des "mots" ou des "concepts" d'un langage déterminé, faisant désormais figure du "concret", du "donné", à un certain stade de l'évolution du langage. L'ensemble de parties envisagé figurerait la "nouvelle strate" se superposant aux anciennes, par le processus de formation et d'adjonction de nouvelles notions, par "abstraction" à partir des anciennes. Ici, on assimile donc une "nouvelle notion" (ou un nouveau "concept") à une "partie" i.e. à un "sous-ensemble" de l'ensemble de toutes les notions (exprimées par les "mots" correspondants) déjà admises dans le langage. Ainsi, la notion "parent" s'obtient par "totalisation" des deux notions "mère", "père". La notion "personne" s'obtient (grosso-modo !) par totalisation de toutes les notions précédemment connues, désignant des personnes plus ou moins particulières, etc.

intimement l'inépuisable chair des choses. Le mouvement du désir qui plonge plus profond encore, et celui de la nécessité qui nous fait grimper d'un cran, est un seul et même mouvement créateur. Au niveau du visible et du tangible, l'acte créateur est celui de concevoir, de nommer, d'abstraire - de faire apparaître et de "monter" une strate nouvelle, par dessus ces strates anciennes qui sont comme l'assise et la chair de notre pensée explorante. Ou pour mieux dire, c'est l'acte de former comme une p e a u nouvelle, plus délicate et plus sensible encore, se superposant à celle qui l'avait précédée.

Il pourrait sembler que cette "nouvelle peau" est sortie là du néant - ou du chapeau du prestidigitateur, abracadabra hoplà - et voilà le beau lapin auquel vous ne vous attendiez pas ! Et c'est bien comme ça qu'à tous les coups on présente les choses, après coup. Il m'est arrivé sûrement de le prétendre fièrement à mon propre sujet, que j'aurais "tiré du néant" ceci ou cela. Mais la réalité est toute autre.

L'abstraction novatrice, celle qui, aussitôt apparue, fait c o r p s avec l'esprit comme une peau nouvelle - elle ne sort pas du néant, ni d'un "chapeau", si brillant et si bien achalandé soit-il. Elle naît dans la nuit ou dans la pénombre. Et elle est l'humble fruit de notre étreinte aimante avec Celle en qui sans cesse nous porte le désir - Celle qui jamais ne se lasse de nous recevoir en Elle.

23. Abstraction et sens - ou le miracle de la communication

(29 mars) Il pourrait sembler que depuis deux jours, j'ai été en train de composer un vibrant "panégyrique de l'abstraction", comme le "moyen entre tous" de la pensée pour ceci et pour cela ! Il ne sera pas inutile peut-être de nous rappeler, par un rapide coup d'oeil, le revers de la mirobolante médaille "abstraction".

Il y a, en premier lieu, ce qu'on pourrait appeler l'abstraction "pour le plaisir", en lieu et place de l'abstraction "par nécessité". J'ai bien l'impression que ce genre de "jeu de l'abstraction" est presque toujours, voire toujours, stérile. Que c'est une façon d'avoir l'air de faire ou de dire des choses, et des choses terriblement savantes ce qui plus est, tout en tournant en rond ou en noyant savamment un poisson. (Un poisson plus ou moins abstrait ou plus ou moins concret, suivant les cas.) C'est là un genre qu'on rencontre aussi bien dans le discours ou dans les publications du scientifique, que dans ceux du philosophe, et dans les innombrables discours qui émaillent attitudes, actes, comportements dans

la vie de tous les jours. J'ai eu occasion déjà d'y faire allusion (*), en bien précisant que notre réflexion allait porter sur la pensée qui explore et qui découvre, et non sur celle qui se pavane, ou qui "recouvre". Soulignons donc ici qu'aujourd'hui comme naguère, ce genre de pensée n'est nullement rare, même dans les quartiers les plus huppés de ce qui est regardé comme "le monde de la pensée et de l'esprit".

Mais même pour celui qui ne paraît pas être en dispositions pour se pavaner ou pour noyer les poissons, il y a un "écueil de l'abstraction". C'est le danger de p e r d r e l e c o n t a c t a v e c " l e c o n c r e t ". "Le concret", ici, désigne la totalité des objets, qualités, faits, expériences etc qui forment le contenu et la substance de la ou des strates précédentes dans les niveaux d'abstraction, et qui seuls donnent un s e n s aux mots que nous utilisons. Il s'agit donc, en fait, de la perte de contact avec le s e n s de ce que nous énonçons, qui dès lors devient simple d i s c o u r s. C'est aussi ce qu'on appelle "se payer de mots", ou se laisser prendre "au piège des mots". Cette tentation est d'autant plus naturelle, qu'à chaque niveau d'abstraction du langage, il apparaît des règles de cohérence interne à cet "étage"-là, règles qui restent le plus souvent tacites, mais que l'esprit rompu à l'abstraction a tôt fait d'intérioriser et de maîtriser. Cela permet de débiter un discours aux allures impeccables, tout en ayant perdu plus ou moins complètement contact avec la signification "concrète" des termes utilisés, et avec un sens global que le discours serait censé transmettre. Quand on a l'indiscrétion pourtant d'y chercher un sens, on a la surprisesouvent de constater qu'il n'en a aucun, à proprement parler, ou qu'il est d'une telle indigence, ou à tel point contradictoire, qu'il nous laisse pantois. Si sens il y a, c'est un sens i n d i r e c t, nous apprenant quelque chose sur les intentions inconscientes en oeuvre dans un tel discours (**).

(*) Voir la section "Désir et nécessité - ou la voie, et la fin" (n° 11), notamment pages PU 31, 32.

(**) Quand on fait tant soit peu attention à ce qui se dit dans telle conversation ou telles discussion (y compris les "conversations intéressantes", "enrichissantes" etc), on constate presque à tous les coups que ce n'est guère plus qu'une suite de lieux communs, de non-sens et de contre-sens - que les discours faits de part et d'autres sont ("à proprement parler") d é n u é s d e s e n s. Pour ce qui est de ma propre personne, j'ai vécu la plus grande partie de ma vie, comme tout le monde, sur un certain "bagage" de lieux communs, se superposant à une expérience personnelle plus ou moins bien assimilée, et à une intuition directe des choses plus ou moins fine ou plus ou moins superficielle. S'il m'est arrivé de "sortir" des lieux communs avec conviction, je crois pouvoir dire néanmoins que je suis rarement tombé dans le discours de celui que "se paye de mots", con-

vaincu de dire des choses pertinentes voire profondes. Je ferais exception pourtant de certains discours (apparus vers les années 1972 ou 1973) liés au "syndrôme du Guru" - je suis retombé sur quelques lettres de ma plume, qui m'ont laissé ébahi ! (Voir la section "Le Guru-pas-Guru - ou le cheval à trois pattes", ReS I n° 45, et également la note "Yang joue les yin - ou le rôle du Maître", ReS III, n° 118.) Il est à peine besoin de préciser qu'en maths, par contre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de "parler pour ne rien dire".

Quand je parle ici de "sens", je me rends compte qu'il s'agit là d'une chose de nature délicate, trop complexe pourqu'il soit question ici de vouloir entièrement la cerner. Je voudrais seulement souligner qu'il ne s'agit pas d'une qualité "objective" d'un "texte", ou d'une chose dite. L e " s e n s " e s t i n s é p a r a b l e d e l a p e r s o n n e q u i é c r i t o u q u i d i t, ou (sous un autre angle) de celle qui lit ou qui écoute ; et le sens que s'efforce d'exprimer l'une (si tant est qu'elle a vraiment l'intention d'exprimer un sens, perçu par elle au moment d'écrire ou de parler), et celui appréhendé par l'autre (si tant est qu'il se soucie d'appréhender, et ne se contente simplement de projeter dans ce qui est lu ou entendu un "sens" déjà tout prêt d'avance...), sont rarement pleinement concordants. Souvent même ils sont totalement de guingois l'un par rapport à l'autre. Sans compter qu'il n'est nullement exceptionnel, dans les situations de la vie de tous les jours notamment, que l'un ou l'autre ou tous les deux, "fonctionnent" (sans même le plus souvent se soucier d'en prendre note eux-mêmes, certes !) sur plus d'un sens à la fois, lesquels peuvent fort bien se contredire les uns les autres. Nous frôlons donc ici, en passant, les problèmes complexes dits "de communication".

Mais nous bornant maintenant à celui qui formule une pensée, que ce soit à lui-même ou à autrui, nous pouvons dire sans doute que cette pensée n'est bien assise, qu'elle n'est une "pensée qui explore" ou une "pensée qui construit", que lorsqu'un s e n s est bel et bien présent au moment de la formulation ; un sens qui en est l'âme et la raison d'être, et qu'on s'efforce justement d'évoquer et d'incarner, de "saisir", ne fût ce que symboliquement et toujours imparfaitement, par des paroles. Il n'en sera ainsi, sûrement, que lorsque ce sens, même s'il peut être ambigü (et réfléter par là, peut-être, l'ambiguité ou l'ambivalence bel et bien présente dans une réalité qu'on s'efforce d'appréhender ou de cerner), n'est cependant pas un "non-sens", contradictoire à lui-même où à des choses que nous savons pertinemment par ailleurs (*). Ce sens, d'autre part, peut être une

---

(*) (5 avril) Ce "préalable", qui pourrait à première vue sembler aller de soi, doit pourtant être pris avec un petit "grain de sel". Dans une recherche, essayant d'expliciter une intuition floue, nous pouvons fort bien être conduits à écrire

des choses qui, sitôt mises noir sur blanc, apparaissent "idiotes" pour une raison ou une autre. "Encore fallait-il d'abord l'écrire, pour pouvoir s'en convaincre" ! Je m'exprime à ce sujet dès le début de Récoltes et Semailles, dans la section "Erreur et découverte" (ReS I, n° 2). Ceci illustre à point nommé la constatation que je suis amené à faire plus bas, à savoir que la question de l'existence d'un "sens", dans un texte, échappe à tout "critère objectif". (Ce qui ne signifie nullement, pour autant, que cette question elle-même soit "dénuée de sens", ni qu'on ne puisse souvent y répondre sans hésitation et en pleine connaissance de cause.) La question si "sens" il y a ou non ne concerne pas, à proprement parler, un texte lui-même (lequel dans cette question ne joue que le rôle d'un "texte-témoin"), mais l'attitude intérieure de celui qui s'exprime par lui.

---

chose d'une richesse et d'une complexité extrême, impliquant tacitement une partie plus ou moins vaste et plus ou moins profonde de toute l'expérience vécue dans la vie de celui qui s'exprime.

Il est clair que dans le cas d'un mathématicien disons, s'exprimant comme tel sur un thème mathématique, ce "vécu" sera le plus souvent relativement limité, restreint à une expérience dans le champ de son travail mathématique, donc restreint (pour l'essentiel) à sa seule pensée, où la part de l'émotion (disons) sera minime voire nulle. La situation est totalement différente par contre pour celui qui dirait une chose aussi simple que "j'aime mes enfants", ou "j'aime faire des maths", ou "j'aime mon pays". Le plus souvent, certes, ce sont là de simples formules-réflexes, que telles ou telles circonstances parfois semblent nous faire obligation de prononcer, avec une conviction sans mélange certes et sans y penser à deux fois ! Elles n'ont alors guère de "sens" à proprement parler, à part le sens indirect (et indiscret !) auquel j'ai fait allusion tantôt. Mais quand un sens y est bel et bien, on pourrait dire quasiment qu'il y a autant de sens différents, que de personnes et de moments différents pour dire ces paroles. Les mêmes paroles peuvent exprimer des réalités de nature totalement différentes, se rapportant à des niveaux d'appréhension complètement différents d'une réalité toujours complexe.

De tels "hiatus" d'un "sens" à un autre sont plus frappants encore, peut-être, dans le cas de ce qui fut une parole vivante, devenue par la suite bagage culturel : "Aimez votre prochain comme vous-même" ; "Si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le Royaume" ; "Connais-toi toi-même"...

La question si tel texte (disons), qui peut paraître abstrait et "compliqué" à certains, est bien l'expression d'un sens "simple" et vivant, présent au moment où ce texte fut écrit et qui en fait l'âme ; ou si au contraire l'auteur "fait de l'abstraction pour le plaisir", s'il "s'écoute parler", s'il "se paye de mots" - cette question ne trouve pas sa réponse toute cuite dans des "critères

objectifs" qu'on pourrait appliquer, telle une grille passe-partout, ou dans des consensus culturels quels qu'ils soient. On pourrait faire exception, tout au plus, dans le cas d'un texte de nature scientifique ou technique et dans une optique de longue échéance, quand la part "personnelle", dans "l'expérience" que le texte est censé vouloir communiquer, et dans celle du lecteur auquel il s'adresse, est relativement minime - quand "le lecteur" disparaît dans un "public" plus ou moins anonyme, et par là, plus ou moins "objectif". C'est le cas, donc, où l'appréhension du sens du texte met en jeu seulement l ' i n t é r ê t du lecteur pour un thème dans lequel il n'est nullement impliqué d'une façon tant soit peu personnelle, et une certaine c o m p é t e n c e, mais non sa m a t u r i t é.

Dans les autres cas, quand "sens" il y a, celui-ci n'est appréhendé, ou tout au moins entrevu ou pressenti ("erahnt"), que par celui en qui se sens " e n t r e e n r é s o n a n c e " avec quelque chose en lui-même. Plus précisément, c'est alors tout un riche nuage d'associations (restées non dites), présentes au moment d'écrire le texte et qui seul lui donne tout son "sens", qui mystérieusement fait surgir et anime, en celui qui lit, un a u t r e nuage d'associations, liées cette fois au vécu du lecteur ; un nuage tout "différent", certes, et pourtant "proche" de celui qui l'a suscité, par une " p a r e n t é " insaisissable peut-être, mais irrécusable. Une parenté attestée par cette "résonance" justement, par ce mouvement qui se transmet de l'un à l'autre, par cette c o m m u n i c a t i o n entre un Monde, et un autre.

C'est là un "miracle" encore, et qui implique d e u x ê t r e s - un miracle plus rare que celui de la simplicité, lequel en implique un seul. Comme pour tout miracle, rien ne sert de le poursuivre : plus on veut le provoquer, plus il se dérobe ! Et cela n'a pas à être mon souci, que ce miracle-là se produise ou non, ou tout autre miracle qui vienne illuminer mon chemin, tel le sourire d'une fleur imprévue aux hasards d'une longue ascension.

Ma responsabilité n'est pas dans l'éclosion de miracles, chose qui m'échappe entièrement. Elle est dans ce qui ne tient qu'à moi : d'être réellement présent et v r a i, dans ce que je fais - aussi bien quand je m'exprime par un texte ou de vive voix, que lorsque je lis ou que j'écoute. A moi alors, quand je m'exprime, à veiller à être à l'écoute aussi d'un "sens" en moi, cherchant forme par le langage. C'est ce "sens", dès lors, qui assemble un à un les mots qui doivent l'exprimer.

"Abstraits" ou pas, ce sont ceux-là les bons !

24. La langue - mère - ou le chemin du retour

(30 mars et 5/6 avril) Hier j'ai examiné le "piège des mots" - un piège, comme bien souvent, où ne tombe que celui qui veut bien y tomber. Comme tout outil, le langage a une fonction, une raison d'être : c'est celle d'exprimer un s e n s. C'est la raison d'être aussi de l' "abstraction", ce fil du tranchant d'un instrument de grande précision. Cela vu, on peut utiliser un rasoir pour gesticuler avec - au risque de rester hirsute, et de s'égratigner par dessus le marché. Rien de plus naturel !

C'est là sans doute l'aspect le plus commun du "revers de la médaille abstraction". C'en est aussi le plus superficiel, le plus grossier. Ce n'est pas c e danger-là qui guette l'ouvrier au travail, u n avec l'outil qui le fait pénétrer dans la matière qu'il travaille amoureusement. Il y a un "revers" plus caché, dont il me reste à parler.

Plus nous nous élevons dans les"étages" du langage, plus aussi nous nous éloignons de ce qu'on pourrait appeler "l'expérience brute" : celle que nous apportent nos s e n s, et qui se manifeste pas nos é m o t i o n s. L'intensité du vécu de l'ouvrier à la tâche peut aisément lui faire oublier ce vécu-là. Il se rappelle si bien encore du monde des sens, lointain certes, mais auquel il croit pouvcir retourner quand il le jugera bon (et qu'il en trouve le loisir!). Ce souvenir d'ailleurs continue à alimenter son langage et sa perception même des choses de l'esprit, comme pour leur donner un poids et une rugosité, et peut-être aussi une r é s o n a n c e plus profonde, qui autrement leur feraient défaut. Et il y a bien aussi dans son travail certaines "émotions" - des émotions de haut vol, certes. Il y a la tension d'une expectative, ou d'un long suspense, se résolvant soudain par un dénouement libérateur. Il y a le plaisir quasiment sensuel du long modelage "sur pièces", le contact avec une matière d'abord revêche peut-être, et qui peu à peu s'assouplit et se révèle à la main qui la travaille. Il y a l'exultation de la découverte, et la joie sereine de scruter et de contempler ce qui peu à peu se dégage de ses voiles de brume, laissant apparaître trait après trait les contours d'une forme parfaite.

Il y a tout cela, et pourtant...

Si je me sonde, et essaye de cerner en quelques mots "ce qui manque", je dirais : il y a l'intensité, il y a l'étendue, mais il manque une p r o f o n d e u r. Dans l'intensité et dans les vastes étendues, il y a joie, il y a contemplation. Mais la note grave de la d o u l e u r est absente.

C'est en elle, sûrement, que se trouve la dimension manquante, la profondeur absente. Car tout ce qui touche profond nous touche comme une bienfaisante

douleur et fait couler nos larmes, à la fois larmes de joie et larmes de peine. Ces eaux-là qui arrosent et lavent l'être, elles sont absentes de ce "monde du langage", le "monde de l'esprit". Alors même que ce délicat langage nous parlerait de Dieu, de l'âme et de nous-même, il nous maintient pourtant éloignés de ces eaux, éloignés de nous-même. Nous cantonnant dans ce monde des hauteurs, comme dans une patrie d'élection plus belle que la contrée de larmes et de poussière d'où nous venons, nous éludons ces cordes secrètes et douloureuses - ces cordes redoutées qui nous parlent de nous-même, pour peu que nous les laissions parler. Et le temps que n o u s pesons nos mots et parlons, e l l e s se taisent...

En parlant ces derniers jours du "langage", comme véhicule et matériau pour l'abstraction, je pensais uniquement à ce qu'on pourrait appeler le "langage des mots", comme s'il n'en existait aucun autre. Il s'agit d'un langage formé à l'aide de "signes" ou "signaux", promus " m o t s " (en tant que véhicules d'un "sens", d'une "signification"). Ces "signes" ou "signaux" peuvent être sonores (comme dans le langage parlé sans support de l'écriture), ou graphique (de sorte à laisser une trace matérielle durable). Par eux-mêmes, ils n'ont nullement fonction d' "image", si stylisée soit-elle, de la réalité qu'ils sont censés désigner. Dans les mots

mère, mer, montagne,

ni le s o n du mot parlé n'est censé évoquer des sons liés à une mère, à la mer, ou à la montagne, ni le graphisme du mot écrit n'est censé évoquer les traits ou le contour de la chose désignée. On peut dire que la correspondance entre ces signes, et leur "signification", est fixée par une "convention", propre à la langue utilisée. Un ensemble significatif de telles attributions conventionnelles " sens ⟶ signe" est ce qu'on peut appeler une "langue" (*). Un même "langage" peut donc être réalisé en principe (à des variantes près) par beaucoup de "langues" différentes, et même par une infinité. (Il est vrai qu'en pratique, les dictionnaires" pour passer l'une à l'autre sont toujours approximatifs (**).)

Ainsi, tout comme dans une langue déterminée, une même p e n s é e peut être

---

(*) Bien sûr, je simplifie ici à l'extrême. Il y a les règles de syntaxe pour assembler les mots, et toutes les subtilités de la "grammaire", à quoi je n'ai jamais trop "accroché"...

(**) On touche donc ici, par un autre biais, au fameux "problème de la communication" ! Mais à vrai dire, ce n'est jamais côté "dictionnaire" que le bât blesse vraiment !

exprimée en mots sous beaucoup de formes différentes, de même un même c o n - c e p t d'un langage (*) peut se traduire en une infinité de "mots" différents, suivant la langue utilisée pour incarner le langage.

Il est un autre "langage" encore qu'un tel langage de "concepts" ou de "mots" - un langage de nature entièrement différente. Il s'incarne dans une langue unique ; une langue plus ou moins "universelle", semblerait-il, laquelle serait "pour l'essentiel" "la même", d'une personne à une autre (qu'on soit français, chinois ou hottentot), et d'une époque à une autre, depuis la nuit des âges. Elle joue le rôle d'une sorte de "langue archétype", qu'on pourrait appeler " l a l a n g u e d e s i m a g e s " (**). C'est la langue avant tout du rêve, ou de l' "imagination", quand celle-ci se déploye sans aucun contrôle provenant du conscient .

Dans une langue-mots, il y a un seul mot associé à l'idée de "mère" disons, ou de "mer", ou de "montagne" ; ou, tout au plus, un petit nombre de mots, correspondant à des nuances différentes : maman pour "mère", océan pour "mer", mont pour "montagne"... Dans la langue-images, il y a un éventail i n f i n i d'images différentes, pouvant évoquer la chose "pensée" d'une infinité de manières différentes, avec un "contenu" sensoriel, émotionnel, ou "en compréhension", pouvant lui aussi varier à l'infini. L'image d'un "éventail", suggérant une "totalité" (fut-elle infinie) qui serait délimitée d'avance, est d'ailleurs impropre. Il ne s'agit nullement de "choisir" dans une "collection" d'images déjà données, tels les mots d'une langue-mots qui se trouverait être d'une richesse prodigieuse en synonymes, pour exprimer une multitude de "nuances" différentes. Il n'est pas question ici de choisir, mais bien de c r é e r de toutes pièces, à chaque instant, l'image et son mouvement. Si la pensé à exprimer implique (disons) "la mère", l'idée "la mère" peut être exprimée aussi bien par la mère en chair et en os de celui qui "parle", et dans n'importe quelle posture ou accoutrement, du plus quotidien au plus fantastique ; comme ça peut être une femme dont

---

(*) Je prends donc ici "langage" dans un sens assez particulier, comme quelque chose qui préexisterait à des langues différentes qui l'incarnent, comme une sorte de "matrice structurelle" formée de concepts et de relations entre concepts, indépendamment des signaux-mots qui matérialiseraient ces concepts. Ainsi, un tel "langage" serait comme une "âme" commune aux "langues" qui l'incarnent, tout comme une pensée est l'âme commune aux innombrables façons de l'exprimer dans une langue déterminée, voire même, dans une multiplicité de langues différentes.

(**) J'ai repris ce terme "langue des images", assez courant semblerait-il dans le jargon psychothérapique, d'après l'expression allemande "Sprache der Bilder", pêchée dans un livre fort intéressant (sur les techniques de thérapie par "l'imagination", ou par "l'image") dont j'ai pris connaissance dernièrement. (Henry G. Tietze, Imagination und Symboldeutung, Ariston Verlag, Genf.)

il n'a aucun souvenir de l'avoir jamais vue et qui pourtant, il ne saurait dire lui-même pourquoi, évoque pour lui "l a mère" ou "s a mère" ; comme ça peut-être aussi l'image d'une mer sous l'un quelconque de ses innombrable visages, ou celle d'une "mer" encore de nuages aux incertains contours, ou les obscures profondeurs d'un souterrain...

Si donc j'ai parlé tantôt d'une langue "universelle", d'une "langue archétype" nous venant de la nuit des âges, il faut ajouter que c'est en même temps aussi la langue l a p l u s i n t i m e m e n t p e r s o n n e l l e. Chaque "signe"-image, remontant des couches profondes de notre être, est messager de celui que nous sommes : comment nous appréhendons (à notre insu, souvent) le monde qui nous entoure, et comment se jouent en notre être les conflits immémoriaux, autour desquels se noue la condition humaine.

C'est une langue par s y m b o l e s , tout comme le langage des mots. Mais les symboles ne représentent pas, à proprement parler, des "concepts", mais plutôt des " e x p é r i e n c e s ", ou des "situations" qui peuvent fort bien échapper à tout souvenir personnel d'une expérience consciemment vécue (*). Et surtout : le s e n s attaché à une image-symbole n'a rien de "conventionnel", et son appréhension (ou l' "interprétation" de l'image) n'a rien d'automatique. Nul "dictionnaire" ici ne peut se substituer à la qualité d'attention et de présence de celui "à l'écoute" ! (Pas plus qu'un dictionnaire ne pourrait nous donner la clef d'une compréhension d'une seule parmi l'infinité de situations vécues qui forment la trame de notre vie.) Et ces "images-symboles" de la langue des images

---

(*) Les plus importantes parmi les expériences ou situations auxquelles se trouve confronté une personne, peuvent être vues comme une manifestation, sous un de ses innombrables visages particuliers, d'une e x p é r i e n c e ou s i t u a t i o n - t y p e, dont l'apparition dans une vie à tel moment ou tel autre paraît inhérente depuis toujours à la condition humaine, indépendamment du contexte particulier (historique, culturel, etc) dans lequel se déroule l'existence d'une personne. Selon la conception de C.G. Jung, ce sont de telles expériences et situations "archétypes", emmagasinées dans ce qu'il appelle "l'inconscient collectif" de notre espèce, qui se trouveraient traduites chacune par un type spécifique d' "images". Ce sont ces "types d'image" qui formeraient cette "langue archétype" ou "langue universelle", à laquelle j'ai fait allusion.

Je n'ai pas de doute sur la réalité de ce qu'on pourrait appeler une "symbolique" universelle, qu'on pourrait aussi appeler "langue", pourvu qu'on prenne garde de tomber dans les pièges d'une telle désignation. Le Rêveur que j'ai vu à l'oeuvre dans mes rêves "connaît" visiblement une "symbolique" ou "langue", où chaque "mot" (ou "type d'images" ou "archétype", correspondant à quelque "expérience" ou "situation" archétype) se présente avec un caractère de "flou" extrême, laissant marge à une liberté de réalisation illimitée. Mais il est bien clair aussi qu'il y recourt ou s'en inspire quand il veut et comme il veut, sans jamais se sentir obligé de faire la révérence à l'Archétype. La quasi-totalité de ses créations me semblent puiser entièrement dans des matériaux que j'appellerais "personnels".

sont bien des "images", au sens le plus complet qu'on puisse imaginer : des i m a g e s v i v a n t e s, et mieux encore, des i m a g e s v é c u e s. Vécues, de plus, avec une acuité de perception et de présence qui fait presque toujours défaut dans notre "vécu" quotidien.

Par sa "texture sensorielle", l'image peut consister en des sons, ou des odeurs, ou des goûts, ou en des sensations tactiles de toute nature et perçues en n'importe quelle partie du corps, tout comme en des perceptions visuelles. Dans la plupart des rêves, plusieurs de nos sens sont mis à contribution en même temps. Mais cette "texture de fond" que fournit la sensation n'épuise et ne "dit" pas plus l' "image", qu'un rythme ne dit une mélodie, ou que le contour d'une fleur ne dit le jeu délicat de la couleur et son mouvement dans la brise, ni ce parfum qui n'est qu'à elle, ni l'ivresse de l'abeille qui vient la butiner. L'émotion dont une image est chargée, et aussi le nuage plus ou moins net ou plus ou moins diffus des associations qui l'entourent, font partie du sens de l'image et de son message, aussi intimement que le parfum fait partie d'une fleur.

La langue-images reste ainsi, à tout moment, en contact immédiat avec la perception des s e n s (*), avec le c o r p s (**) ; et aussi avec l ' é m o t i o n, fille du corps et des sens, fidèle messagère de ce qui est perçu. P e r c e p t i o n, é m o t i o n, et e x p r e s s i o n d ' u n s e n s (ou d'une " p e n s é e ") sont ici une seule et même chose.

Je sens que je me suis laissé piéger par le mot "langue des images" (repris tel quel sans y regarder à deux fois...), en parlant de "l'image" comme si c'était là une entité séparée, qui serait un "élément" (plus ou moins interchangeable) pour l'expression d'un "sens" ou d'une "pensée" - comme le "mot" est pierre de construction d'un "discours". Pourtant, il n'y a ici pas plus de "mots" s'articulant en "phrases", ni même d' "images" séparées s'assemblant pour former un "sens",

---

(*) C'est une chose très remarquable que le mot "sens" désigne aussi bien nos facultés de perception sensorielle en général, et la notion philosophique de "sens" (d'un texte, d'une expérience, d'une situation, d'un mode d'existence ou de l'existence en général, etc). La même chose a lieu en allemand, avec le mot "Sinn". Je ne doute pas que ce soit là l'indication d'un lien profond (que je suis le premier à avoir tendance à oublier...) entre les deux "sens" (encore !) du mot "sens".

(**) Il m'est arrivé pourtant de faire des rêves consistant en une pensée, ou une émotion, ou une pensée-émotion, sans support sensoriel d'aucune sorte, ni le support d'aucun mot. Cela rappelle à mon bon souvenir (contrairement à ce que j'ai l'air de suggérer ici et là) que la pensée a une existence, même indépendamment d'un langage qui l'exprime. C'est un certain type de pensée seulement (et notamment la pensée scientifique) qui semble s'évanouir, quand on la prive du support matériel du langage.

qu'il n'y en a dans le vol de la mouette, dans l'écoulement incessant du fleuve ou du ruisseau, dans la danse de la libellule. A chaque instant, le "récit" e s t ce vol, cet écoulement, cette danse - il est v i e , vécue au fil des instants par celui qui, en vivant vol, écoulement ou danse et sans même le savoir ni le "vouloir", "fait le récit" (*). Rarement m'est-il arrivé que le "récit" ou la "pensée" dits par un rêve tienne en une image plus ou moins statique, ou dans une simple succession de telles images. Plutôt, récit et sens sont m i s e n s c è n e, dans une sorte de "psychodrame", dans une vivante p a r a b o l e, plus ou moins transparente suivant la qualité de l' "écoute".

Que ce soit par les petites choses ou par les grandes, ce récit-parabole nous parle avant tout de nous-même : des forces ignorées qui reposent ou oeuvrent en nous et de leur travail souterrain ; des conflits, tensions, mascarades, événements de toutes sortes qui se jouent dans notre être et qui, à notre insu, font la trame et la substance véritable de notre vie ; de ce qui e s t (que nous évitons de voir...), de ce qui f û t (que nous avons depuis longtemps oublié...), et d'un " p o s s i b l e " insoupçonné qui nous attend (et qu'il ne tient qu'à nous de réaliser...).

J'ai repris tantôt l'expression "psychodrame", terme assez à la mode je crois, et qui ne manque pas de force. Et il est vrai que scénario et mise en scène de beaucoup de rêves ne ménagent pas les sombres couleurs, aux tonalités de "drame" antique repris dans la trame de notre vie à nous, quand elles ne virent à l'angoisse pure du cauchemar. Nous, acteurs du drame, y "marchons" à fond, certes ; quitte, au réveil, à se sentir tout idiot et à se dépêcher de penser à autre chose ! Ce n'est pas nous, ça c'est sûr, qui "parlons" cette langue étrange, la "langue-images" ou " l a n g u e - p a r a b o l e ", la "l a n g u e - v i e ". Il y a un Metteur en Scène, un plus grand que nous, qui la manie comme une langue maternelle dont nous-même et la substance même de notre vie formerions la chair des mots. Il monte pêle-mêle drames, farces, idylles ou élégies - mais même là où le drame bat son plein, je vois pourtant que le Narrateur invisible garde un sourire en coin. Il sait que la souffrance et la mort sont des choses toutes simples, qui n'ont rien de "dramatique". Le "drame", c'est les vagues que nous aimons faire autour de ces choses, histoire de nous les rendre compliquées...

(*) Ce terme "fait le récit" peut prêter à confusion. Celui qui "vit" le rêve, "le rêvant", n'est p a s celui qui " f a i t ", qui crée le rêve, que j'appelle le Rêveur. Il est le verbe vivant dans la main du Rêveur, et il ne connaît pas plus le sens du "récit" qu'il trace ni ne songe à un sens, que l'homme de plein jour lancé dans la mêlée, ne songe au récit qu'est sa vie, et au sens de ce récit...

C'est de sentir ce "sourire en coin" du Narrateur, qui fait que finalement, je n'arrive pas à me sentir à l'aise avec ce nom "psychodrame". Il a beau avoir de la gueule - je préfère le nom serein de "parabole". Une parabole "mise en scène", c'est une chose entendu, avec un "scénario" plus ou moins simple ou plus ou moins imbriqué. Mise en scène souvent cocasse, toujours imprévue et toujours incisive (sans nul souci, faut il croire, si elle sera comprise...). Elle n'est limitée par aucune convention, de style ou de bienséance (*), ni par aucune limitation technique pour les montages à grand spectacle - des montages à faire pâlir les réalisations les plus fantastiques du magicien-cinéaste le plus inspiré ! Si tel "magicien" de l'image et du son parfois nous enchante ou nous touche, c'est pour avoir su écouter en lui-même, sûrement, ce maître-Magicien aux moyens prodigieux, en oeuvre en chacun de nous, et que si souvent nous dédaignons d'écouter. Il est vrai que ses spectacles sont gratuits, et qu'il ne fait pas de publicité.

Ce qui sans doute déconcerte le plus dans la langue-paraboles, la langue-images, c'est la l i b e r t é. On sent que c'est là son âme et son essence. Elle a de quoi effrayer plus d'un : une liberté créatrice infinie. Aucune règle à quoi se raccrocher, ni pour la "parler" (mais la question ne se pose guère - c'est un Autre en nous qui la parle...), ni pour l'entendre et la saisir - au vol ! Aucun pas ne semble prescrire le suivant, ni être prescrit par celui qui l'a précédé - aucun rêve ne laisse présager le suivant - et à chaque fois pourtant nous percevons, obscurément, un o r d r e invisible, un p r o p o s , un s e n s d'une parabole où nous sommes acteur docile et pataud sans même songer à un "sens" que nous serions en train de jouer...

C'est une langue, assurément, qui dépasse les moyens du "patron", spectateur malgré lui et toujours mal à l'aise de ces jeux "à la volée" qui lui passent par dessus la tête - des jeux totalement idiots, pour tout dire ; si fous même, heureusement, qu'il n'y a pas même lieu de s'arrêter à ce qui choque, inquiète et émeut - simples divagations d'un rêveur ivrogne et fou, lequel s'éveille (hélas !) à chaque fois que le patron s'assoupit ou s'endort.

Non, ce n'est pas la langue du "patron", cette langue inapte à formuler règles ni maximes ni conseils, ni le moindre lieu-commun et autres non-sens réconfortants - si ce n'est justement pour faire éclater un sens qu'on préfère ignorer !

(*) Il y a pourtant des desiderata "tactiques", lesquelles peuvent faire figure de contraintes, quand il s'agit de déjouer la vigilance du Censeur. Mais j'ai l'impression que pour le Rêveur, cette difficulté fait plutôt partie du charme et du sel de son jeu...

Ce n'est pas la langue des mains pataudes et de l'esprit empoté, elle n'est pas pour le "veilleur" à jamais endormi, ni pour le "savant" accroché au savoir et effrayé de connaître.

C'est la langue du dormeur Eveillé, l'Intrépide, le Bienveillant - celui qui tient dans ses mains légères nos pensées les plus secrètes, nos désirs les plus fugitifs comme les plus tenaces et les plus insensés. Il connaît nos peurs et nos détresses, celles qui nous poursuivent jour après jour, comme celles aussi depuis longtemps oubliées, sombrées dans ces coffres sans fond dont lui seul a la clef. Et de tous ces fils que forment nos espérances et nos détresses, nos élans et nos peurs, nos désirs, nos pensées, et nos faiblesses récusées et notre force ignorée - de tout cela il tisse au fil des instants le tissu chatoyant d'une langue qu'il est seul à connaître et à manier, une langue qui d'instant en instant se forme et se transforme sous ses mains de magicien. Invisible, insaisissable, enfant espiègle et vieux sage énigmatique - c'est l u i, le Maître du verbe vivant, de la langue-vie, la l a n g u e - m è r e. Celle où les mots innombrables des innombrables langues-mots viennent depuis la nuit des âges puiser leur vie, leur vigueur et leur sens.

C'est une chose étrange que la langue-mère, la langue commune à tous les êtres humains (voire même, à tous les êtres...), qu'elle soit à tel point inapte, pourrait-il sembler, comme mode de c o m m u n i c a t i o n d ' u n s e n s, d'un être à un autre. Ce n'est pas, il est vrai, la langue du patron, et si elle est moyen de communication, ce n'est sûrement pas d'un patron à un autre.

Nous pouvons, bien sûr, la "traduire" dans le langage des mots. C'est bien ce que je ne manque pas de faire avec un soin infini, chaque fois (ou presque...) qu'un rêve m'interpelle avec une force exceptionnelle. Une telle "traduction" est un moyen d'écoute, tel un stéthoscope pour des oreilles un tantinet sourdes ! C'est bien utile et même indispensable, vu le cas. Mais il est sûr aussi que la langue-images n'est pas faite pour être traduite en mots, pas plus que la langue-mots n'est faite pour le stéthoscope. Et toute traduction est aussi différente de la parabole originelle, qu'une description d'un feu, d'une eau ou d'une scène vécue, sont différents de la chose décrite.

Si j'essaye d'évoquer quelque moyen de communication directe par la langue-images, ou par quelque autre "langue" qui s'en rapproche tant soit peu, je ne vois guère (faute d'imagination sans doute) que la peinture ou la sculpture, et surtout la d a n s e - la langue-mouvement par excellence, la langue du c o r p s.

Il est vrai que le corps a mille autres façons encore de s'exprimer, de "parler" - par un langage plus éloquent parfois que le langage des mots ou même la danse. Il y a le jeu d'amour, certes, ce Jeu des jeux, le jeu que joue la Terre avec ses amants innombrables, avec le soleil, avec le ciel, avec la pluie, et avec chacune de ses créatures... Et il y a la langue des yeux aussi, comme il y a celle des mains (sans compter celle des pieds, me souffle un petit diable blagueur...).

Décidément la liste déjà s'étoffe ! Et je pensais aussi, et surtout, au langage (que la Science baptise de "psychosomatique") par lequel le corps exprime et par là, peut-être, "compense" à sa façon, la violence subie par lui, ou par les couches profondes de la psyché qui s'enracinent en lui, aux mains de forces inquiètes et impitoyables, battant souvent pavillon "Esprit". Et peut-être est-il vrai qu'il n'y a de "sens" bel et bien exprimé, par qui que ce soit et dans quelque langue que ce soit, qui ne soit aussi bel et bien "entendu"...

Peut-être que je suis en train là de digresser - car qui me dit que toutes ces "langues" que je viens d'évoquer à l'instant, font bien partie de cette "langue-paraboles", la langue-mère, qui les engloberait toutes. Je soupçonne pourtant qu'il en est bien ainsi... Mais je reviens à la forme familière, la "p a r a b o l e" - où la présence d'un s e n s, exprimé par un génial Metteur-en-scène-Prestidigitateur, saute aux yeux (alors même qu'on s'efforcerait à tout prix de l'ignorer). Si pendant longtemps j'ai été réticent d'y reconnaître une véritable l a n g u e (et je sens que cette réticence, maintenant encore, n'est pas entièrement résorbée...), c'est sans doute, justement, parce qu'elle semble si peu apte à ce qui paraît la raison d'être même de toute la langue et de tout langage : la communication avec autrui.

Et pourtant, je sais bien qu'il est plus important encore de savoir "communiquer" avec s o i - m ê m e.

Quand l'initiative pour "parler avec moi-même" vient de "moi", à l'état de veille, l'idée ne me viendrait (jusqu'à tout récemment encore, du moins) de faire appel à autre chose qu'à la langue-mots, celle donc que "je" connais et manie à l'aise (que ce soit en allemand, ou en français). Mais je sais bien aussi que quand l'initiative vient non de moi, mais de "l'Autre", ce n'est jamais dans cette langue-là qu'Il me parle. C'est toujours dans la langue-paraboles, la "langue des images" - et quand je prends la peine d'écouter, souvent je sue sang et eau pour la "traduire" dans "la mienne" tant bien que mal. Je ne sais si un jour ce ne sera plus la peine...

Il semblerait que la "raison d'être" de la langue-parabole soit d'être le moyen entre tous pour n o u s p a r l e r à n o u s - m ê m e et s u r n o u s - m ê m e. C'est la langue que choisit notre "inconscient", pour "parler au conscient". La langue par laquelle s'expriment et se font connaître les couches créatrices profondes - celles qui " s a v e n t " et qui " p e u - v e n t " ; domicile et demeure de l ' A u t r e - du J o u e u r, du R ê v e u r, du M e t t e u r - e n - s c è n e ou P r e s t i d i g i t a - t e u r ou quelque autre nom qu'on lui donne ; l' O e i l qui voit et l' O r e i l l e qui entend et la M a i n qui tient les clefs de tous les coffres et tous les souterrains, et la torche aussi pour voir le fond de tous et de chacun...

C'est même étrange que l'Autre jamais ne se lasse de "nous" parler, alors que jamais nous ne l'écoutons, autant dire. Souvent pourtant je sens à quel point Il se régale à ses propres jeux - non certes à les contempler, mais à les inventer et à les monter de toutes pièces avec cette verve qui n'est qu'à lui, et sans nul souci, faut-il croire, s'il y aura un spectateur-auditeur. Il est la V o i x de ce qui e s t en nous et qui semble sans voix ; sa raison d'être (semblerait-il) n'est pas d'être e n t e n d u, mais d ' ê t r e. Il est le C r é a t e u r, celui qui crée sans témoins, avant qu'aucune créature encore n'entre en dialogue avec lui ou se réjouisse avec lui de ses oeuvres.

On dit que la langue des images est la langue de l'enfant. La "langue" par laquelle il appréhende le monde qui l'entoure. J'ai oublié mon enfance, mais quelque chose pourtant me dit que c'est vrai, que c'est bien là aussi la langue de ma propre enfance. Je ne sais si je la retrouverai un jour. Quelqu'un en moi pourtant la parle, cette langue ; comme je la parlais, spontanément et sans effort - avant que je l'enterre, un jour, et l'oublie. Quelqu'un en moi la parle, mais c'est rare que je prenne le loisir d'écouter.

Je ne suis pas le seul, à l'écouter rarement, voire, jamais. Nous avons si bien appris à ne pas l'écouter, et nous sommes si bien embarqués sur le bateau "Pensée" à majuscules, alias "Abstraction", à la coque étanche de m o t s finement assemblés et rivés ! Alors même que nous voudrions trouver le chemin d'un retour vers la langue oubliée de notre enfance, vers la source des rires et des pleurs, et vers les détresses oubliées, peut-être, que jamais, jamais des mots ne pourront dire - ce chemin semble perdu à jamais...

25. Les Portes sur l'Univers

A) P o r t e s e t t r o u s d e s e r r u r e (répertoire)

(9 et 10 avril) Nous y voilà enfin, au répertoire de "couples cosmiques" yin-yang (ou "trous de serrure sur l'Univers") promis depuis le début, rangés par "groupes" d'affinités (alias "Portes sur l'Univers"). Une vingt-neuvième "Porte" vient de se rajouter in-extremis cette nuit même, en essayant d'étoffer le malheureux groupe "droite - gauche", réduit à ce seul et unique couple-là. Or "droite" s'associe à "droit", donc à "justice", ce qui s'associe aussitôt au couple yin-yang

justice - charité

("charité" au sens originel chrétien, "Barmherzigkeit" en allemand). Là dessus se sont embranchées d'autres associations, donnant lieu à huit couples, s'assemblant en une fleur à quatre pétales, dont le nom en yin serait "charité" ou "grâce", et le nom en yang "justice" ou "rétribution" ("Vergeltung" - avec la connotation de "karma"). J'ai finalement trouvé un neuvième couple cosmique encore, qui me semble le mieux évoquer la double nature yin-yang de ce groupe (ou Porte-fleur) nouveau venu. C'est le couple

responsabilité (ou karma) - grâce .

Du coup la Porte "droite-gauche" (alias Largeur) reste avec son seul et unique trou de serrure, comme devant ! En revanche, le nouveau "sommet" apparu remplume le côté gauche du fameux diagramme-arbre de Noël (formé avec nos groupes ou Portes), de façon à renforcer son allure de symétrie. En effet, le nouveau groupe, qui n'est lié que de façon assez superficielle au groupe "droite-gauche" (lequel fait partie du paquet "les quatre directions", suspendu du côté droit de l'arbre), est lié par contre de façon évidente et profonde aux deux groupes "effet - cause" (alias Causalité, alias Finalité) et "ordre - chaos" (alias "loi - liberté"). Les sommets correspondants forment les extrémités d'une des arêtes de l'icosaèdre "Pensée" suspendu du côté gauche de l'arbre. Ainsi, le nouveau groupe R e s p o n s a b i l i t é se trouve "suspendu" à cette arête de l'icosaèdre, en même temps qu'il forme l'extrémité d'une nouvelle branche de l'arbre de Noël, partant du groupe "fermeté - douceur" (alias Fermeté) sur le tronc. Mais ce qui m'a surtout réjoui, c'est que, quand on forme un "diagramme réduit" comme expliqué plus loin (*), avec des "sur-groupes" de couples, obtenus en regroupant par paquets convenables les groupes représentés par les sommets du diagramme-arbre de

---

(*) Voir ci-dessous la sous-section C), "La Fenêtre".

Noël, on trouve maintenant un diagramme, à neuf sommets au lieu de huit, beaucoup plus joli. Sa forme même nous dit quel doit être son nom : c'est "la Fenêtre" (sur l'Univers, est-il besoin de le préciser !).

J'ai attribué au groupe nouveau venu le numéro V'. La raison pour laquelle je n'ai pas numéroté simplement les sommets du diagramme de 1 à 29, mais ai choisi des chiffres romains, avec au besoin des exposants ' (pour les sommets à la gauche de l'arbre) et " (pour ceux qui sont sur la droite), plus éventuellement des indices (comme pour les six sommets IV'_1 à IV'_6 formant l' "icosaèdre Pensée"), sera assez claire, je pense, en examinant leur disposition sur le diagramme-arbre de Noël.

Comme il est dit tout au début ("Le roc et les sables", section n° 1), j'avais nommé d'abord chacun des groupes par un de ses couples, qui m'a semblé particulièrement représentatif ; parfois aussi par un deuxième couple, faisant "surnom". Ces couples (servant à nommer le groupe dont ils font partie) figurent dans mon répertoire par des italiques. Quand dans un groupe figure un couple d'archétypes, comme dans "le père - la mère" ou "l'enfant - la mère" etc, je l'ai fait figurer dans le nom ou le surnom, à l'exception du couple "homme - femme" dans le groupe I, où figure déjà le couple d'archétypes "le père - la mère". Enfin, au cours de la réflexion, j'ai fini par attribuer aussi à chacun des groupes un nom plus lapidaire, que j'ai fait figurer devant chaque groupe.

Voici tout d'abord la liste de ces vingt-neuf groupes ou "Portes", indépendamment de leur arrangement diagrammatique.

I Conception
II Action
III Mouvement
IV Lumière
V Connaissance
VI Foi
VII Autorité
VIII Elan (ou Don)
IX Densité (ou Poids)
X Fermeté
XI Force

III' Expression (ou Communication)

IV'_1 Totalité
IV'_2 Simplicité
IV'_3 Unité

IV'_4 Structure
IV'_5 Causalité (ou Causalité - Finalité)
IV'_6 Ordre

V' Responsabilité (ou Karma)

III" Chaleur

IV''_1 Emotion
IV''_2 Ethique
IV''_3 Grandeur
IV''_4 Evolution

V''_1 Hauteur (ou le haut - le bas)
V''_2 Epaisseur (ou avant - arrière)
V''_3 Largeur (ou droite - gauche)
V''_4 Durée (ou avenir - passé)
V''_5 Continu (ou espace - temps)

On notera que mis à part les neuf derniers groupes (chiffres en IV" et V" avec indices), les noms des autres vingt groupes sont pris parmi ceux des qualités en présence, soit yin soit yang, dans les couples formant le groupe envisagé. Seize de ces noms sont à tonalité yang, et quatre seulement sont à tonalité yin, savoir Conception, Totalité, Unité, Causalité, (ces trois derniers formant le triangle nommé "désir" de l'icosaèdre "Pensée").

Et voici donc le répertoire promis.

I C o n c e p t i o n

L e p è r e - l a m è r e
paternité - maternité
le parternel - le maternel

le masculin - le féminin
le mâle - le femelle
l ' h o m m e - l a f e m m e

e n g e n d r e r - c o n c e v o i r
le phallique - le vaginal
exécution - conception

ce qui glisse - ce qui retient
le lisse - le rugueux

le saillant - le rentrant
le convexe - le concave

II A c t i o n

A c t i o n - i n a c t i o n
actif - passif
sujet - objet
affirmation - réserve

veille - sommeil
veiller - dormir
vie - mort
le vivant - le mort

(esprit - matière) (**)

dynamique - équilibre
élan - assise (ou enracinement) (V''_4) (*)
ardeur - persévérance
fougue - patience
passion - sérénité
tenacité - détachement
poursuite - renoncement

expliquer - comprendre (III', IV'_2)
savoir - connaître (IV'_2)
le savoir - la connaissance (IV'_2)

Production - consommation
excrétion - absorption

L'actuel - le latent (III,IV'_1)
énergie - puissance (III)

III M o u v e m e n t

M o u v e m e n t - r.e p o s
le mobile - l'immobile
le rapide - le lent
vélocité -inertie
énergie - matière

l'actuel - le latent (II, IV'_1)
énergie - puissance (II)

(*) Je rappelle qu'un chiffre romain entre parenthèses, placé après un couple, désigne le numéro d'un autre groupe où ce couple figure également.

(**) Je rappelle que les couples placés entre parenthèses sont ceux qui se sont rajoutés à mon répertoire au cours de la réflexion poursuivie depuis le 16 mars.

transformation - stabilité
l'instable - le stable
changement (ou mutation, renouvellement) - continuité
progression (ou innovation) - tradition (V''_4)

le changeant - l'immuable
l'éphémère - le permanent
ce qui passe - ce qui demeure
l'instant - l'éternité

IV L u m i è r e

L u m i è r e - o m b r e (ou tenèbres)
le clair - l'obscur
le lumineux - le terne

jour - nuit

été - hiver (III")
le sud - le nord (III")

V C o n n a i s s a n c e

C o n n a i s s a n c e - i g n o r a n c e
le connu - l'inconnu
le connaissable - l'inconnaissable
l'évident - le mystérieux
savoir - mystère
(savoir - obscurité)

le visible - l'invisible
l'apparent - le caché
le conscient - l'inconscient
surface - profondeur (IV'_4)
certitude - doute

réponse - question
répondre (ou affirmer) - questionner
apprendre - oublier (ou désapprendre) (IV''_4)

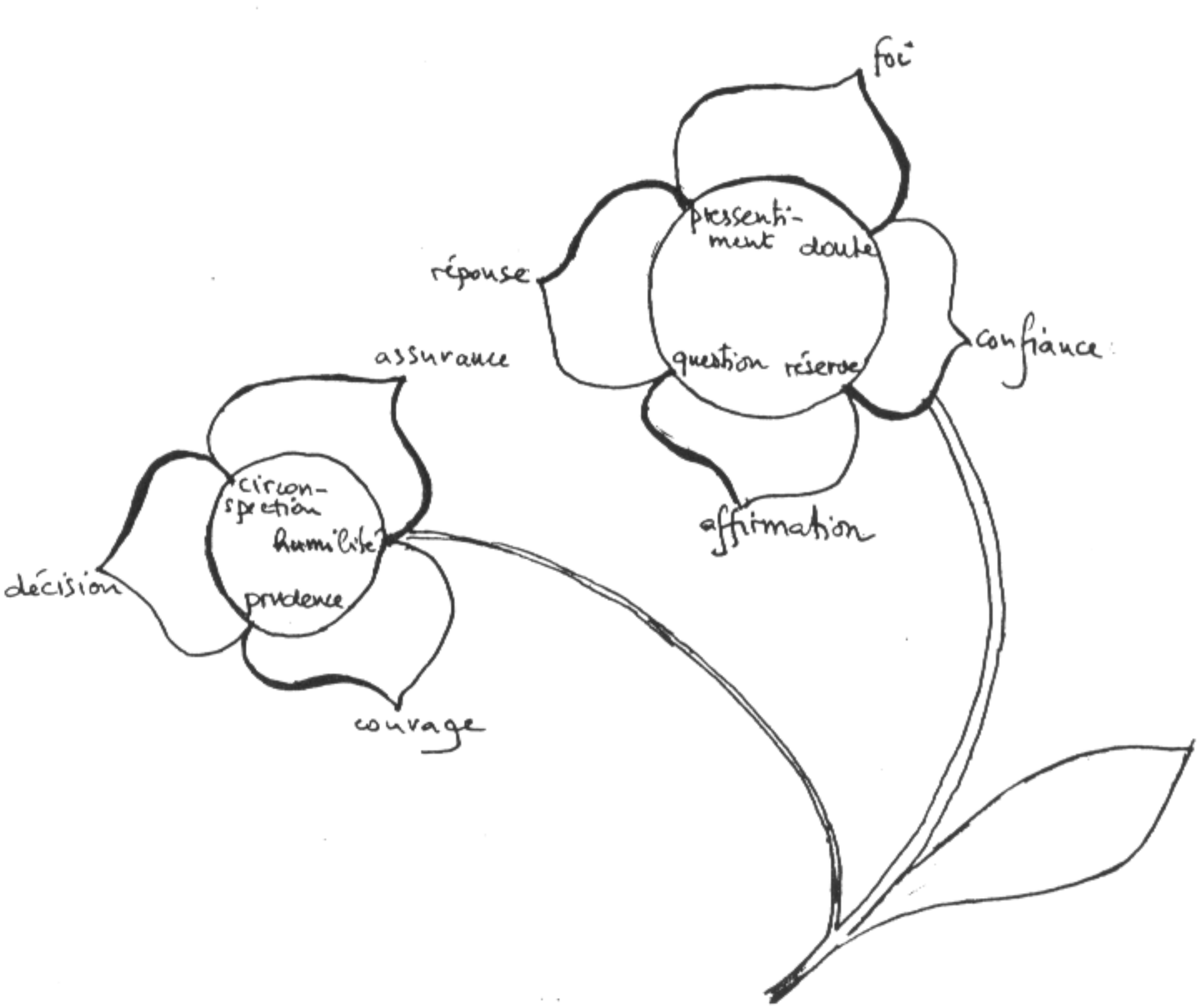
VI F o i

F o i - d o u t e (*)
confiance - réserve (*)
courage - prudence (*)
hardiesse - retenue
franchise - tact
assurance - humilité (*)
fierté - modestie
courage - humilité (*)
décidé - circonspect (*)

(*) Les couples suivis du signe (*) sont ici ceux qui se retrouvent dans l'une

des deux fleurs, à trois et à quatre pétales, regroupant l'une six et l'autre huit couples cosmiques qu'on peut ranger dans le même groupe "Foi" (et dont huit ne sont pas reproduites dans la liste-queue-leue-leuė).

Dans la fleur à trois pétales, j'ai fait figurer le couple "décision - circonspection" au lieu de "décidé - circonspect". Il est entendu que "décision" est pris ici au sens de "esprit de décision" ("Entschlossenheit" en allemand, "decisiveness" en anglais). "Circonspection" correspond au "Bedachtsamkeit" en allemand. Enfin, dans la fleur à quatre pétales, le terme yin "pressentiment" est un équivalent français très approximatif du mot allemand "Ahnung" ou "Erahnen", désignant une connaissance très diffuse, très floue, encore peu assurée souvent, que nous pouvons avoir d'une chose.



VII A u t o r i t é

A u t o r i t é - o b é i s s a n c e (ou soumission)
ce qui commande - ce qui obéit
m a î t r e - s e r v i t e u r
maîtrise - service
ce qui s'impose - ce qui se soumet
ce qui s'obstine - ce qui cède
ce qui s'affirme - ce qui confirme

esprit - corps

autonomie - dépendance
ce qui protège - ce qui est protégé

critique - louange (ou approbation) (X)
refus - acceptation (X)
intransigeance - compromis (X)

VIII E l a n (ou Don)

D o n n e r - r e c e v o i r
don (ou élan) - accueil

ce qui pénétre - ce qui est pénétré
le pénétrant - le réceptif
ce qui imprègne - ce qui est imprégné
ce qui s'infiltre - ce qui absorbe

(l e s o l e i l - l a t e r r e) (III")

l'âpre - le suave
le salé - le sucré

concentration - ouverture (ou disponibilité)
le fermé - l'ouvert
fermer - ouvrir

le plein - le vide ($IV"_1$)
emplir - vider ($IV"_1$)
plénitude - vacuité ($IV"_1$)
inspiration - expiration ($IV"_1$)

IX D e n s i t é (ou Poids)

L e l o u r d - l e l é g e r
le dense - le dilué (ou le léger, le délié)
densité (ou poids) - légèreté
le concentré - le diffus (ou le dilué)
concentration - dispersion (ou diffusion, dilution)
contraction - expansion
implosion - explosion

sobriété - exubérance (ou prodigalité)
économie - richesse
rigueur - générosité (ou largesse)
(concision - faconde)

droiture - rondeur
le droit - l'arrondi
sérieux - humour
sévérité - tendresse (X)

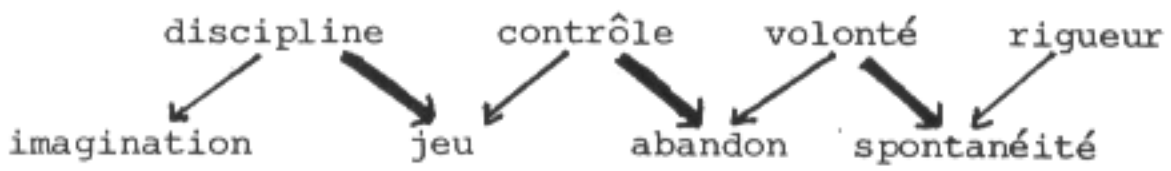
X F e r m e t é

F e r m e t é - d o u c e u r
le dur - le mou
raideur - souplesse
le tendu - le détendu
tension - détente

critique - louange (VII)
refus - acceptation (VII)
intransigeance - compromis (VII)
sévérité - tendresse (IX)

solidité - fluidité
le solide - le fluide

contrôle - abandon (*)
volonté (ou rigueur) - spontanéité (*)
discipline - jeu (ou fantaisie, imagination) (*)



XI F o r c e

L e f o r t - l e f a i b l e
effort - aisance
force - grâce
i n t e n s i t é - f i n e s s e
vigueur - délicatesse
le résistant - le vulnérable
robustesse - fragilité

(*) Les couples marqués d'un (*) se retrouvent dans le diagramme en zig-zag indiqué à la fin du groupe "Fermeté". Ce diagramme contient trois autres couples, ne figurant pas dans la liste qui précède.

III' E x p r e s s i o n (ou Communication)

P a r o l e - é c o u t e
son - silence
expression - perception
expression - impression (ou inspiration)

expliquer - comprendre (II, IV'$_4$)
(discours - sens)
(communication - communion)

IV'$_1$ T o t a l i t é

L a p a r t i e - l e t o u t
Le particulier - le général
le détail - l'ensemble
l'accident - l'essence

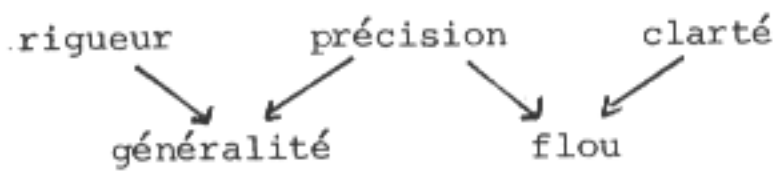
l'individu - l'espèce (ou la société)
la personne - le milieu

l e p r é c i s - l e v a g u e (ou le flou) (*)
(le clair - le flou) (*)
précision - généralité (*)
(rigueur - généralité) (*)

Le défini - l'indéfini
l'exprimé - l'inexprimé
l'achevé - l'inachevé
la forme - l'informe
expression - impression (III')

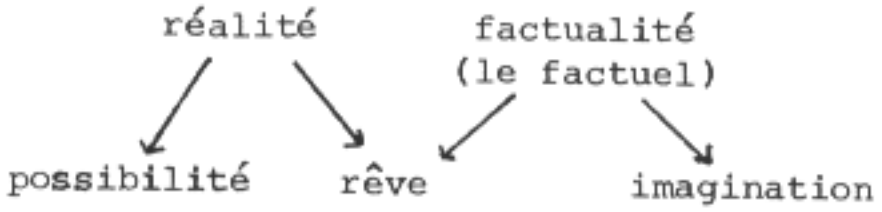
le fini - l'infini
le limité - l'illimité

L'actuel - le latent
réalité - rêve (**)
réaliser - rêver
(nécessité - possibilité) (**)
(le réel - le possible) (**)
(factualité - rêve) (**)
(factualité - imagination) (**)



(*) Les couples marqués d'un (*) sont ceux qui figurent dans le premier des deux diagrammes en zig-zag, placés à la fin du groupe Totalité.

(**) Les couples marqués d'un (**) sont ceux qui figurent dans le deuxième des deux diagrammes en zig-zag placé à la fin du groupe Totalité.
(NB Ces deux diagrammes sont extraits de la Fleur cosmique de la section 14.)



IV'_2 S i m p l i c i t é

L e s i m p l e - l e c o m p l e x e (IV'_6)
l'abstrait - le concret
pureté - fécondité (IV'_6)
objectivité - subjectivité

le lisse - le rugeux (I)

raison - sensibilité
réflexion - instinct
logique - intuition
le méthodique - l'inspiré
cohérence - vision
méditation - contemplation

(nécessité - désir)

IV'_3 U n i t é

M u l t i p l i c i t é - U n i t é
diversité - uniformité (IV'_6)
l'hétérogène - l'homogène (IV'_6)
différence - parenté (ou similitude)
le dissemblable - le semblable
ce qui sépare - ce qui unit
séparer - unifier
diviser - réunir
analyse - synthèse

le divisé - l'entier
conflit - concordé
division - unité
dissonance - harmonie

IV'_4 S t r u c t u r e

F o r m e - f o n d
lettre - esprit
surface - profondeur (V)
contenant - contenu
l'enveloppant (ou l'enveloppe) - l'enveloppé
s t r u c t u r e - s u b s t a n c e

rythme - mélodie

sensation - perception
expliquer - comprendre (II,III')
savoir - connaître (II)
le savoir - la connaissance

courtoisie - chaleur
respect - familiarité
le distant - le proche

IV'_5 C a u s a l i t é (ou Causalité-Finalité)

E f f e t - c a u s e
(finalité - causalité)
ce qui naît - ce qui enfante
ce qui nourrit - ce qui est nourri
l' e n f a n t - l a m è r e

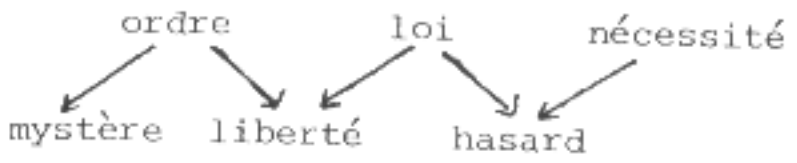
acte - motif
destinée - karma

IV'_6 O r d r e

O r d r e - c h a o s
(ordre - liberté) (*)
(ordre - mystère) (*)
loi - liberté (*)
(loi - hasard) (*)
nécessité - hasard (*)

l'hétérogène - l'homogène (IV'_3)
diversité - uniformité (IV'_3)

le simple - le complexe (IV'_2)
pureté - fécondité (IV'_2)



(*) Les couples marqués d'un (*) sont ceux qui figurent dans le diagramme en zig-zag (extrait de la Fleur cosmique) placé à la fin du groupe Ordre.

V' R e s p o n s a b i l i t é (ou Karma)

R e s p o n s a b i l i t é (ou karma) - g r â c e
justice - charité (*)
rétribution - pardon (*)
connaissance (**) - compréhension (*)
jugement - grâce (*)

(*) Les quatre couples marqués d'un (*) figurent parmi les huit couples de la fleur à quatre pétales placée à la fin du groupe Responsabilité. Les quatres autres couples figurant dans cette fleur font partie du même groupe, mais n'ont pas été repris dans la liste.

(**) Le terme "connaissance" est pris au sens du mot allemand "Erkenntnis", dont une traduction plus exacte serait sans doute "intellection". (Malheureusement ça fait très "jargon" philosophique, contrairement au mot allemand, qui fait partie du langage courant.) Il s'agit d'une "connaissance" claire et distincte (pas nécessairement "intellectuelle", pourtant), fortement présente, alors que le mot "connaissance" a une connotation plus diffuse, et une connotation de durée plutôt que d'une chose nettement localisée dans le temps.

Un "jugement" en pleine connaissance de cause présuppose une "connaissance"-intellection (Erkenntnis, Erkennen, Einsicht...), et non nécessairement une "compréhension" (Verstehen). Celle-ci apparaît comme le complément harmonique yin du "jugement", ou de "l'intellection", leur donnant la "profondeur" qui autrement leur ferait défaut.

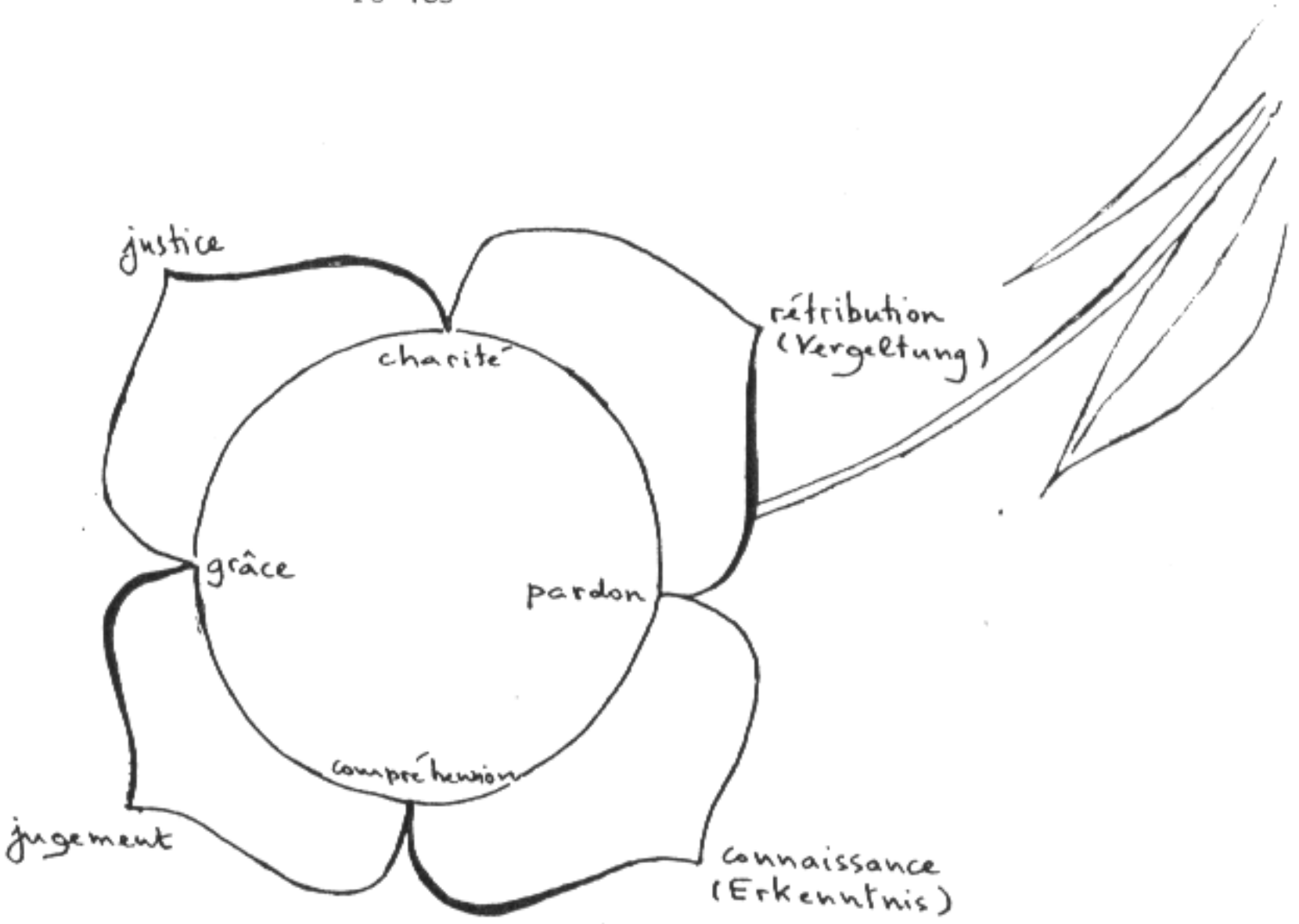
Le couple

connaissance (intellection) - pardon

nous rappelle que le "pardon" qui se bornerait à un "oubli" d'une offense (et plus souvent, à un propos délibéré d'ignorer l'offense et l'intention d'offenser, de ne pas en prendre connaissance), est un faux pardon, consistant à escamoter une réalité désagréable, histoire d'être tranquille. Il ne peut y avoir de pardon véritable qu'avec une claire connaissance de l'offense faite ou du tort subi.

Ceci n'implique pas nécessairement une pleine compréhension d'une situation, dans laquelle on est soi-même impliqué au même titre que l'offenseur. Je suis persuadé qu'une telle compréhension, si elle va assez profond, a pour effet d'effacer aussitôt tout sentiment d'offense (de sorte que la question du "pardon" ne se pose plus). Aussi je ne pense pas que nous puissions, quoi que nous fassions, "offenser Dieu". Cela n'empêche que nous récoltons le fruit de nos actes, y compris de ceux inspirés par la malveillance - mais la récolte n'est pas l'effet d'un "châtiment", mais d'une c a u s a l i t é sans plus.

Qu'un acte malveillant ou destructeur nous soit pardonné, c'est là une chose bénéfique pour nous comme pour tous, y compris pour celui qui pardonne. Mais le karma créé par l'acte n'est pas effacé pour autant, ni en nous-même qui l'avons commis, ni en d'autres encore qui y sont impliqués (hormis peut-être celui qui a été offensé et qui a pardonné en pleine connaissance de cause). Ce karma ne s'efface en nous que par une prise de connaissance pleine et entière (Erkenntnis) de la nature de l'acte commis et de son sens profond, par quoi le karma se transforme en connaissance. Mais alors même que nous aurions ainsi pleinement "assumé" l'acte créateur de karma, le karma qu'il a créé en autrui (sous forme peut-être d'agressivité ou de malveillance latentes, attendant l'occasion propice pour se manifester) n'est pas effacé pour autant.



III" C h a l e u r

L e c h a u d - l e f r o i d
le brûlant - le tiède

le feu - l'eau
le sec - l'humide

(l e s o l e i l - l a t e r r e) (VIII)

été - hiver (IV)
le sud - le nord (IV)

IV"$_1$ E m o t i o n

J o i e - t r i s t e s s e
rire - larmes
rire - pleurer
plaisir - peine
jouissance - tourment (ou souffrance)
jouir - souffrir
exultation - lamentation (ou plainte)
espoir (ou expectative) - appréhension (*)

(*) J'avais songé à inclure le "couple" voisin

optimisme - pessimisme ,

mais en prenant soin de cerner un certain malaise, je me suis convaincu qu'il ne s'agit pas ici d'un couple "cosmique" yin-yang. En effet, dans le sens courant des expressions "optimisme" et "pessimisme", celles-ci désignent des "propos-délibérés" plus ou moins figés, plutôt que des véritables modes de perception et d'action. Les deux attitudes psychiques en présence, l'une à tonalité yang, l'autre à tonalité yin, m'apparaissent ici comme étant bel et bien des o p p o s é s , et non comme des "complémentaires" dont les épousailles pourraient faire surgir un équilibre, une harmonie. Les mêmes observations s'appliquent à l'assemblage des deux termes

idéalisme - réalisme ,

qui n'a rien de commun avec le couple cosmique "rêve - réalité". L'idéalisme est une attitude intérieure consistant, elle aussi, en un "propos-délibéré" (généralement "optimiste"), et par là-même, il implique une fermeture. Le rêve par contre nous ouvre sur l'infini de tous les possibles.

---

attraction - répulsion
ce qui attire - ce qui repousse
(plaisir - déplaisir)
(l'agréable - le désagréable)
(le désirable - l'indésirable)
(ce qu'on espère - ce qu'on appréhende (ou craint))

présence - absence
souvenir - oubli (*)
plénitude - vacuité (VIII)
le plein - le vide (VIII)
emplir - vider (VIII)

le positif - le négatif
affirmation - négation

IV''_2 E t h i q u e

L e b i e n - l e m a l
le sublime - l'abject
le divin - le démoniaque
d i e u - d é m o n
Dieu - Satan

VI''_3 G r a n d e u r

G r a n d e u r - p e t i t e s s e
l'immense - l'infime
l'impressionnant - le dérisoire
le gigantesque - le minuscule
l e g é a n t - l e n a i n

(*) On comparera ce couple "souvenir - oubli" avec le couple voisin "apprendre - désapprendre" (que j'ai inclus dans les groupes V (Connaissances) et IV''_4 (Evolution)). On notera que le premier couple décrit un é t a t psychique, tandis que le deuxième décrit les modalités yang et yin d'une a c t i o n.

IV''_4 E v o l u t i o n

E s s o r - d é c l i n
croissance - vieillissement
régénération - usure

enfance (ou jeunesse) - vieillesse
innocence - maturité
l ' e n f a n t - l e v i e i l l a r d

naître - mourir
naissance - mort (*)
création - destruction
apprendre - désapprendre (V)

commencement - fin
origine - destination
départ - retour
sortir - rentrer

le tôt - le tard
le précoce - le tardif
matin - soir
printemps - automne
est - ouest

V''_1 H a u t e u r

L e h a u t - l e b a s
monter - descendre
montée - descente
élévation - profondeur (**)
l e c i e l - l a t e r r e

hauteur (ou longueur) - largeur (**)
le vertical - l'horizontal
maigreur - corpulence

étendue - profondeur
le vaste - le profond

l'aigu - le grave

(*) Comparer ce couple avec le couple voisin "vie - mort", que j'ai inclus dans le groupe II ("action - inaction").

(**) Comme tous les couples yin-yang qui ont une double acception, l'une au sens propre et l'autre au sens figuré, les couples "élévation - profondeur" et "hauteur - largeur" peuvent s'entendre dans l'un et l'autre sens.

V''_2 E p a i s s e u r

A v a n t - a r r i è r e
avancer - reculer
attaque - défense
action - réaction

agression - fuite
agressivité - peur

V''_3 L a r g e u r

D r o i t e - g a u c h e (*)

V''_4 D u r é e

A v e n i r - p a s s é
destiné - histoire
pérennité - ancienneté
innovation - tradition (III)
élan - enracinement (II)

V''_5 C o n t i n u u m

E s p a c e - t e m p s
étendue (ou distance) - durée
ubiquité - éternité

B) L ' A r b r e

(11 avril) Dans mes premiers tracés du diagramme-arbre de Noël, j'avais indiqué les sommets par leur numéro, suivi du couple typique faisant office de nom du groupe considéré ; plus (quand il y avait lieu) un deuxième couple typique, servant de surnom. Cela faisait un diagramme légèrement encombré, que j'ai préféré

(*) Pour des commentaires sur le couple "droite - gauche", voir la sous-section qui suit, "L'Arbre".

finalement remplacer par le tracé plus dégagé que le lecteur trouvera ci-après, où les groupes (où "Portes") figurent par leur "nom lapidaire". Le lecteur n'aura aucun mal à retrouver le ou les nom(s) - couple dans le répertoire qui précède (où les groupes se suivent dans l'ordre indiqué page PU 94,95).

Aux commentaires critiques du début de ces notes ("Le roc et les sables", n° 1), j'ajouterai encore celui-ci. La gauche de l'Arbre consiste avant tout dans l'hexagramme (ou mieux, l'icosaèdre) "Pensée", en plus des deux "Portes" Expression, Responsabilité. La droite de l'Arbre me paraît centré par-contre sur le groupe Emotion, et sur tout un ensemble de couples mettant en jeu de façon particulièrement forte la polarité attraction-répulsion. Ainsi, la gauche de l'Arbre m'apparaît comme étant à tonalité dominante yang, la droite à tonalité dominante yin. Or, dans le couple

droite - gauche ,

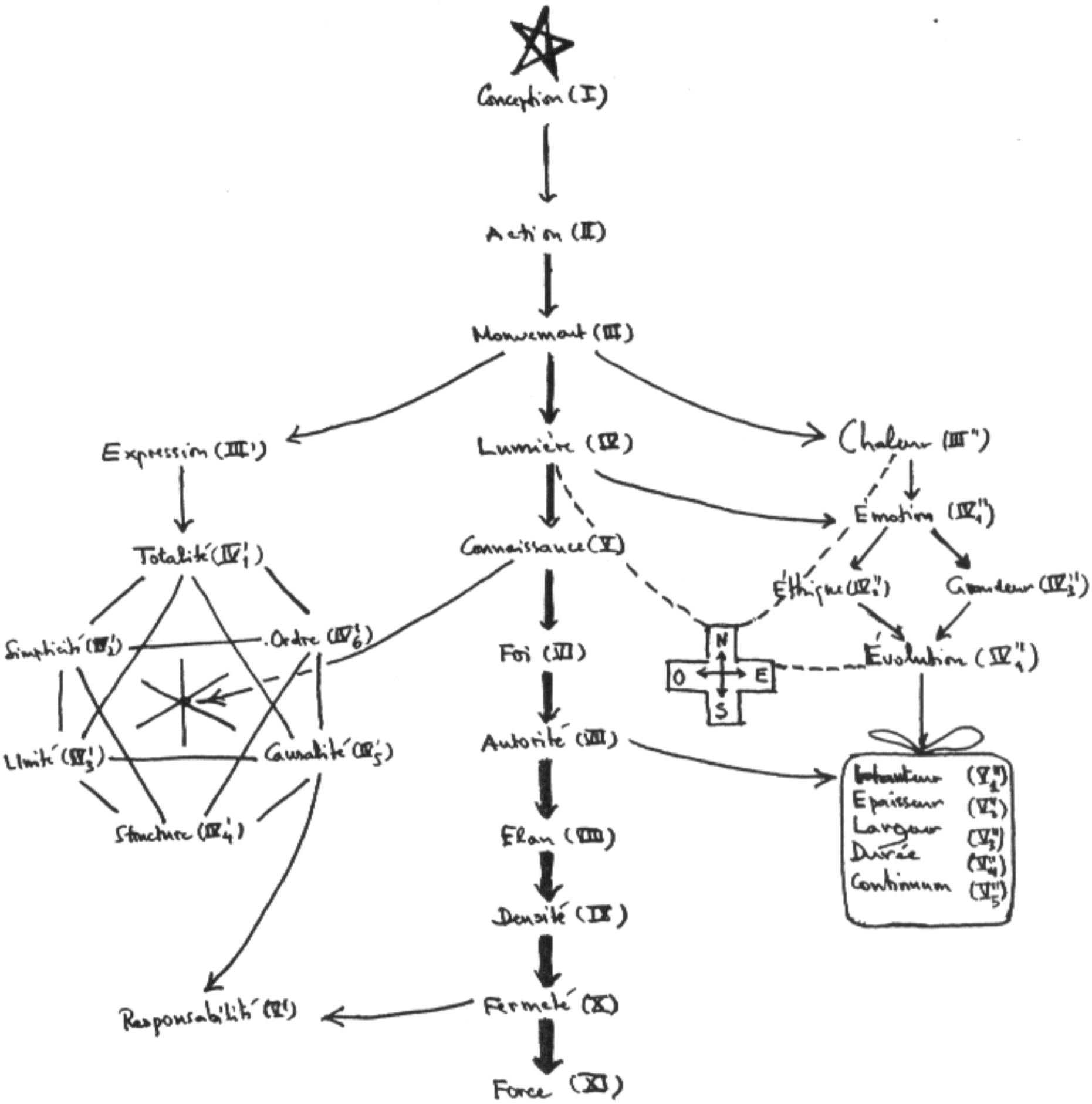
c'est la droite qui joue rôle yang, la gauche rôle yin. Cela suggère qu'il serait plus conforme à la dialectique du yin et du yang, de faire un tracé de l'Arbre symétrique de celui que j'ai fait, en y échangeant côté gauche et côté droit. Je n'ai pas voulu refaire mon tracé une (N+1).ème fois, et le livre donc tel quel ; d'autant plus qu'on peut aussi arguter, en disant que si on considère que l'Arbre a, tout comme vous et moi, un haut et un bas, un devant (qui nous fait face, politesse oblige...) et un derrière, une droite et une gauche, alors c'est la d r o i t e de l'arbre qui, pour nous l'observateur, est à notre gauche, et vice-versa. Donc le bon Dieu (ou le diable) a quand même bien guidé ma main, quand dès les premiers gribouillis, il m'a fait mettre les groupes qui allaient former l'hexagramme Pensée, du côté gauche de la feuille (alias côté droit de l'Arbre) !

Je signale en passant que le couple "droite - gauche" a été le seul, parmi tous ceux auxquels j'ai pu songer, pour lequel je ne suis pas arrivé par mes propres moyens à décider s'il formait bel et bien un couple cosmique, ou non. Ne voyant aucune raison intrinsèque convaincante me le désignant comme couple, j'avais finalement conclu avec regret que ça ne devait pas en être un, brisant ainsi malencontreusement le bel ensemble formé par les trois autres couples

le haut - le bas, avant - arrière, avenir - passé .

C'est par la suite que j'ai appris de divers côtés (aussi bien via la tradition chinoise, que par des observations plus récentes des psycho-physiologues) que le côté gauche de la personne peut être considéré comme le côté "émotion" (donc yin), et le côté droit comme le côté "raison" (donc yang). Ainsi, le contenu du joli "paquet de Noël" suspendu à la droite de l'Arbre n'est pas dépareillé !

Il reste pourtant une ambiguité (assez similaire en somme à celle qui s'était présentée tantôt avec l'Arbre) : c'est qu'il est bien connu que c'est le côté gauche du cerveau qui commande le côté droit du corps, et vice-versa. Ainsi, au niveau du cerveau, le côté gauche est yang, le côté droit yin, et non l'inverse. A moins d'admettre (pour sauver les meubles) que Monsieur Cerveau est placé à l'envers, et regarde en arrière...



Les Portes sur l'Univers (suite)

C) L a F e n ê t r e

Nous allons à présent procéder à un regroupement de certains de nos groupes de couples (ou Portes) en des "sur-groupes" (ou " P o r t a i l s "). Le groupage que je propose ici s'est imposé à moi, tant du point de vue "formel" ou "mathématique", d'après la structure même de l'Arbre (indépendamment donc de la signification attachée aux divers sommets du diagramme), que du point de vue "ontologique", c'est-à-dire en tenant compte de la signification de chacun des sommets du diagramme-arbre de Noël, en tant que "Porte sur l'Univers".

Sur le côté gauche de l'Arbre, l'hexagramme "Pensée" s'impose aussitôt à l'attention comme un tel Portail. Les deux "Portes" Expression et Responsabilité, l'une au dessus de l'hexagramme et l'autre en dessous, seront considérées chacune comme un "Portail" à elle toute seule, de même nom que l'unique Porte qu'il recèle. On a ainsi (par ordre descendant) les trois Portails

E x p r e s s i o n, P e n s é e, R e s p o n s a b i l i t é .

Sur le côté droit de l'Arbre, il y a deux Portails de taille, qui s'imposent aussitôt à l'attention. Il y a tout d'abord le joli "paquet de Noël", à rubans, suspendu tout en bas, formé des cinq Portes

le haut - le bas, avant - arrière, gauche - droite, avenir - passé

et

espace - temps .

Cette dernière peut être vue comme une sorte de récapitulation des quatre premières, "l'espace" (tridimensionnel) correspondant aux trois premières Portes (jouant le rôle de ses trois dimensions), et "le temps" correspondant à la fameuse "quatrième dimension" du continuum espace - temps, cher à Einstein. Ce paquet de Noël, promu Portail sur l'Univers, aura nom

L e s q u a t r e d i r e c t i o n s ,

comme il se doit. (Et non "Les quatre dimensions", car chacune des "dimensions" est ici envisagée du point de vue des deux "directions" opposées auxquelles elle correspond, considérées comme une seule "direction" non orientée, du point de vue de la dialectique du yin et du yang.)

Le losange au dessus du paquet, formé des Portes

Emotion, Ethique, Grandeur, Evolution ,

correspond à des couples, tels

joie - tristesse, le bien - le mal, grandeur - petitesse, essor - déclin,

attaché à des réflexes invétérés d'attraction (pour le terme yang) - répulsion (pour le terme yin). On peut dire que les quatre Portes en question incarnent chacune une "polarité" profondément implantée dans la psyché (*). C'est pourquoi je propose de les réunir en un Portail, ayant nom

L e s q u a t r e p o l a r i t é s .

Il m'apparaît qu'une des "tâches" essentielles dans le long processus de maturation de la psyché (**), et peut-être la plus ardue et la plus cruciale de toutes, est de transcender ces "polarités", en reconnaissant en celles-ci des réalités superficielles (voire, des "illusions"), derrière laquelle ou perçoit une réalité plus profonde et plus essentielle. Dans cette lumière plus pénétrante, ces polarités deviennent des "relations cycliques" : chacun des deux termes, ressentis d'abord comme opposés, tels (disons)

la vie - la mort, ou naître - mourir,

apparaît comme une suite naturelle et nécessaire de l'autre, "naissant" en quelque sorte de lui, pour s'achever et "mourir" en lui à nouveau...

Du côté droit de l'Arbre, il reste encore la Porte la plus haute de toutes, ayant nom Chaleur ou "le chaud - le froid". Les couples qui la forment ne me paraissent pas être généralement ressentis comme des polarités, et en tous cas pas avec une intensité comparable comme pour les couples dont il a été question à l'instant. Aussi il s'impose d'en faire un Portail séparé, pour lequel je propose

---

(*) Ces "polarités", ou tout au moins celle de l'émotion (polarités joie - tristesse, agréable - désagréable, attraction - répulsion ...) et celle de l'évolution (polarités essor - déclin, naissance - mort,...) sont sûrement présentes également dans le psychisme animal, et y jouent un rôle utile. Dans le cas de notre espèce, elles sont cependant considérablement renforcées par le conditionnement, et aujourd'hui plus que jamais, au point souvent d'atteindre des dimensions psychotiques.

(**) Vu la dimension de la "tâche", et le peu d'entrain qu'y mettent la quasi-totalité des gens, on conçoit que ce ne serait pas un luxe qu'il nous faille parcourir, pour en voir le bout, un "cycle" d'innombrables existences humaines - avec, peut-être même, des retours occasionnels à l'état animal ou végétal, pour nous remettre au contact de certaines réalités et de certaines connaissances que nous aurions tendance souvent à oublier ...

le nom

L e c y c l e .

Il m'a semblé en effet que pour ce couple-là, la nature cyclique de la dynamique du yin et du yang est particulièrement apparente (*) - et c'est bien sur l'exemple de ce couple, d'ailleurs, que nous étions parvenus à cette intuition de la dynamique cyclique (dans la section "L'ambiguité créatrice (4) : les extrêmes se touchent", n° 6). De plus, la conjonction des noms des Portails consécutifs

Le cycle , Les quatre polarités ,

est de nature à nous rappeler, au delà de la réalité des polarités, la réalité plus profonde du cycle.

Il nous reste à expliciter les Portail "centraux", formés par regroupements de Portes se trouvant sur le tronc de l'Arbre. J'ai trouvé encore trois tels Portails, formés chacun de plusieurs Portes consécutives sur le tronc. Commençant cette fois par les Portes les plus hautes sur l'Arbre, les regroupements que j'ai opérés sont les suivants (en énumérant les Portes dans l'ordre où elles se suivent, de I à IX) :

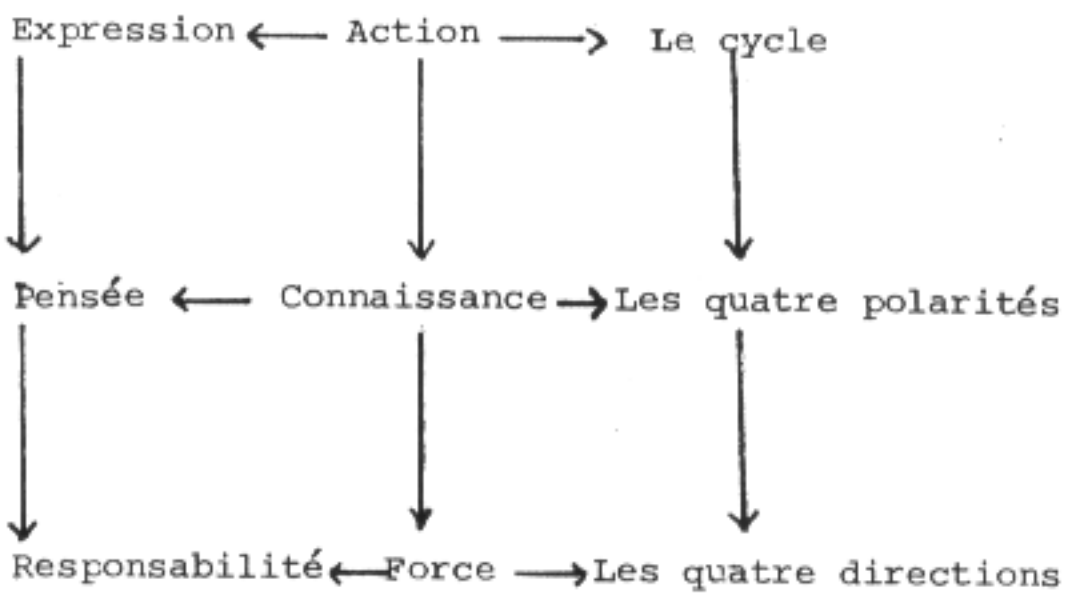
Conception, Action, Mouvement
Lumière, Connaissance, Foi
Autorité, Elan, Densité, Fermeté, Force .

La raison "ontologique" de ces regroupements me semble résumée assez bien dans les noms même que je propose ici pour ces trois Portails, savoir

A c t i o n , C o n n a i s s a n c e , F o r c e .

On a ainsi trouvé neuf Portails, se groupant spontanément en trois paquets de trois chacun, correspondant respectivement aux deux côtés et au tronc de l'arbre. Ces Portails peuvent être considérés comme correspondants eux-mêmes aux sommets d'un nouveau diagramme, dont les arêtes représentent les relations de " c o n t i g u i t é " ou de " v o i s i n a g e " entre Portails, tout comme dans le diagramme initial, i.e. dans notre Arbre, les arêtes représentent des relations de contiguité entre Portes. On trouvera les arêtes du nouveau diagramme, en prenant, parmi les arêtes de l'ancien, celles qui ne sont pas "contenues" dans un des "Portails", et en regardant quels sont les Portails qu'elles relient entre eux (via les portes représentées par les extrémités de l'arête). On trouve ainsi le diagramme qui suit, d'une simplicité merveilleuse :

(*) A vrai dire, c'est la présence dans ce groupe du couple "été-hiver" qui m'a suggéré l'association avec le cycle des saisons.



Le nom de ce nouveau diagramme (ou "graphe") s'impose de lui-même : c'est

L a F e n ê t r e (sur l'Univers) !

Quant à notre Arbre (de Noël), bien fin qui l'y retrouvera - il a disparu dans la trappe du prestidigitateur...

Les Portes sur l'Univers (suite).

D) L e b i - i c o s a è d r e

(12 avril) Pour terminer cette présentation des "Portes", je voudrais revenir encore sur cette question d'une structure icosaédrale "canonique" sur l'hexagramme "Pensée", soulevée dans la section "Histoires d'icosaèdres et d'arbres de Noël" (n° 10). J'y ai resongé avant-hier (*), et j'ai une idée qui pourrait peut-être donner une solution satisfaisante à la question. J'ai à proposer en tous cas u n e p a i r e de d e u x structures icosaèdrales sur l'hexagramme, "complémentaire" dans un sens que je vais préciser, l'une jouant rôle yin, l'autre rôle yang (**).

(*) C'était dans une même foulée avec la réflexion nocturne faisant surgir la fleur à quatre pétales "Responsabilité" alias Karma, alias "Grâce" (pour ne pas oublier son nom maternel...).

(**) A supposer qu'une étude plus poussée confirme que cette paire de structures icosaédrales est bel et bien "satisfaisante" au point de vue "ontologique" ou "philosophique", celle-ci ne répondrait donc pas, à strictement parler, à la question initiale, qui était de trouver u n e structure icosaédrale canonique, et non deux. Mais ce serait là un exemple entre mille de ce qu'on pourrait appeler la "vertu de transformabilité" d'une question féconde (sans préjuger pour l'instant si celle que j'ai soulevée le mois dernier se révèlera bien telle en effet).

En suivant la voie ouverte par une telle question, il peut très bien s'avérer qu'il convient de la reformuler, alors que prise au pied de la lettre, la réponse consiste en un "non-lieu" (ici : il n'y a pas de structure icosaédrale sur l'hexagramme Pensée, "meilleure" que toutes les autres). Cela n'empêche que la nouvelle question plus précise et plus pertinente est fille de l'ancienne, si "vague" que celle-ci puisse paraître ; et la fécondité de la question-fille est le plus souvent ni plus ni moins que celle héritée de la question-mère. (Comparer avec note de b. de p. (*) page 789.)

Il me faut d'abord donner quelques explications préliminaires purement géométriques, sur la combinatoire de l'icosaèdre gauche et sur la notion de biicosaèdre gauche. Comme il semblerait que je sois le seul qui ait jamais pris la peine (et le plaisir) de regarder l'icosaèdre (ordinaire ou "gauche", au choix) du point de vue combinatoire, et qu'il n'y a donc aucune référence dans la littérature sur ces choses (qui devraient être "bien connues" depuis plus de deux mille ans), je me fais un plaisir de développer ici "en forme" le peu dont nous aurons besoin, pour nous y reconnaître (*).

Dans la suite, on se donne un ensemble S à six éléments (S, comme "sommets"). Les éléments de S s'appelleront " s o m m e t s ", et les parties à deux éléments de S (ou "paires") dans S s'appelleront " a r ê t e s ". Enfin, pour abréger, on appellera " t r i a n g l e s " (de S) les parties de S à trois éléments. Si on désigne par A(S) ou A, et par T(S) ou T l'ensemble des arêtes et l'ensemble des triangles de S, on vérifie aussitôt que l'on a

$$\text{card}(S) = 6,\ \text{card}\ A = 15,\ \text{card}\ T = 20$$

(où la première relation est mise pour mémoire). (NB si E est un ensemble fini, car(E) désigne le nombre de ses éléments.)

Définition 1 Une partie F de l'ensemble T des triangles de S est appelée une s t r u c t u r e i c o s a é d r a l e (sous-entendu : gauche) sur S, si toute arête de S est contenue dans exactement deux triangles appartenant à F.

(*) Mes réflexions sur l'icosaèdre, avec un fort accent sur l'aspect combinatoire, datent de 1977, où j'ai fait un cours de DEA d'une année sur ce thème magnifique. Cela a été en même temps ma première grosse frustration dans mon expérience enseignante. Malgré le niveau délibérément très élémentaire et très "visuel" où j'ai placé le cours, avec l'espoir de voir s'y impliquer les auditeurs (étudiants de troisième cycle ou enseignants à mon Université), je n'ai pas réussi à vraiment déclencher une étincelle de vrai intérêt et de participation en aucun. La seule exception a été la mise au point, par un ou deux parmi les auditeurs, de tracés de la projection stéréographique sur le plan de l'icosaèdre (vu comme inscrit sur la sphère unité, avec les arêtes figurées par des arcs de grand cercle), en faisant apparaître en même temps le dodécaèdre dual. Il est vrai que ces tracés stéréographiques (en prenant comme centre de projection soit un sommet, soit le milieu d'une arête, soit le centre d'une face) sont de toute beauté, surtout quand on tient compte du coloriage canonique des arêtes (voire, des faces également) en cinq couleurs...

En d'autres termes, si on appelle " f a c e s " les triangles éléments de F, la condition envisagée dit que c h a q u e a r ê t e e s t c o n - t e n u e d a n s e x a c t e m e n t d e u x f a c e s. Un ensemble S à six éléments muni d'une structure icosaédrale F est appelé un i c o s a è d r e c o m b i n a t o i r e (sous entendu : "gauche", pour ne pas confondre avec l'icosaèdre "ordinaire", qui a douze sommets au lieu de six), ou simplement un icosaèdre (gauche). Si $I = (S,F)$ et $I' = (S',F')$ sont deux tels icosaèdres, on appelle i s o m o r p h i s m e de l'un avec l'autre toute bijection

$$u : S \xrightarrow{\sim} S'$$

telle que $u(F) = F'$, i.e. telle que les faces de I' soient exactement les images par u des faces de I.

On peut "regarder" un icosaèdre en "centrant" son attention soit sur un sommet, soit sur une arête, soit sur une face, de façon à obtenir trois types de "perspectives" différentes, pour l'étudier. Ce sera la perspective centrée sur une face, qui sera la plus commode pour notre propos actuel. Voici l'énoncé récapitulatif, contenant tout ce qui nous sera nécessaire (et au delà):

Théorème 1 a) Deux icosaèdres (combinatoires gauches) sont toujours isomorphes, et plus précisément, il y a exactement 60 isomorphismes de l'un avec l'autre.

b) Un icosaèdre a exactement dix faces. Si f est une face d'un icosaèdre $I = (S,F)$, f" une face d'un icosaèdre $I' = (S',F')$, alors pour toute bijection u_o de f avec f', il existe un isomorphisme et un seul u de I avec I', tel que u transforme f en f" et induise entre f et f' la bijection u_o .

c) Soit $I = (S,F)$ un icosaèdre, et F' le complémentaire de F dans T, i.e. l'ensemble des triangles de S qui ne sont p a s des faces. Alors pour toute face $f \in F$ de I, son complémentaire f' dans S (i.e. l'ensemble des sommets qui n'appartiennent p a s à la face f) est dans F' (i.e. est un triangle qui n'est p a s une face de I). L'application

$$f \mapsto f' \ : \ F \to F'$$

est une bijection de F avec F'. Enfin, F' est également une structure icosaédrale sur S (appelée structure icosaédrale c o m p l é m e n t a i r e de la structure F).

d) Soient S un ensemble de sommets à six éléments,

$$Ic(S) \subset \mathcal{P}(T(S)) \quad (= \text{ens. des parties de } T(S))$$

l'ensemble des structures icosaédrales sur S. Alors Ic(S) a douze éléments, et l'application

$$F \mapsto F' , \quad Ic(S) \to Ic(S)$$

est une involution sans points fixes de cet ensemble (i.e. on a, pour tout F dans Ic(S), $(F')' = F$ et $F' \neq F$.

e) Soient F une structure icosaédrale sur S, F' la structure complémentaire, $f \in F$ une face de F, $f' \in F'$ la face de F' complémentaire de f. Pour tout sommet $s \in f$, soit s' le "troisième sommet" de l'unique face f(s) de F, distincte de f, contenant l'arête $a_s = f-\{s\}$. On a alors $s' \in f'$, et l'application

$$s \mapsto s' \ : \ f \to f'$$

est une bijection de f avec f', notée

$$u_f : f \xrightarrow{\sim} f' \ .$$

On définit de même (en interchangeant les rôles de F et de F') une bijection

$$u_{f'} : f' \xrightarrow{\sim} f.$$

Ses bijections sont inverses l'une de l'autre :

$$u_{f'}u_f = id_f \ , \quad u_f u_{f'} = id_{f'} \ .$$

f) Soit S un ensemble à six éléments, f un triangle de S, f' le triangle complémentaire, P_f l'ensemble des bijections de f avec f' (c'est un ensemble à six éléments), et $\epsilon_f = \{f,f'\}$ la partie à deux éléments de T(S) (ensemble des triangles), formée de f et de f'. Pour toute structure icosaédrale F sur S, soit

$$c(F) = (\alpha(F),u(F)) \in \epsilon_f \times P_f$$

défini ainsi : $\alpha(F)$ est égal à f ou à f', suivant que $f \in F$ ou $f' \in F$ (i.e. $\alpha(F)$ est l'unique élément de ϵ_f tel que $\alpha(F) \in F$), et u(F) est égal à u_f (notations de d)). On a donc défini une application

$$c : Ic(S) \to \epsilon_f \times P_f \ .$$

Cette application est b i j e c t i v e. En d'autres termes, "il revient au même" de se donner une structure icosaédrale F sur S, ou de se donner un couple d'éléments (φ,u), où φ est l'un des deux éléments f, f' (celui qui doit être face de F), et où u est une bijection $f \xrightarrow{\sim} f'$.

Démonstration du théorème. La partie a) est conséquence de b), compte tenu qu'il y a exactement 6 bijections de f avec f' et 10 faces de I', et que 60 = 10.6. D'autre part, dans d) le fait que $F \mapsto F'$ soit une involution sans points fixes, est évident sur la définition donnée dans c). Quant au fait que Ic(S) a douze éléments, cela résulte aussitôt de a) par un argument de "comptage" standard

(vu que le groupe de toutes les bijections de S avec lui même a 6! = 6.5.4.3.2.1 = 720 éléments, et que le sous-groupe stabilisateur de F en a soixante, d'où le nombre

$$12 = 720/60 \ .)$$

Une autre façon de retrouver 12 (via la "perspective autour d'une face" expliquée dans f)) est par

$$12 = 2 \times 6 \quad (*).$$

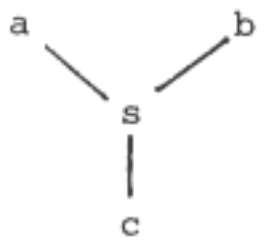
Il y a donc à prouver seulement les parties b), c), e), f). Dans b), c), f) on part d'une structure icosaédrale donnée (S,F). Comme chaque arête est contenue dans deux faces, il existe au moins une face, soit f. Soit f' son complémentaire dans S, et considérons l'application

$$u_f : f \to f' , \quad a \mapsto a'$$

définie dans e). Montrons qu'elle est injective, donc bijective (puisque f et f' ont même nombre d'éléments, savoir trois). Si on avait deux sommets distincts $a \neq b$ dans f, tels que $a' = b'$, alors posant

$$c = a' = b'$$

et désignant par s le troisième sommet de f, on aurait une configuration



avec trois faces $\{s,b,c\}$, $\{s,c,a\}$, $\{s,a,b\}$ se rajustant cycliquement autour de s, le long d'arêtes communes $\{s,a\}$, $\{s,b\}$, $\{s,c\}$. Je dis que ce n'est pas possible.

Soient en effet u et v les deux points de S distincts des points précédents s, a, b, c, considérons l'arête $\{s,u\}$, et soit h une face qui la contienne. Alors le troisième sommet de h (distinct de s et u par définition) ne peut pas être égale à un des trois points a,b,c, disons a, car l'arête $\{s,a\}$ serait contenue dans trois faces de l'icosaèdre. Donc le troisième sommet est v, et l'arête $\{s,u\}$ ne serait contenue que dans le seul triangle $\{s,u,v\}$, absurde.

(*) Il s'agit ici de la description, utilisant la "perspective" centrée sur une face. Il y a deux autres descriptions toutes aussi instructives de l'ensemble Ic(S), obtenues par la perspective centrée soit sur une arête, soit sur un sommet. Enfin, je signale aussi la bijection canonique suivante

$$Ic(S) \simeq Bic(S) \times \omega(S) ,$$

où Bic(S) désigne l'ensemble des structures biicosaédrales sur S, et $\omega(S)$ l'ensemble à deux éléments formé des "orientations" de S (i.e. l'ensemble quotient de l'ensemble des "repères" de S i.e. des numérotations de ses éléments de 1 à 6, par l'action du sous-groupe alterné du groupe symétrique $\mathfrak{S}_6$). L'application

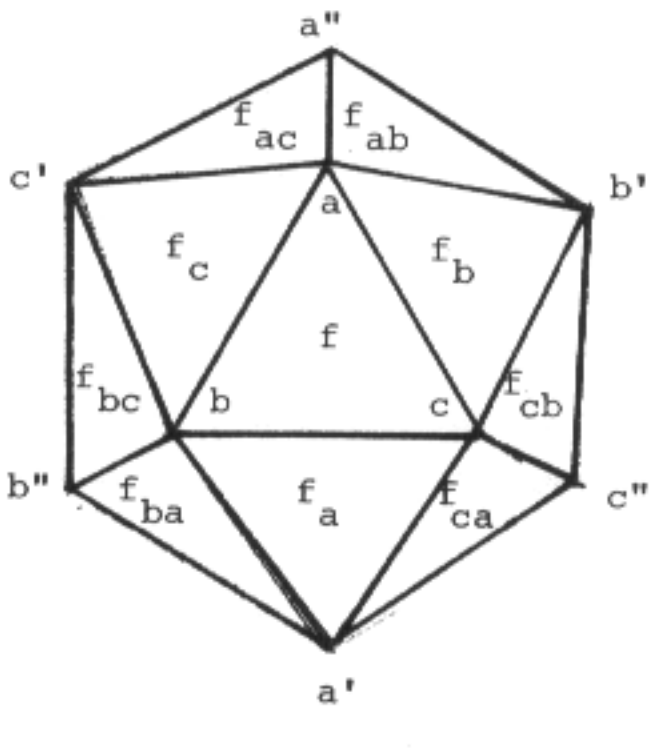
est obtenue en associant à toute structure icosaédrale F, d'une part la structure biicosaédrale associée $\{F,F'\}$, et d'autre part une certaine orientation or(F) de S canoniquement associée à F, que je me dispense de décrire ici. Il se trouve que l'on a

$$or(F) \neq or(F') ,$$

de sorte que les deux structures icocaédrales correspondant à une même structure biicosaédrale $\{F,F'\}$ sont "repérées" par les deux orientations possibles de S.

Nous savons maintenant que si a,b,c sont les trois sommets de la face f, alors les sommets a',b,',c' dans f' sont distincts, donc les six sommets de l'icosaèdre sont a,b,c,a',b',c'. Nous pouvons maintenant écrire la liste de l'ensemble de toutes les faces de l'icosaèdre, via la "perspective par rapport à f". Pour bien visualiser cette liste, il est pratique de faire un dessin, où les sommets sont figurés par des points du plan, les arêtes par des segments joignant ces points, et les faces par des aires triangulaires délimitées par les trois arêtes contenues dans la face. De plus, pour une bonne visibilité du graphisme, on va faire figurer chacun des points a',b',c' (mais non a,b,c) en d e u x exemplaires, dont le deuxième sera désigné (en tant que point du plan) par a", b" ou c" respectivement. Ainsi, a' et a" sont des points différents du plan, mais qui désignent le même élément de l'ensemble "abstrait" S.

On trouve la figure suivante, qui peut aussi être interprétée comme une vue "en perspective" de l'icosaèdre régulier ordinaire dans l'espace, vue "centrée" sur une face (nommée $\{a,b,c\}$).



Sur cette figure apparaissent dix faces (triangulaires), parmi lesquelles les quatre faces de départ

(1) $f = \{a,b,c\}$, $f_a = \{b,c,a'\}$, $f_b = \{c,a,b'\}$, $f_c = \{a,b,c'\}$,

plus les six faces "externes", se raccordant par paires le long des trois arêtes $\{a,a"\} = \{a,a'\}$, $\{b,b"\} = \{b,b'\}$, $\{c,c"\} = \{c,c'\}$. Donc, en toutes lettres

(2) $f_{a,b} = \{a,a",b'\} = \{a,a',b'\}$,

et les cinq triangles similaires $f_{a,c}$, $f_{b,c}$, $f_{b,a}$, $f_{c,a}$, $f_{c,b}$. Pour montrer que $f_{a,b}$ (par exemple) est bien une face, on note que l'arête $\{a,a"\} = \{a,a'\}$ doit appartenir à deux faces, dont le troisième sommet ne peut être ni b ni c (car chacune des arêtes $\{a,b\}$ et $\{a,c\}$sont déjà contenues dans deux parmi les quatre faces (1)), donc il ne reste comme possibilité que b' et c', d'où les faces $f_{a,b}$ et $f_{a,c}$.

Je dis que l'ensemble de ces dix faces épuise l'ensemble F de toutes les faces. Pour ceci, comptons le nombre d'arêtes figurant dans notre graphisme représentatif. Trois pour f, deux supplémentaires pour chacun des trois triangles f_a, f_b, f_c (ça fait neuf), trois arêtes de la forme $\{a,a''\} = \{a,a'\}$ (fait douze), et six qui forment le contour de la figure (arêtes de la forme $\{a',b''\}$ etc), ça fait dix-huit, alors qu'il n'y en a que quinze arêtes en tout ! Mais on note que les arêtes telles que $\{a',b''\}$ et $\{a'',b'\} = \{b',a''\}$, symétriques par rapport au centre de la figure, représentant une seule et même arête de S (savoir $\{a',b'\}$ en l'occurence), ce qui fait que le compte est bon : toutes les arêtes de S figurent sur notre tracé, et une seule fois sauf celles du triangle $\{a',b',c'\}$, lesquelles y figurent deux fois.

Ceci dit, un rapide coup d'oeil sur la figure nous convainc que chacune des arêtes qui y figurent, appartient bien à exactement deux parmi les dix faces précédentes et une seule. Si donc il existait une face h qui ne faisait pas partie de ce paquet de dix, alors une arête contenue dans h appartiendrait à au moins trois faces, absurde.

Ainsi, on est arrivé à expliciter le "tracé" d'un icosaèdre quelconque, à partir d'une de ses faces, comme une "figure standard". La partie b) du théorème 1 est une conséquence immédiate de cette détermination.

Ainsi, b) donc aussi a) sont prouvés, prouvons c). Le fait que pour une face f (que nous pouvons prendre comme notre face centrale), le triangle complémentaire ne soit pas une face, est immédiat sur notre tracé, puisque $f' = (a',b',c')$ ne figure pas parmi nos dix faces. Comme l'ensemble T des triangles à 20 éléments et que F en a dix, F' en a dix, et comme l'application $f \mapsto f'$ de F dans F' est évidemment injective, elle est bijective. En d'autres termes, pour qu'un triangle f de S soit une face, il faut e t i l s u f f i t que le triangle complémentaire ne le soit pas.

Pour terminer de prouver c), il reste à prouver que F' est une structure icosaédrale, donc que pour toute arête L de S, il y a exactement deux triangles éléments de F' qui la contiennent. Passant aux complémentaires dans S, cela revient à dire que toute partie "carrée" de S (i.e. une partie ayant quatre éléments), contient exactement deux faces (pour la structure icosaédrale F). Or les faces non contenues dans cette partie $S - L$ sont exactement celles qui rencontrent son complémentaire $L = \{a,b\}$, i.e. celles qui contiennent soit a, soit b. Or l'ensemble F_a des faces contenant le sommet a a exactement cinq éléments (voir le tracé, où on peut bien sûr supposer que a est bien un sommet de la face de départ f utilisée pour faire le tracé), et de même pour F_b, d'autre part l'intersection $F_a \cap F_b$ est formée des faces qui contiennent l'arête $\{a,b\}$,

donc a exactement deux éléments. Il s'ensuit que $F_a \cup F_b$ a $5+5-2 = 8$ éléments. Comme F en a dix, il reste bien deux éléments de F pour être contenus dans S-L.

Il reste à prouver e) et f). Dans e), il ne reste plus qu'à prouver la relation

$$u_{f'}\, u_f = id_f \quad ,$$

et la relation symétrique (qui s'en déduira en échangeant les rôles de F et de F'). Utilisant encore f pour faire le tracé plus haut, cette relation se lit sur la figure : l'appliquant à a par exemple (ce sera pareil pour b et c) cette relation $(a')' = a$ équivaut simplement à dire que le triangle $\{b',c',a\}$ est une face pour F', c'est à dire, n'est p a s une face pour la structure de départ, ce qui est bien le cas.

Reste à prouver f), i.e. la bijectivité de l'application

$$c : F \mapsto (\alpha(F),u(F)) : Ic(S) \to \epsilon_f \times P_f \quad .$$

Cela signifie que pour tout couple (φ,u), où φ est un des triangles f, f' et où u est une bijection $u : f \xrightarrow{\sim} f'$, il existe une unique structure icosaédrale F dont il provienne. Si $\varphi = f$, cela revient à dire qu'il existe une unique structure icosaédrale admettant f comme face, et donnant lieu à la bijection u - et c'est bien ce que nous avons vu dans la construction explicite de tantôt. Si $\varphi = f"$, cela signifie qu'il existe une unique structure F tel que $f' \in F$, et que $u_f = u$. Désignant par F' la structure icosaédrale complémentaire, cela signifie aussi qu'il existe une unique structure icosaédrale F' telle que $f \in F'$ et $u_f = u$, ce qui (au changement de notation près) est ce qu'on vient de voir.

Cela achève la démonstration du théorème 1.

Définition 2. Soit S un ensemble à six éléments. On appelle s t r u c t u r e b i i c o s a é d r a l e (combinatoire gauche) sur S, une paire formée de deux structures icosaédrales complémentaires l'une de l'autre.

En vertu de la partie d) du théorème, il y a donc sur S exactement $12/2 = 6$ structures biicosaédrales. D'après la partie f), si f est un triangle de S et f' le triangle complémentaire, l'ensemble S* de ces six structures icosaédrales est en correspondance biunivoque canonique avec P_f = ensemble des bijections de f avec f'. De façon plus précise, si on identifie l'ensemble Ic(S) des structures icosaédrales sur S avec l'ensemble produit $\epsilon_f \times P_f$ comme dans f), alors l'opération $F \mapsto F'$ de passage à la structure icosaédrale complémentaire s'interprète comme l'opération

$$(\varphi,u) \mapsto (\varphi',u) \quad ,$$

où pour tout φ dans l'ensemble à deux éléments $\epsilon_f = \{f,f''\}$, φ' désigne l'autre élément de ϵ_f .

On appelle " b i i c o s a è d r e c o m b i n a t o i r e g a u c h e" (ou simplement b i i c o s a è d r e) un couple $(S,\{F,F'\})$ formé d'un ensemble S à six éléments, et d'une structure biicosaédrale $\{F,F'\}$ sur S, formée de deux structures icosaédrales F, F' complémentaires l'une de l'autre.

On définit les i s o m o r p h i s m e s de tels objets de la façon habituelle. On notera que deux biicosaèdres sont isomorphes, et l'ensemble des isomorphismes de l'un sur l'autre a exactement 120 éléments. Par exemple, si on regarde les automorphismes d'un biicosaèdre $(S,\{F,F'\})$, ceux-ci forment un "groupe" (au sens technique mathématique du terme : stabilité par composition et par passage à l'inverse), lequel se décompose en deux sous-ensembles disjoints, ayant chacun 60 éléments (faisant donc bien un total de 120) : le premier est formé des bijections de S avec lui-même (ou "permutations" de S) qui transforment F en lui-même, ou ce qui revient au même, F' en lui-même - en d'autres termes, ce sont les automorphismes de l'icosaèdre (S,F) (ou (S,F')). Le deuxième est formé des permutations qui transforment F en F', ou ce qui revient au même, F' en F, c'est à dire encore les isomorphismes de l'icosaèdre (S,F) avec (S,F'). Par la partie a du théorème 1, il y en a bien 60 également.

Là je me suis laissé entraîner à en dire nettement plus que ce qu'il faut pour mon propos "philosophique" (*). La chose essentielle, c'est de bien voir la structure de l'icosaèdre (gauche), mise en évidence sur le tracé de la page PU 119, la notion d'icosaèdre complémentaire (donnant lieu à la notion de biicosaèdre), et enfin la description de structures icosaédrales ou biicosaédrales sur S, en termes de l'ensemble P_f des six bijections d'une triangle préalablement donné f de S, avec son complémentaire f'. Enfin, du point de vue de l'intuition géométrique spatiale de la structure combinatoire, il est fort utile, pour s'y reconnaître, d'avoir chez soi un modèle en carton de l'icosaèdre régulier ordinaire (**), lequel a douze sommets, trente arêtes et vingt faces, et de "visualiser" un icosaèdre combinatoire gauche, comme décrit (de façon essentiellement

---

(*) (14 avril) Par contre, c'est peu pour mon ardeur de mathématicien, laquelle s'est à nouveau réveillée ces jours derniers - et voilà repartie ma réflexion sur l'icosaèdre, cet amour mathématique de mon âge mûr ! Je vais donc peut-être rajouter à ces notes (en appendice ?) quelques compléments sur la combinatoire de l'icosaèdre et sur la géométrie des ensembles à six éléments...

(**) J'en ai un chez moi, et de toute beauté, qui représente la "copie" d'un élève de première année de Fac, pour un examen de fin d'année d'un "cours d'option"

(en collaboration avec Christine Voisin) sur l'icosaèdre (en 1976, je crois). Contrairement à mon cours de DEA l'année suivante sur le même thème, ce cours adressé à des étudiants frais émoulus du lycée avait rencontré une participation chaleureuse. Les résultats à l'examen étaient si brillants que mes collègues professeurs ont cru à un canular que j'aurais monté pour discréditer la fonction enseignante, et ils ont diminué d'office toutes les notes d'un tiers (les 18 sur 20 devenant 12 sur 20). C'est à cette occasion que j'ai appris avec stupéfaction que la plupart de mes collègues considéraient comme choquante l'idée qu'un étudiant puisse prendre du plaisir à étudier et à préparer un examen. Eux-mêmes s'étaient bien assez emmerdés pour faire les études et arriver à leur belle situation de prof. de Fac, il n'y avait vraiment aucune raison que les autres à présent ne s'emmerdent à leur tour...

---

canonique, en un sens qu'il serait facile à expliciter (*)), en termes d'un icosaèdre "ordinaire" ou "pythagoricien" (vu comme un solide dans l'espace), en prenant comme sommets, arêtes et faces de l'icosaèdre gauche, les p a i r e s de sommets, arêtes ou faces diamétralement opposées du solide pythagoricien. C'est bien dans cet esprit qu'a été fait le tracé de la page PU 119, où les paires $\{a',a''\}$, $\{b',b''\}$ et $\{c',c''\}$ désignent justement des paires de sommets opposés de l'icosaèdre-solide, et de même pour les paires d'arêtes ($\{a',b''\}$,$\{a'',b'\}$) etc, qu'il nous avait fallu justement identifier à une seule arête.

J'en viens maintenant à l'hexagramme Pensée, formée de l'ensemble H des six "Portes" figurant comme sommets de l'hexagone-étoile de David, pendu sur le côté gauche de l'Arbre (page PU 110). Le tracé met en évidence justement les deux "triangles" complémentaires de S, figurés par les deux triangles-graphismes formant conjointement l'étoile de David inscrite dans l'hexagone. Malgré que la numérotation en ordre circulaire des six sommets de l'hexagramme Pensée, i.e. des éléments de S, se soit faite un peu au bonheur la chance, il faut croire pourtant que le bon Dieu à un peu poussé la main : il se trouve que ces deux triangles ont chacun, en termes de la réflexion philosophique qui avait précédé, une "signification" assez claire. Il s'agit des deux triangles

(f) $\{$Totalité, Unité, Causalité$\}$

et

(f') $\{$Simplicité, Structure, Ordre$\}$.

Comme il avait déjà été noté dans la foulée dans une note de bas de page ((*) page PU 29), ces deux triangles semblent correspondre de façon assez évi-

---

(*) Si on a deux telles "réalisations" par des icosaèdres-solides (ou "pythagoriciens"), alors il existe une u n i q u e similitude directe de l'un avec l'autre, compatible avec ces réalisations i.e. avec les "marquages" des paires de sommets opposés par les points de S. Si les deux icosaèdres ont même "taille" i.e. même longueurs d'arêtes, alors la similitude en question sera même un "déplacement".

dente et frappante aux deux termes

désir, nécessité

dans la dynamique que nous avions commencé à dégager dans la section "Désir et nécessité - ou la voie, et la fin" (n° 11). C'était la réflexion où nous avions introduit les cinq "attracteurs yin"

(P) le Tout, le général, unité, cause, fécondité ,

et les cinq attracteurs yang

(P') le simple, l'abstrait, précision, ordre, structure .

Il se trouve que les trois noms "lapidaires" que j'avais spontanément donnés aux Portes du premier triangle (f) (Totalité, Unité, Causalité) se retrouvent toutes dans le "paquet yin" (ou "paquet désir") (P') ci-dessus, et de même les trois noms "lapidaires" du deuxième triangle (f') (Simplicité, Structure, Ordre) se retrouvent dans le "paquet yang" (ou "paquet nécessité") (P'), chose qui avait aussitôt suscité l'association avec "désir" pour le premier triangle, et avec "nécessité" pour le deuxième.

Il n'est pas tout à fait vrai d'ailleurs que les cinq termes attracteurs yin (P) figurent dans l'une des "Portes" du "triangle" (f) - c'est le cas seulement pour les quatre premiers, alors que le dernier figure dans le couple

pureté - fécondité ,

lequel fait partie de la Porte Simplicité, donc du triangle yang (f'). De même, parmi les 5 attracteurs yang dans (P'), il en est un qui entre dans le couple

précision - flou ou le précis - le vague ,

lequel figure dans la Porte Totalité, donc dans le triangle yin (f). Il n'en reste pas moins que "par quatre contre un", les attracteurs yin se rangent dans le triangle yin, les attracteurs yang dans le triangle yang. Cela me paraît confirmer assez nettement l'interprétation ontologique qui s'était imposée à moi d'emblée, pour ces deux triangles. Ils sont visiblement "significatifs", au sens suggéré dans la section "Histoires d'icosaèdres et d'arbres de Noël", du 21 mars (du même jour justement que la réflexion sur le thème "désir et nécessité").

Ceci causait d'abord une perplexité - car "la" structure icosaédrale canonique que j'espérais sur l'hexagramme Pensée S, devait dans mon esprit comporter comme "faces" au moins tous les triangles ayant une signification ontologique clairement apparente. Mais les triangles "désir" et "nécessité", étant complémentaires, ne peuvent appartenir à une même structure icosaédrale ! Par contre, pour toute structure b i -icosaédrale sur H, ces deux triangles déterminent respecti-

vement les deux structures icosaédrales F et F' composantes, le triangle yin étant une face pour la structure qualifiée de "yin", et le triangle yang étant une face pour l'autre structure icosaédrale, qualifiée de "yang". Ainsi les douze structures icosaédrales sur S se partagent en deux paquets de 6 chacun, l'un yin et l'autre yang. D'autre part, la donnée d'une des six structures biicosaédrales sur S revient à la donnée d'une des six bijections

$$f \overset{\sim}{\to} f'$$

entre le triangle "désir" et le triangle "nécessité". La question est donc s'il y a bien lieu de distinguer, parmi ces six bijections, une qui soit plus remarquable que d'autres, du point de vue ontologique.

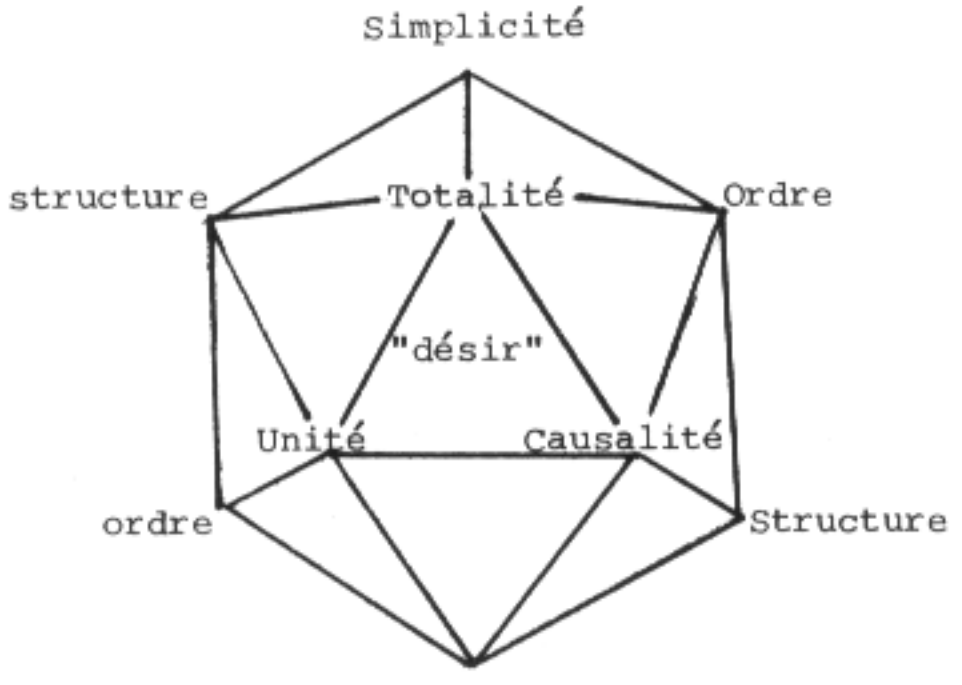
Le tracé même de l'Arbre, et de l'hexagramme Pensée qui en fait partie, suggérerait d'associer "diagonalement" les trois sommets yin aux trois sommets yang de l'hexagramme, par paires de sommets opposés : Totalité avec Structure, Unité avec Ordre, Causalité avec Simplicité. Mais même en tenant compte de la bonne volonté du bon Dieu, ça fait un peu court ! J'ai essayé de voir, pour chacune des trois Portes yin (ou "désir"), quelle était la Porte yang (ou "nécessité") qui s'associait à elle de la façon la plus forte. Sans vouloir entrer dans une discussion circonstanciée à ce sujet, il m'avait semblé que dans chacun des trois cas, il y avait bien une telle association privilégiée, et qu'on obtenait ainsi les groupements

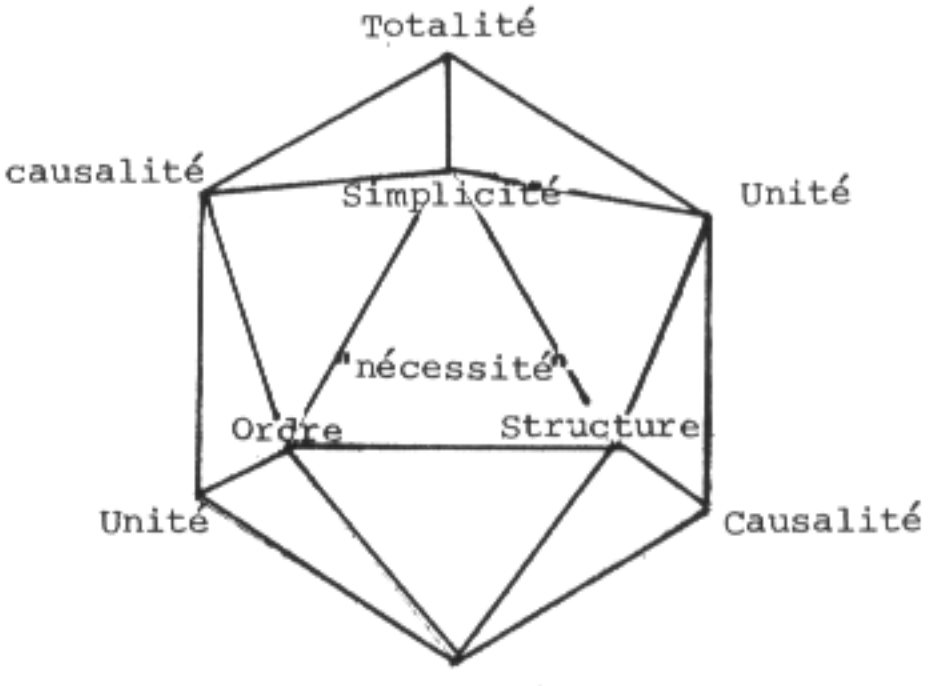
Totalité - Simplicité, Unité - Ordre, Causalité - Simplicité .

(C'est donc celle déduite du tracé de l'hexagramme, par associations diagonales, en échangeant simplement entre eux les sommets "Simplicité" et "Structure" (*).)

Suivant cette suggestion, nous obtenons donc une structure biicosaédrale sur l'hexagramme H, formée de d e u x icosaèdres Pensée, appelé l'un Pensée-yin ou Pensée-désir, l'autre Pensée-yang ou Pensée-nécessité. En voici les tracés-perspective, recopiés sans plus sur le tracé-type de la page PU 119 :

(*) J'avais songé à changer en conséquence ma numérotation initiale des six sommets de l'hexagramme, en y échangeant les deux sommets 2 et 4 (plus précisément, IV'_2 et IV'_4). J'y ai finalement renoncé, ne retrouvant plus (dans le répertoire de couples ainsi remanié) le fil des affinités qui m'avaient guidé pour passer d'un groupe de couples yin-yang à celui qui le suit. Il est entendu que de toutes façons le tracé de l'hexagramme étoile de David suspendu dans l'Arbre (page PU 110) est provisoire. On trouvera plus loin un tracé plus à la page, avec la "suspension canonique" de l'icosaèdre Pensée à l'Arbre (de la connaissance...).





Simplicité Totalité

J'ai marqué sur le triangle central le nom du triangle, "désir" dans le cas de l'icosaèdre yin, "nécessité" pour l'icosaèdre yang. Il resterait à voir dans quelle mesure on peut attacher un sens philosophique aux autres faces, et éventuellement même aux arêtes.

Si on dispose d'un icosaèdre-solide (en carton, disons), on peut réaliser l'un et l'autre icosaèdre combinatoire "Pensée", en écrivant les noms des six Portes autour des 12 sommets, de façon à donner le même nom à deux sommets antipodiques, et à respecter la configuration indiquée dans le tracé-modèle donné ci-dessus (soit yin, soit yang). "A rotation unique près" amenant l'icosaèdre-solide sur lui-même, c'est possible d'une manière et d'une seule. Pour suspendre l'icosaèdre dans l'arbre, en l'attachant au sommet correspondant à la Porte "Expression", il s'impose de le suspendre par l'une de ses deux arêtes (mutuellement antipodiques)

Totalité - Structure ,

vu que ce sont là exactement les deux Portes qui sont liées par des affinités fortes et directes à la Porte Communication. (NB Dans le diagramme-Arbre, je n'avais indiqué que l'arête joignant Expression (III') à Totalité (IV'_1), et non à Structure (IV'_4) au point le plus bas de l'Hexagramme, pour ne pas surcharger le tracé.) Quand cette arête est horizontale et que l'on laisse pendre le solide par gravité, il se trouve que les deux arêtes

Causalité - Ordre

(qui doivent être reliées, on l'a dit, au sommet plus bas Responsabilité ou Karma, relié fortement aussi bien à Causalité qu'à Ordre) se présentent soit

en position horizontale (cas yin), soit en position verticale (cas yang). Dans ce dernier cas, il est immédiat aussi que les deux sommets-extrémité les plus bas, figurant dans l'une et l'autre des deux arêtes antipodiques, est "Causalité" pour l'une, "Ordre" pour l'autre. On aura donc une jolie suspension symétrique (sans préférence entre Causalité et Ordre), par des fils plus ou moins verticaux (au lieu de quatre dans le cas yin, pour faire symétrique), attachés à ces deux extrémités , pour rattacher la Porte Responsabilité à l'icosaèdre. Ainsi le côté gauche de l'Arbre peut se retracer ainsi (perspective d'un observateur se trouvant légèrement au dessus de l'icosaèdre Pensée-yang).

